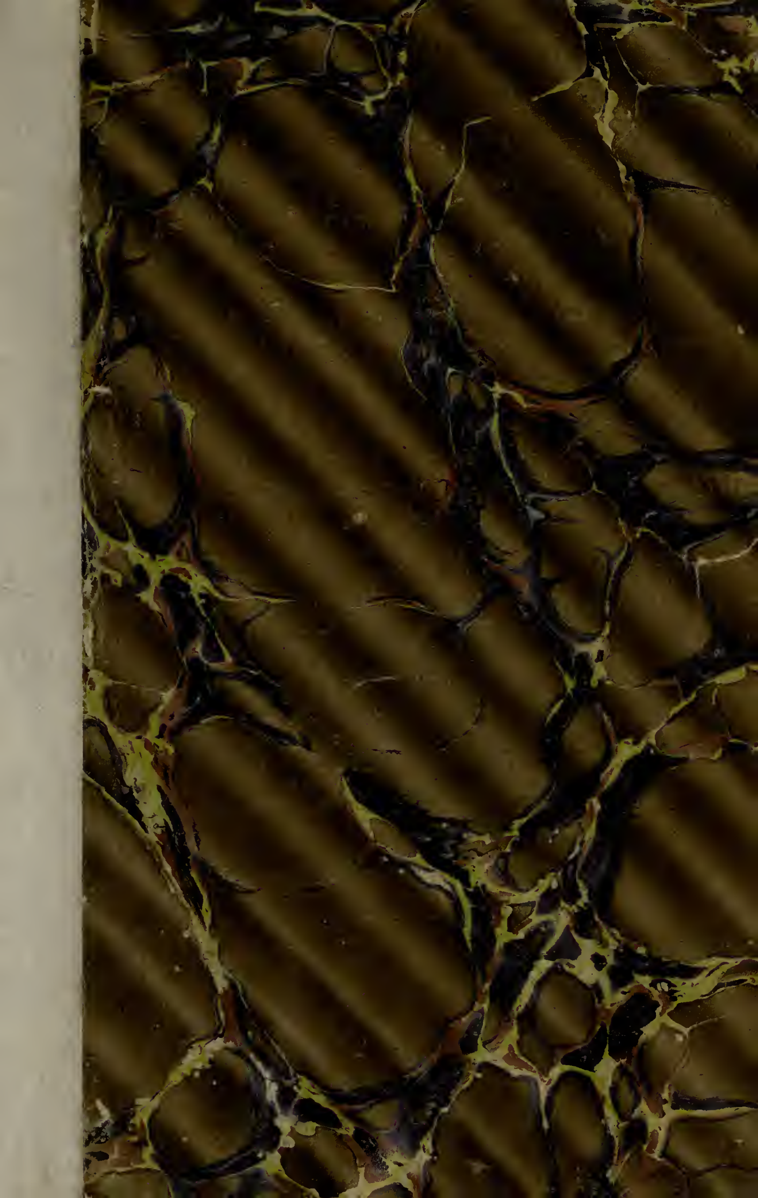




CAPRICES POÉTIQUES



CAPRICES POÉTIQUES

ET

CHANSONS SATIRIQUES

PAR

RÉMI TREMBLAY

MONTRÉAL
A. FILIATREAULT & CIE, IMPRIMEURS
Rue Ste-Thérèse, No 8

1883

PRÉFACE

Pourquoi une préface? J'avoue franchement que si je croyais mon livre parfait, je me dispenserais d'en faire une; mais comme je me sens coupable d'avoir traité les Muses d'une façon un peu cavalière, j'éprouve le besoin de recommander mes vers à la clémence du lecteur, et de réclamer pour moi-même le bénéfice des circonstances atténuantes.

J'ai fait de mon mieux pour ne pas enfreindre les règles de la versification, et quels que soient les reproches auxquels je me suis exposé sous d'autres rapports, je ne crois pas que l'on puisse m'accuser de négligence sur ce point. Ce qu'on me reprochera probablement, c'est le terre-à-terre des idées dans certains cas, le ton burlesque de certains morceaux, la faiblesse de certains vers et la trivialité de certaines expressions.

Pour répondre d'avance à ces objections, il est nécessaire que je rappelle ici dans quelles circonstances ont été écrits les divers morceaux contenus dans ce volume.

Ce sont des poésies fugitives, écrites sous l'impulsion du moment, et que je ne croyais pas destinées aux honneurs de *l'in-octavo,* bien que la plupart aient déjà paru dans divers journaux. Toutes ont été faites sur commande, si je puis me servir d'une semblable expression pour dire qu'elles ont dû être livrées à courte échéance.

En consultant les dates qui figurent au bas de chaque morceau, le lecteur pourra constater que sur une cen-

taine de chansons et une trentaine de poésies diverses renfermées dans ce volume, les trois quarts ont été écrites dans l'espace de dix-huit mois, soit une moyenne d'environ cent vers par semaine. Et remarquez que pendant ce laps de temps je rédigeais deux journaux, dont l'un était quotidien et l'autre hebdomadaire. Si je n'eusse été doué d'une certaine facilité de rime, il m'eut été impossible de suffire à la tâche.

Ce n'est donc pas par désœuvrement que j'ai fait de mauvais vers. Pendant l'espace de dix-huit mois j'ai été tenu de livrer au journal le *Canard* au moins une chanson par semaine. Il me fallait saisir l'actualité autant que possible et lorsque l'actualité ne donnait pas, j'étais forcé ou de me faire moraliste ou de me rabattre sur la parodie.

Ce mot de moraliste appliqué à l'auteur des chansons du *Canard* pourrait faire rire ceux qui n'ont pas lu ces chansons ou qui n'ont lu que les moins sérieuses. A ceux-là je demanderai comme une faveur de différer un peu leur accès d'hilarité, jusqu'à ce qu'ils aient lu *Le journaliste*, *Les cloches de notre ville*, *Conseils aux Candidats*, *T'en souviens-tu ?* et autres chansons de ce genre que j'ai écrites spécialement pour le *Canard*. Lorsqu'ils les auront parcourues, s'ils ne s'aperçoivent pas que chacune d'elles renferme une morale dont bien des gens pourraient faire leur profit, qu'ils rient à mes dépens tant qu'ils le voudront, je tâcherai de survivre à cette humiliation.

Autre obstacle contre lequel j'avais à lutter : Non-seulement il me fallait choisir des airs connus, mais en-

core me tenir à peu près dans le ton du journal. Tout fait devenu public et se rapportant à un homme public devait être illustré par une caricature ou une chanson. De là la nécessité pour moi de publier des satires qui ont dû froisser les intéressés. Forcé de critiquer tous les actes politiques des gouvernants, je l'ai fait avec franchise, mais plus d'une fois je me serais abstenu, n'eut été l'obligation où je me trouvais de remplir mon rôle de censeur. Comme affaire de goût j'eusse certainement préféré critiquer d'une façon générale sans nommer personne.

Ces chansons satiriques se trouvent dans le recueil et je les y laisse, comme j'en ai laissé bien d'autres, pour l'excellente raison que si je commençais à expurger je ne saurais pas où m'arrêter.

En somme, toutes mes chansons et poésies se ressentent peut-être un peu trop de la hâte avec laquelle elles ont été écrites. Je les publie telles quelles, tout en priant le lecteur de ne pas condamner tout le volume sans le lire, parce qu'il aura rencontré, en le feuilletant au hasard, des chansons trop baroques, comme *La fille d'ma bell'mère*, *Le jour d'mon mariage*, *La fille à Baptiste*, *Une scie de long*, *etc ;* des satires trop personnelles comme " *Quelques aménités*, *Et ta tante*, *Le blocus de la Minerve* ; des parodies un peu triviales, comme *Alzaa*, *Elle ne m'aimait pas*, *Partant pour la Scierie*, *Un Canadien des rangs*, *Jeune fille aux yeux verts*, *Ta guédille*, *etc.*

A propos de parodies, ceux qui ne connaissent pas les chansons que j'ai parodiées se demanderont peut-

être qui a pu me pousser à aligner des vers aussi stupides. La raison en est bien simple : Il me fallait une chanson sur l'heure, l'actualité faisant défaut je repassais dans ma mémoire les chansons sentimentales que j'avais apprises par cœur à cette époque de la vie où l'on apprend des chansons. Les plus bêtes étaient celles qui faisaient le mieux mon affaire et je tâchais de gâcher sur le même air quelque chose de superlativement idiot, tout en me montrant aussi avare de sentiment que l'auteur de la chanson s'en était montré prodigue. En général mes parodies y gagnent à être comparées à l'original.

J'ai tâché de faire l'apologie de mon livre et je suis loin d'être certain d'avoir réussi. J'admets qu'il a des défauts, reste à savoir s'il a quelque mérite. Si je l'en croyais tout à fait dépourvu je ne le publierais pas.

Il y a une chose qu'on me permettra de dire : C'est que je crois être le premier rimeur canadien qui ait jamais offert au public un recueil complet de chansons purement canadiennes, toutes d'actualités et écrites au jour le jour.

En suivant ces chansons par ordre de date on retrouve presque autant de jalons de l'histoire politique de notre pays qu'il s'est écoulé de semaines pendant que je collaborais au *Canard.* Des gens qui s'y connaissent m'assurent que quelques unes de mes pièces sont assez bien réussies, et moi, j'ai juste assez de fatuité pour les croire sur parole.

RÉMI TREMBLAY.

Montréal, 1er octobre 1883.

CAPRICES POETIQUES

MONORIME

Voulez-vous réussir dans l'art sténographique ?
Rompez pour tout de bon avec la politique,
Plantez là les journaux, fuyez la polémique,
Et quittez, de Chapsal, le style orthographique.
Mettez-moi de côté cet ordre alphabétique
Qui ne peut convenir qu'à la manière antique
D'écrire lentement ; soyez plus méthodique,
Plus prompt à griffonner, et surtout plus logique.
Ne conservez des sons que la lettre pratique,
Qu'on ne peut retrancher mais qu'il faut qu'on indique.
Lorsqu'après de longs mois d'un travail énergique,
Le résultat acquis vous paraîtra magique,
Vous vous direz : " Je suis un être énigmatique,

Un génie incompris." Ce serait drolatique
Si, lorsque sonnerait pour vous l'heure critique,
Cherchant à déchiffrer votre écrit symbolique,
Vous ne pouviez y voir qu'un simple mot : "Bernique."
Votre succès futur serait problématique.
N'allez pas, pour cela, devenant frénétique,
Flanquer par dessus bord et métier et boutique.
Tout en gardant le ton du style didactique,
J'embouche maintenant le clairon prophétique
Et vous dis : "Travaillez, montrez-vous héroïque,"
Car vous réussirez dans l'art phonographique
Si ce travail ardu ne vous rend lunatique.

Montréal, janvier 1877

UN SOIR DE MAI

C'était un soir de mai, je rêvais, solitaire,
Dans un bosquet charmant où la ronce et le lierre
Entremêlés couvraient le sol d'un vert tapis.
Un tertre s'élevait au milieu du bocage,
L'érable couronné d'un verdoyant feuillage
Etendait ses rameaux au-dessus du taillis.

Le soleil se couchait, noyant dans sa lumière
Les sommets onduleux, les champs et la bruyère,
Les feuilles s'agitaient, saluant le zéphir ;
L'Occident revêtait une teinte d'opale,
L'azur du firmament, doré d'un reflet pâle
Perdait en se voilant sa couleur de saphir.

Tout semblait inviter la douce rêverie :
L'air chargé du parfum des fleurs de la prairie,
Le grand panorama déroulé sous mes yeux ;
Et les chantres ailés offrant à leur manière
Au Dieu de l'Univers une ardente prière,
Modulaient un concert des plus harmonieux.

J'aimais à contempler cette belle nature,
Je voyais à mes pieds, couverte de verdure,
La plaine où se perdait mon regard enchanté ;
L'airain sacré sonnait l'heure de la prière,
La foule envahissait l'antique sanctuaire
Pour rendre ses devoirs à la Divinité.

Le soleil disparut. Bientôt un voile sombre
S'étendit sur les monts enveloppés dans l'ombre ;
Le vent fit frissonner les feuilles des roseaux.
La voix du rossignol, harmonieuse et pure,
S'éloigna, s'éteignit ; la nuit devint obscure
Et je n'entendis plus le doux chant des oiseaux.

Puis la blonde Phœbé se leva radieuse,
Eclairant à demi la nuit mystérieuse ;
Bientôt le firmament parut tout constellé
D'astres d'or scintillant à travers la distance.
O Dieu ! celui qui peut nier ton existence
N'a jamais contemplé ton beau ciel étoilé.

St Lin, mai 1877.

CHANT DES LIBÉRAUX. (*)

AIR : *La marseillaise.*

Allons, chevaliers d'industrie,
Le jour de crèche est arrivé.
Que le trésor de la patrie
Entre nous tous soit partagé.
Bons libéraux, prenez courage,
Si, de la faim, depuis longtemps,
Nous éprouvons les contretemps,
Aujourd'hui tout est au pillage.
Au coffre, libéraux, tous d'un commun accord,
Volons, (*bis*) empressons-nous de saisir le trésor.

Que veut cette horde d'esclaves
Du devoir ? Ces esprits bornés
Cherchent à mettre des entraves
A nos plans les mieux combinés !
Conservateurs, hors de l'enceinte,
Depuis vingt ans nous languissons,
Mais aujourd'hui nous surgissons,
Grâce à notre pureté sainte.
Au coffre, etc.

(*) Cette parodie m'a été suggérée par une chanson publiée dans le " National " et qui avait pour refrain :
" En avant, volons, Conservateurs, à l'avant-garde ! etc. "

Quoi, cette cohorte sévère,
Ces conservateurs mécréants,
N'ont pas pitié de la misère
Qui nous ronge depuis longtemps ?
Notre ambition serait bornée
Aux limites qu'ils prescriraient ?
Nos affaires en souffriraient ?
Quelle cruelle destinée !

Au coffre, etc.

Tremblay de banale mémoire,
Souscrivez pour votre parti.
Il nous faudra faire bien boire
Celui qu'on aura perverti.
Tout est géant pour nous combattre,
Nous ne sommes que des zéros ;
Baillonnez tous les cléricaux,
Autrement nous nous ferions battre.

Au coffre, etc.

Ministres du nouveau régime,
Sachez sur qui porter vos coups.
Choisissez toujours pour victime
Celui qui vote contre vous.
Mais ces badauds si débonnaires
Qui vous suivent complaisamment,
Récompensez-les grassement.
Ne frappez que vos adversaires.

Au coffre, etc.

Amour des riches pâturages,
Conduis, soutiens tous nos *puffeurs*,
Et que nos gentils tripotages
Soient ignorés des électeurs.
Qu'à l'ombre de notre bannière
Se réunissent les Cauchon,
Les Laflamme, les Geoffrion,
Et toute la gent moutonnière.

Au coffre, etc.

Nous quitterons le ministère,
Quand nous serons tous bien repus,
Nous exploiterons la *carrière*,
Nous empocherons les écus.
Mais le succès déjà nous grise,
On pourrait bien nous expulser ;
Dépêchons-nous donc d'engraisser,
Adoptons pour notre devise :

Au coffre, etc.

Joliette, juillet 1877.

LES SOUHAITS DU PETIT PORTEUR

AUX ABONNÉS DE LA " GAZETTE DE JOLIETTE. "

Un an vient de finir. Un nouvel an commence,
Et le Petit Porteur
S'achemine joyeux vers votre résidence,
Sympathique lecteur.

Il vient vous présenter ses hommages sincères,
Vous faire ses souhaits.
Il demande que Dieu rende vos jours prospères
Et vous donne la paix.

Un an vient de finir. Un autre le remplace.
Sur les ailes du Temps, emportés dans l'espace
Vieillissant malgré nous, devons-nous murmurer ?
Non, le bon sens nous dit qu'il faut nous résigner,
Recevoir de bon cœur ce qu'il faut qu'on accepte :
Voilà ce qui nous doit tenir lieu de précepte.
Il faut bien accueillir le premier jour de l'an.
Pour le petit porteur rien n'est plus consolant
Que de vous souhaiter, lecteurs de la *Gazette*,
Le bonheur et la paix. Chaque jeune fillette,
Si les vœux du petit doivent être exaucés,
A ses pieds pourra voir les amants empressés,

Se disputer l'honneur de lui conter fleurette.
L'élégant jouvenceau, brûlant pour sa Pierrette,
En vertu des souhaits du bon Petit Porteur,
Finira par fléchir la dame de son cœur.
Puisse, des vieux garçons, la phalange obstinée
Abjurer son erreur aux pieds de l'Hyménée !
Que les tendres époux, gens sages et rangés,
Contre les coups du sort soient toujours protégés !
Qu'ils croissent en vertus, qu'ils vivent dans l'aisance
Et soient toujours heureux ! Puisse la bienfaisance
Adoucir les malheurs du pauvre infortuné !
Que Dieu comble de biens le fidèle abonné !
Qu'il vous accorde à tous une longue vieillesse,
Exempte de soucis, de pleurs et de tristesse.
Ce sont là les souhaits que fait de tout son cœur
Celui qui s'est montré fidèle serviteur.
Qui ne manqua jamais de porter la *Gazette*
Chez tous les souscripteurs habitant Joliette.
Il vous souhaite à tous un heureux avenir
Et demande en retour un petit souvenir.

Joliette, 1er janvier 1878.

CHANT DU PEUPLE

Air : *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine*

Lâches suppôts d'une exécrable ligue,
Applaudissez au fameux coup d'état,
Gaudissez-vous du succès de l'intrigue,
Louez l'auteur d'un si lâche attentat.
Puisqu'à vos yeux trahir n'est pas un crime,
Contre le droit tâchez de gouverner.
Vous vous moquez d'un peuple qu'on opprime
Mais nous saurons bientôt vous détrôner.

Nous refusons d'obéir à vos maîtres !
Le glorieux drapeau conservateur
Nous unira pour combattre les traîtres.
Nous confondrons bientôt l'usurpateur.

Vous avez pu, de vos mains sacrilèges,
Rompre le sceau de notre liberté,
Mais nous tenons trop à nos privilèges
Pour nous courber sous un chef détesté.
Dans l'ombre en vain vous forgez une chaine :
Vos fers jamais ne flétriront nos mains.
Vous préparez votre chute prochaine
En ourdissant vos complots inhumains.

Nous refusons d'obéir, etc., etc.

Le souvenir des luttes de nos pères,
Qui, dans leur sang si noblement versé,
Ont fait germer nos libertés si chères,
Ne trouble pas votre rêve insensé !
De nos martyrs insultant la mémoire,
Foulant aux pieds nos droits les plus sacrés.
Par vos méfaits vous souillez notre histoire !
Vos noms seront à jamais exécrés !

Nous refusons d'obéir, etc., etc.

Joliette 14 mars 1878.

TURCOTTE A SES ELECTEURS

AIR : *Déjà la nuit sombre.*

Le traître Turcotte,
De notre Parlement,
Par son propre vote,
Devenu président,
Dit avec impudence :
“ Je veux en permanence
Garder ce poste-là.
Tra la la la la la

Voteurs de Trois-Rivières,
Je tourne mon capot,
Je crains les étrivières ;
Mais je tiens à mon magot. ” (*bis*)

“ L’heure qui s’avance
Devra bientôt sonner
Notre déchéance.
Il faut me pardonner,
Si je vous fais la niche :
C’est pour devenir riche
Que je vous plante-là.
Tra la la la la la

Voteurs, etc., etc.

“ Je veux que le coffre
Reste aux mains des pillards,
Et puisque l’on m’offre
Dix-sept mille dollars :
C’est un joli pécule,
(Au diable le scrupule !)
Je réponds : topez-là.
Tra la la la la la

Voteurs, etc., etc.

“ Ma tête légère
Tourne sans effort.
Aux yeux du ministère
Je vaux mon pesant d’or.
Admirez ma souplesse
En voyant la prouesse
Que j’exécute là.
Tra la la la la la

Voteurs, etc., etc.

Montréal, juin 1878.

MES VINGT ANS (*)

Hiver, voilà que tu t'avances,
Pein d'amertume et de rigueur.
Oui, c'est toi. saison de souffrances,
Qui te fais sentir à mon cœur.
Mais les maux qui te font cortège
A m'effrayer sont impuissants
Je vois gaiment tomber la neige
C'est aujourd'hui que j'ai vingt ans.

Plus de gais oiseaux dans l'espace,
Partout il fait un froid sans nom
C'est bien l'hiver qui nous menace
Par la voix de son aquilon
Voudrait-il régner en mon âme ?
Jamais le souffle de ses vents
Ne saura refroidir la flamme
Qui brûle en un cœur de vingt ans.

Par ces temps dûrs vient la misère ;
Le froid, la faim se font sentir,
Et, souvent, une pauvre mère
A ses pieds voit son fils mourir.
Qui n'a vu le triste spectacle
De tous ces pauvres mendiants ?

(*) (La pièce suivante de M. J. H. Malo a été publiée dans le " Courrier de Montréal, " édition du midi, le 27 octobre 1879. Le même jour, dans l'édition du soir, je publiais une parodie en trois strophes. Comme je reproduis plus loin cette parodie que j'avais signé " C. MAL, OH," je crois devoir donner l'original et la réponse en vers que M. Malo a publiée le 4 novembre suivant.)

Moi je le vis (est-ce miracle ?)
Cent fois, et je n'ai que vingt ans.

Tandis qu'au dehors tout se gêle
Il fait bien chaud dans mon réduit.
Un pauvre à la porte m'appelle.
Je vais ouvrir. Cet homme dit :
Donnez donc, je vous en supplie,
Pour ma femme et pour mes enfants,
Au nom du maître de la vie,
Il quintuplera vos vingt ans.

Mais tout n'est pas pleurs et détresse,
Le jour où se fanent les fleurs,
Et si l'hiver a ses tristesses,
Il a bien aussi ses douceurs.
Au pauvre, faisons notre aumône ;
Puis, auprès de feux pétillants,
Goûtons le plaisir que nous donne
Cet âge doré de vingt ans.

Maître du ciel et de la terre,
Toi dont l'œil nous garde toujours ;
A tous hommes dans la misère,
Veuille apporter aide et secours.
A ta grandeur je fais hommage
En ce beau jour de tous mes chants,
De ton amour donne-moi gage,
Fais-moi vivre bien des vingt ans.

J. H. Malo.

SES VINGT ANS

(Parodie)

Je ne sais s'il a dès l'enfance
Eprouvé du sort la rigueur,
S'il s'abandonne à la souffrance
A l'amertume, à la langueur,
Si des soucis le noir cortége
Nargue ses efforts impuissants,
Mais ses vers sont froids comme neige.
Et pourtant il n'a que vingt ans.

Pourquoi rimer, jeune poëte ?
Ne vois-tu pas que l'aquilon
Profane le jour de ta fête
En te soufflant un froid sans nom ?
Peut-être active-t-il la flamme
Qui te consume en ton printemps ;
Pardon, c'est l'hiver, mais ton âme
Se refroidira dans vingt ans.

Lorsque tu plains la pauvre mère
Qui voit à ses pieds son enfant
Mourir, vaincu par la misère,
Ton cœur s'émeut. Rien d'étonnant.
Ma foi c'est un triste spectacle,
Ce tableau des plus émouvants
Tu l'as vu cent fois. C'est miràcle !
Hélas ! car tu n'as que vingt ans.

C. MAL, OH !

Montréal, 27 octobre 1879.

SES VINGT ANS

(Réponse)

Je ne sais si, de la jeunesse,
Il n'éprouva que les douceurs,
Si d'une précoce vieillesse,
Il a les sévères rigueurs,
Ou si, cherchant mot pour sa lyre,
Ses efforts restent impuissants ;
Mais c'est mal à lui de médire
Des vers que j'ai faits à vingt ans.

Il me l'a dit, je suis sans verve
Et mes chants sont froids comme hivers.
Grand poëte, ami de Minerve,
Sont-ce des reproches, tes vers ?
Si mon âme est peu poétique,
Si mes couplets sont languissants.
Toi qui sais faire la critique.
Que faisais-tu donc à vingt ans ?

Je ne chante pas la verdure
Ni le doux parfum de nos bois.
Tout était triste et la nature
N'avait que de plaintives voix.

Les fleurs, que peut-être tu cueilles,
Vont se faner dans quelque temps,
Et les arbres perdent leurs feuilles
Vingt fois, tu le sais, en vingt ans.

Mes vers pour toi sont un spectacle
Dont hier tu t'amusais fort.
Ta lyre chante le miracle,
Mais à ton esprit tu fais tort,
Car le contraste, l'hyperbole,
Est critiquée en tes doux chants ;
Tu l'appris pourtant à l'école.
Que n'y retournes-tu vingt ans ?

Eh ! mon aimable cicerone,
Crains-tu la critique des sots ?
Pourquoi, toi qu'Apollon couronne,
Signes-tu par un jeu de mots ?
Oh ! s'il se peut que je mérite
Quelques-uns de tes compliments,
Ton nom, du moins, dis-le moi vite.
Je veux n'attendre pas vingt ans.

J. H. Malo.

4 novembre 1879.

ET TA TANTE ? (*)

Qu'un autre, par des vers pompeux,
Chante les grâces d'une amante ;
Moi je suis content si je peux
Faire l'éloge de ma tante.

Peste soit des illuminés
Qui lorgnent la brune et la blonde ;
Je veux avoir les yeux tournés
Vers les *trésors* du *Nouveau-Monde.*

N'allez pas vous formaliser
Si je vous parle de ma tante ;
Elle va s'immortaliser
Par les chefs-d'œuvre qu'elle enfante.

Avez-vous jamais remarqué
Comme elle a réfuté Voltaire ?
Le philosophe, interloqué,
Dans son cercueil a dû se taire ! ! !

(*) Cette pièce ainsi que la chanson suivante a été écrite à la suite d'une polémique. Comme les allusions qu'elles renferment ne seront comprises que par celui qui est en cause et qu'elles ne sont pas de nature à lui faire tort, je me permets de les reproduire ici, certain d'avance qu'il ne s'en formalisera pas.

Mais, c'est qu'elle vous l'a mené
Un peu rudement, notre tante ;
Sur son cadavre décharné,
Comme elle a bondi, la méchante !

Riez en tant qu'il vous plaira ;
Mais, dans le Temple de Mémoire,
L'avenir, sans doute inscrira
" *Le Crétinisme dans l'histoire.* "

Elle a conçu ce machin là
Dès sa jeunesse la plus tendre :
Ce fruit précoce révèla
Qu'elle était habile... à tout prendre.

Il se peut qu'elle écrive mal,
Que sa phrase soit filandreuse ;
Mais, lorsqu'elle y met du Pascal
Sa verve est toujours chaleureuse.

Parlerais-je de ses écrits
Sur le beau rôle de la femme ?
Compterais-je les manuscrits
Confidents de sa vive flamme ?

Je suis de ces hommes discrets
Qui n'aiment pas les commérages
Mais, ma tante a quelques secrets
Non dévoilés dans ses ouvrages.

Qu'elle ait le soin de bien veiller
Sur son éternel caquetage :
Ses cris pourraient bien réveiller
Certains échos du voisinage.

Quand je vois maître Aliboron
Vouloir filer aux pieds d'Omphale,
Où monter la barque à Caron
Pour sillonner l'onde infernale.

Je ris et je me dis tout bas :
C'est un spectacle bien étrange ;
Mais chut ! ne nous emportons pas
A quoi bon remuer cette fange ?

Bien des gens seraient moins discrets !
Ma foi ! c'est elle qui jabote
Allez donc garder les secrets
D'une pécore qui radote.

Montréal, 4 septembre 1880.

ET TA TANTE?

(Suite.)

Air : *Combien j'ai douce souvenance.*

Je vais vous conter une histoire ;
Gravez-la dans votre mémoire
Siècles futurs, oserez-vous
Le croire ?
A SES yeux les autres sont tous
Des fous

A-t-ELLE gardé souvenance
Des jours de SON adolescence,
Alors qu'elle fit un écrit
Immense ?
De ce travail était proscrit
L'esprit.

A-t-ELLE oublié Rosalie
Qu'ELLE embrassa dans SA folie ?
Et le balai dans cette main
Jolie
Etrillant le pauvre gamin
Un brin ?

Et l'aubergiste, avec sa canne,
Tapant, pour finir la chicane ?
Se souvient-ELLE du juron
Profane,
Lorsqu'ELLE franchit le perron,
D'un bond ?

Qui lui rendra SA Rosalie
Et SA Malvina, SA Julie ?
ELLE a du les aimer à la
Folie
ELLE fait tout comme cela.
Voilà.

Montréal, 9 septembre 1880.

LA PERRUQUE

LE *Chauv*...INISME DANS L'HISTOIRE

Autrefois, d'après les on-dits,
Les gens bien mis portaient perruque ;
Sages et fous, vieux étourdis,
Petits crevés avaient la nuque
Couverte de cheveux poudrés
Ayant couronné d'autres têtes,
Et des mufles bien encadrés
Surmontaient de bien drôles bêtes.

On raconte d'un ton sérieux
Qu'à cette époque de l'histoire,
Les hommes avaient des cheveux !
C'est assez difficile à croire.
Aujourd'hui ce n'est plus par goût
Qu'un homme coiffe la perruque,
C'est pour mieux cacher son... *genou*
Lorsqu'il ne peut porter la tuque.

Avec un visage mignon,
Un front candide, un air aimable,
De fausses dents, un faux chignon,
La femme est un être adorable.

En vain l'homme s'affublerait
D'une triple fausse crinière,
Quand sous le postiche il ploierait,
Son aspect ne séduirait guère.

On raconte qu'un freluquet,
(Vit-on jamais pareil infirme?)
Aurait conservé son toupet
Jusqu'à vingt ans. Pour moi j'affirme
Que s'il le garde, c'est qu'il veut
Le faire monter en perruque
Le jour où son dernier cheveu
Restera collé dans sa tuque.

Je soutiens qu'ordinairement
L'homme n'a pas de chevelure.
L'Indien la porte fièrement,
Mais il la porte à sa ceinture.
Je suis certain que nos aïeux
N'avaient pas de poils à revendre.
Leurs descendants, s'ils en ont deux,
Se les arrachent pour les fendre.

Ottawa, février 1881.

LE PRINTEMPS

Tu dis que l'air s'épure,
Que le gazon verdit
Que le ruisseau murmure,
Que le ciel resplendit ?
Rimailleur, tu divagues,
Attends donc le printemps.
De ton luth les sons vagues
Tombent à contre-temps.

Crois-moi, ton val, ta plaine
Sont des marais fangeux.
Tu nous vantes l'haleine
De *zéphyrs* orageux.
Moi j'en ai plein la tête
De leur *souffle embaumé ;*
Leur *doux parfum* m'embête,
J'en suis tout enrhumé.

Quelle saison charmante !
Des fumiers l'âpre odeur
Te réjouit, t'enchante !
Je suis ton serviteur.
Tu nous dis que tout chante,
Tout sourit. Halte là !
Je la trouve plaisante.
Chansons que tout cela.

Es-tu propriétaire ?
Perçois-tu ton loyer ?
Serais-tu locataire ?
As-tu de quoi payer ?
Connais-tu les misères
Des déménagements ?
Les créanciers austères,
Les huissiers turbulents ?

Alors cesse de dire
Que tout te paraît beau.
Tes vers seuls font sourire.
Attend le renouveau.
Il ne vient pas à Pâques
Tu peux en être sûr ;
C'est le temps des cloaques,
Et tu parles d'air pur ?

Ton *printemps de délices*
Et de *riants atours*
Offre des immondices
Mais bien peu de beaux jours ;
Peste des *douces choses*
Dont tu prétends jouir !
Laisse éclore les roses
Et la brise tiédir.

Montréal, 24 avril 1881.

LA QUEBECOISE

AIR : *La bonne aventure ô gué.*

A Québec sont réunis
Tous les joyeux drilles,
Riboteurs, gens compromis
Et joyeuses filles,
Les politiqueurs ici,
Là, d'honnêtes gens aussi,
La charmante ville
O gué
La charmante ville.

Ecorcher le député,
Tondre l'imbécile,
Feindre la simplicité,
Rouler l'plus habile :
Tel est dit-on le métier,
De plus d'un grand boutiquier.
La charmante ville
O gué
La charmante ville.

Malgré tout, Québec vaut bien,
Ses sœurs canadiennes,
Elle ne cèd'rait pour rien
Ses ruines anciennes.
Pour moi son ancienneté
Est loin d'valoir la beauté,
De ses citoyennes
O gué
De ses citoyennes.

L'autre jour un tendre amant,
Sur la citadelle.
Disait : Quel site charmant !
Quel beau site, Adèle.
Elle répondit tout bas,
Qué'qu' mots que j'n'entendis pas,
Mais qu'on *m'cita d'elle*
O gué
Mais qu'on m'cita d'elle.

Ces mots là sont oubliés,
Mais des maux plus graves,
Les ont bientôt remplacés ;
La ville des braves
Voit ses murs assiégés
Par nos serviteurs gagés
Qui vident ses caves
O gué
Qui vident ses caves.

Pendant tout le parlement,
On s'fera des niches ;
On n'aura d'égards seul'ment
Que pour les gens riches
Ces gens là fuss'-t-ils à deux,
Bêtes comm' dix pair's de bœufs
Ce s'ront des fétiches
O gué
Ce s'ront des fétiches.

Avez-vous, demandait-on,
R'çu quatorz' mil' piastres ?
—Au lieu de répondre : Non,
Paquet r'gard' les astres,
Au pied du mur s'voyant mis,
I' m'nace ses ennemis,
D'immenses désastres
O gué
D'immenses désastres.

Alors l'immense Picard,
Un parfait notaire,
Se lève et dit : " Pour ma part, "
J'défends l'ministère.
Vous avez tort d'parler d'veau,
Les vôtres ont couté chaud,
Mieux vaudrait vous taire
O gué
Mieux vaudrait vous taire.

A l'av'nir n'en ayons plus,
Faisons du fromage ;
Ces veaux la sont superflus,
Cessons l'élevage,
Nous ne somm's pas des bouchers,
Pour montrer des veaux si chers,
A notre étalage
O gué
A notre étalage,

ACROSTICHE

(Faite pour un jeune homme qui a du la présenter à sa Dulcinée.)

L orsqu'enivré d'amour, auprès de toi j'aspire
A te peindre les feux dont je brûle pour toi,
U n seul mot suffirait, dans ma gorge il expire !
R efoulant mes soupirs, je me tais malgré moi.
E t triste, intimidé, je n'ose rien te dire,
T ant je crains un refus. Je cache mon émoi,
T 'aimer de tout mon cœur est ma suprême loi.
A s-tu jamais compris cette ardeur qui m'inspire ?

Québec, mai 1881.

LE PARLEMENT

AIR ;—*L'ombre s'évapore.*

Tous nos mandataires,
Plusieurs dignitaires,
Quelques prolétaires,
Ont pu se placer.
Chacun se découvre,
L'Orateur se couvre,
La séance s'ouvre,
Ça va commencer.

Plusieurs actionnaires
Sont pétitionnaires,
Et des doctrinaires
Suivent les débats.
Quelques journalistes,
En bons nouvellistes,
Se font analystes
Des futurs combats.

Pétitions lues
Sont débattues ;
Elles sont reçues
Ou vont au panier.

Puis on examine
Les " *bills.* " La routine
Veut qu'on baragouine,
Qu'on soit moutonnier.

On dit des bétises,
On fait des sottises,
Mais avant qu'aux prises
On en soit venu,
V'là qu'on crie : " A l'ordre !
I' n'faut pas vous mordre ;
Qu'veut dir' ce désordre,
C'langage saugrenu ?

Mais le mot magique,
Qu'y faut qu'j'vous explique,
Qui n'souffr' pas d'réplique,
C'est le mot " *Ordeur* ! "
Aussi les querelles
Et les kyrielles
D'injur's cessent-elles
A c'mot d'l'Orateur.

C'mot anglais veut dire :
" Je n'entends pas rire,
" C'est pas pour médire
" Qu'vous êtes élus.
" Pas d'effervescence,
" Trêve de licence,
" Ou j'lève la séance,
" Tas d'saprés goglus ! "

J'suis un homme d'l'église :
C'mot-là m'scandalise,
Et je *scande à Lise*
Des vers mal tournés.
Je lui dis : " Je t'aime ! "
Ell' me répond d'même.
Grâce à ce système,
L'z'ennuis sont cernés.

Ici j'me repose,
J'd'mand' pardon d'la chose,
Mais p't'êt' ben que j'cause
D'l'ennui au lecteur.
Qu'auprès de sa brune
L'amant qu'j'importune
Pleur' son infortune
J'suis vot' serviteur.

Québec, 18 mai 1881.

ÇA M'ARRANGE ET ÇA M'DÉRANGE.

AIR :—*Turlurette, ma tante turlurette*

J'aime beaucoup l'député
Qu'est pas un âne bâté :
Quand j'vois un' binette étrange,
Ça m'arrange (*bis*)
Vraiment ça m'arrange.

Mais qu'un tas de charlatans
Viennent me dir' : " *Charle, attends :*
" Nos lois rempliront ta grange. "
Ça m'dérange, (*bis*)
Vraiment ça m'dérange.

Qu'un ministèr' de bonn' foi
Présente une bonne loi,
Qu'à son avis chacun s'range,
Ça m'arrange, (*bis*)
Vraiment ça m'arrange.

Mais si j'vois des trafiqueurs,
De ces vils politiqueurs
Qui se vautrent dans la fange,
Ça m'dérange, (*bis*)
Vraiment ça m'dérange.

Quand j'assiste à nos débats,
Si Chapleau prend ses ébats,
Ou qu'Mercier lui r'mett' son change,
Ça m'arrange, (*bis*)
Vraiment ça m'arrange.

Mais quand j'vois un orateur,
D'la forc' d'Picard ou d'Molleur,
A qui la langue démange,
Ça m'dérange, (*bis*)
Vraiment ça m'dérange.

Lorsque j'figure au banquet
D'un homm' qui n'aim' pas l'caquet,
Qui veut qu'on s'taise et qu'on mange,
Ça m'arrange, (*bis*)
Vraiment ça m'arrange.

Mais qu'on me serve un p'tit plat
A ces dîners d'apparât
Où chacun s'nourrit d'louange,
Ça m'dérange, (*bis*)
Vraiment ça m'dérange.

Qu'un camarade estimé,
Pas trop bêt' ni trop gourmé,
Désir' que j'boive ou que j'mange,
Ça m'arrange, (*bis*)
Vraiment ça m'arrange.

Mais des sales riboteurs
Ou des vulgair's fricoteurs
Faut-il traiter la phalange,
    Ça m'dérange, (*bis*)
  Vraiment ça m'dérange.

Si je rencontr' Jeanneton
Et que j'lui demande : " *Jeanne est-on*
" Toujours belle comme un ange ? "
    Ça m'arrange, (*bis*)
  Vraiment ça m'arrange.

Mais si j'rencontr' un laid'ron
Qui s'croit encore un tendron,
Qui d'l'amour veut l'libre échange,
    Ça m'dérange, (*bis*)
  Vraiment ça m'dérange.

Québec, 22 mai 1881.

FACHEUX DÉNOUEMENT.

Je pressais sa main dans la mienne,
 Je l'attirai vers moi ;
Je lui dis : " Pour que je revienne,
 I' m'faut partir, ma foi ! "

Elle me présentait sa bouche ;
 (Elle avait mangé d'l'ail,)
Je l'appelais Ma chèr' Minouche
 Aux lèvres de corail.

J'allongeais déjà la babine
 Pour lui fair' péter l'bec,
Lorsque je reçus sur l'échine
 Un coup d'pied pas mal sec.

C'était l'papa, d'humeur maussade,
 Qui v'nait mal à propos
Gâter l'plaisir d'notre embrassade
 En tapant sur mon dos.

D'ordinair' je ne tiens pas compte
De c'qu'on fait derrièr' moi,
Mais jamais semblable mécompte
N'm'a causé tant d'émoi.

Avant d'y r'tourner, j'me f'rai faire
Un fond d'culott' d'airain :
Faut, en amour comme à la guerre,
Protéger l'arrièr' train.

Montréal, 23 mai 1881,

RISETTE

Ou Les Millions de *l'Amant Sarde.*

A Québec, près de Beauport,
On est loin d'être d'accord.
    A la chambre,
Bien qu'on ait fait un effort
Pour remplir le coffre-fort,
    Pas un *membre*
Ne dira qu'il est trop plein,
Et de peur qu'on ait demain
    La disette,
Chacun songe à s'étourdir,
Et les chefs, pour engourdir
Ceux qui voudraient les trahir,
Leur font à loisir
Risette, risette, risette.

Chapleau disait à Mercier :
" As-tu fini de me scier ?
    " Sois des nôtres. "
Mercier répondit : " Pour moi,
" Je vous aime autant, ma foi !

" Que les autres. "
Mais le vieux chef était là.
Il mit vite le holà :
" Qu'on banquette, "
Dit-il, " j'y consentirai,
" Mais, une fois restauré,
" Viens au parti délabré
" Lui faire à mon gré
" Risette, risette, risette. "

L'autre jour un financier
Parlait du Crédit Foncier
A Pâquette ;
Ce dernier se défendait,
Se démenait, protestait,
Mais l'enquête
N'en continua pas moins.
L'on fit venir des témoins ;
La Gazette
Des faits donna l'exposé,
Nul ne s'était opposé
Au procès, n'ayant osé
Faire à l'accusé
Risette, risette, risette.

Quand d'Irvine vint le tour,
L'on vit se rallier autour
De ce rouge

Les conservateurs anglais.
(Ils n'aiment plus les procès.)
Nul ne bouge,
Lorsque Chapleau furieux
Aux traîtres fait de gros yeux ;
L'épithète
Ne lui réussit pas mieux :
Ses collègues vertueux
A l'Anglais, fut-il un gueux,
Feront en tous lieux
Risette, risette, risette.

Montréal, 1er juin 1881.

—

IMPROMPTU

A l'occasion d'un mariage

En cet heureux instant mon cher ami je veux
Te faire mes souhaits de bonheur sans mélange.
Je suis charmé de voir au comble de ses vœux
Un mortel fortuné qui, sous l'aile d'un ange,
Veut filer le parfait amour.
Un astre radieux, soleil de l'Hyménée,
Dore de ses rayons ta belle destinée.
Que ce soit pour vous deux l'aurore d'un beau jour.

Québec, juin 1881.

PARTANT POUR LA SCIERIE

Partant pour la scierie,
Le jeune et beau François
Disait à sa Julie :
" Je m'en vas scier du bois.
" J'tourn'rai la manivelle,
" J'ajusterai l'billot,
" Et je r'viendrai, ma belle, } *bis.*
" Avec un beau tuyau.

La belle morve et braille,
Ell' dit : " C'est ben crapaud
" De t'éloigner qu'il faille
" Pour fair' bouillir le pot.
" Tu verras d'autres filles
" Qui te f'ront les yeux doux.
" Fais-toi marchand d'guenilles, } *bis.*
" Et deviens mon époux."

Or, François n'aimait guère
L'commerce des chiffons,
Il répondit : " Ma chère,
" Tu sais ben qu'j'ai pas d'fonds
" Ma culotte en guenille
" Se trouv' dans le mêm' cas.
" C'que tu m'dis ça m'tortille, } *bis.*
" Mais je n'la vendrai pas.

" Si mon but j'puis atteindre,
" Ayant rentré mes fonds,
" Je reviendrai te peindre
" Mes sentiments profonds.
" J'aurai, tu peux m'en croire,
" Un beau tuyau d'castor
" Et, sur ma veste noire, } *bis.*
" Un' chaîne presque d'or."

Mais la tendre Julie
Disait : " Mon gros chou blanc,
" Je t'aime à la folie,
" D'un amour écœurant ! "
Elle prie, elle insiste,
Protest' qu'elle en mourra ;
Mais lui toujours persiste, } *bis.*
Advienne que pourra.

Puis, des bras de Julie
S'tirant avec effort,
Il part pour la scierie
D'un nommé Jo' Dufort.
A forc' de patience,
Sciant mieux qu'un avocat,
Il acquiert la science } *bis.*
A c'travail délicat.

Cette science vaine
A François n'a servi

Qu'à connaîtr' la déveine.
Du malheur poursuivi
I' r'vient, faisant la lippe,
Porteur d'un beau tuyau,
(C'était un tuyau d'pipe), } *bis.*
Et d'un' chaîne à billot. }

Il commença par dire :
" Tu vois mon attirail,
" Ma Julie, je soupire ! "
El' dit : " Pas d'soupirail !
" Je n'veux pas qu'on m'enchaîne,
" Je n'suis pas un billot ;
" Va raconter ta peine } *bis.*
" Dans le faubourg tuyau." }

Montréal, 8 juin 1881.

TRAGÉDIE

Avec deux fils jumeaux une mère partait :
Elle allait voyager à travers l'Atlantique.
Dans un coffre profond cette mère emportait
Ses deux marmots. L'histoire est authentique.

Mais bientôt, ballottés de tribord à babord
Par le sombre Océan qu'anime la colère,
Les enfants se voyaient à deux doigts de la mort,
Souffrant d'un mal affreux nommé MALLE DE MÈRE.

Montréal, 8 juin 1881.

LE CABINET DES ANSES

Air : *Les lieux qui m'ont vu naître.*

Pour faire cesser la misère
Et nous procurer le bonheur,
Nous nous payons un ministère
Qui nous gouverne avec douceur.
Pénétré de reconnaissance,
Aujourd'hui chacun reconnaît
L'utilité du cabinet, } *Bis.*
Du cabinet d'aisance. }

Si la misère au lieu d'aisance
Régnait encor dans nos comtés,
Le peuple, pour fuir la souffrance,
Quitterait nos bords enchantés.
Mais aujourd'hui notre existence
Est telle que l'espoir renait.
Tout cela grâce au cabinet, } *Bis.*
Au cabinet d'aisance. }

C'est un spectacle bien étrange
Que celui qui nous est offert
Par la façon dont on arrange
Les gouvernements qu'on nous sert.
Pour nous assurer l'abondance,
Plus d'un aspirant baronnet
Voudrait entrer au cabinet, } *Bis.*
Au cabinet d'aisance. }

A peine sorti du collége,
Le jeune homme veut gouverner ;
Ses besoins réclament un siége,
Il aurait tort de se gêner.
Son zèle pour la bienfaisance
S'explique pour qui s'y connaît.
Mettons-le vite au cabinet, } *Bis.*
Au cabinet d'aisance.

Toujours le désir de bien faire
Inspira nos hommes d'état.
Rien ne saurait les satisfaire
Hors la faveur d'un potentat.
Parfois, malgré la médisance,
Ils obtiennent un cordonnet
En passant par le cabinet, } *Bis.*
Le cabinet d'aisance.

Lorsque je lis dans la *Minerve*
Que l'on "*passe du Cabinet*
Sur le banc," ce propos m'énerve.
J'ignore comment il se fait
Que l'on cherche un siège à distance,
Lorsque, (tout le monde l'admet,)
Le *banc* se trouve au cabinet } *Bis.*
Au cabinet d'aisance.

Québec, 15 juin 1881.

LA POLITIQUE EN ACTION

AIR :—*La victoire en chantant*

La blague, mes enfants, vous ouvre la carrière ;
Les badauds vous tendent les bras,
Et du nord au midi la trompeuse chimère
Offre un champ vaste à vos ébats.
Ouvrez vos cœurs à l'espérance,
Lâchez la bride à votre orgueil ;
Sachez exploiter l'ignorance ;
Du bon sens évitez l'écueil.

REFRAIN

La politique vous appelle,
Sachez beugler, sachez mugir.
Un blagueur doit vivre par elle, } *Bis.*
Par elle un blagueur doit mourir.

DEUX COLLÉGIENS

Du fameux Galipeau le sort nous fait envie :
Quand nous aurons fini nos cours,
Nous irons pérorer. Nous aurons la manie
De faire partout des discours.

Le peuple oubliera que nous sommes
Des marmots à peine sevrés,
Nous passerons pour de grands hommes,
Et nous vivrons en désœuvrés.

La politique, etc.

DEUX VIEILLES FILLES

Et nous, sœurs des z'héros, nous pour qui l'hyménée
N'a pas le moindre petit nœud,
Pour charmer les ennuis de notre destinée,
Nous allons jouer au bas-bleu,
Et partout causant politique,
Bavardant à tort à travers,
Nous prêcherons la république,
Ou bien nous lirons " l'Univers. "

La politique nous appelle, etc.

UNE FIANCÉE

J'ai des goûts distingués ; je ne veux pas d'un cuistre,
Mais je t'aime de tout mon cœur.
Si tu deviens un jour messager ou ministre,
Bien sûr je ferai ton bonheur.
Avant de couronner ta flamme,
Je veux savoir si je pourrai
Passer pour une grande dame,
Le jour où je t'épouserai.

La politique nous appelle, etc.

UNE ÉPOUSE

Beuglez, vaillants époux, les discours sont vos fêtes ;
Beuglez, modèles des braillards ;
Rien de désopilant comme de voir vos têtes,
Lorsque de solides gaillards,
Poussés à bout par vos sornettes,
Vous flanquent à bas du tréteau,
Alors vos curieuses binettes
Offrent un séduisant tableau.

La politique vous appelle, etc.

UN VIEUX ROUÉ

Jeunes politiqueurs, debout ! partez en guerre,
Et, muni du " sac à flauber, "
Parlez vite et longtemps. On ne vous connait guère,
Tâchez de tout faire gober,
Pour vous l'étude est inutile.
Le champ est ouvert aux lourdauds ;
L'avenir est à l'imbécile
Qui sait étonner les badauds.

La politique nous appelle, etc.

CHŒUR

Amis, préparons-nous, lorsque la politique
Vient sonner l'heure des combats,

Nous abrûtirions-nous à travailler ? Bernique !
Nous sommes faits pour les débats.
Si, malgré tout notre tapage,
Nous n'entrons pas au Parlement,
Du moins nous aurons pour partage
Les faveurs du gouvernement.

La politique nous appelle,
Sachons beugler, sachons mugir.
Un blagueur doit vivre par elle, } *Bis.*
Par elle un blagueur doit mourir.

Québec, 20 juin 1881

SERRONS NOS RANGS

Serrons nos rangs ! Rejetons de la France.
Fiers descendants d'un peuple de héros,
Que sur vos fronts rayonne l'espérance ;
Ralliez-vous autour de vos drapeaux.
Voyez là-bas, ces rues que l'on décore,
Ces étendards aux replis ondoyants ;
D'un jour béni nous saluons l'aurore.
Pour le chômer, frères, serrons nos rangs.

Serrons nos rangs ! L'Appel de la victoire,
Pour les combats, unissait nos aieux.
De leurs exploits, célébrons la mémoire.
En nous léguant un passé glorieux,
Ils ont inscrit aux pages de l'histoire
Cette leçon : " Point de bruits discordants,
" Ralliez-vous pour marcher à la gloire.
" Soyez-unis. " Frères, serrons nos rangs.

Serrons nos rangs ! Quand des hordes sauvages
Ensanglantaient le foyer du colon ;
Et quand, plus tard, l'on vit, sur nos rivages,
Se pavaner les soldats d'Albion,
Nos fiers guerriers, à leur devoir fidèles,
Privés de tout, exténués, mourants,
Luttaient encor. Suivons ces beaux modèles :
Dans les dangers, frères, serrons nos rangs.

Serrons nos rangs ! Quand, par un roi de France
Notre pays fut lâchement vendu,
Le Canadien, rêvant la délivrance,
Ne voulut pas se tenir pour battu.
Il prospéra, malgré ses nouveaux maîtres,
Et défendit, deux fois, ses conquérants.
Amis, voilà ce qu'ont fait nos ancêtres.
Imitons-les ; frères, serrons nos rangs.

Serrons nos rangs ! Lorsque d'aveugles haines
Nous poursuivaient ; oubliant Châteauguay,
Lorsqu'on cherchait à nous forger des chaînes,
Le sang français fut encor prodigué.
Le Canadien ne saurait être esclave :
Il combattit contre ses fiers tyrans,
Et maintenant, libre de toute entrave,
Il vit en paix. Frères, serrons nos rangs.

Plus confiants dans notre bonne étoile,
Libres enfin, nous prenons notre essor.
Vers l'avenir, voguons à pleines voiles,
Et du progrès nous toucherons le port.
Grâce au travail, grâce à notre industrie,
Notre avenir est des plus rassurants.
Aimons toujours notre belle patrie,
Rallions-nous ! Frères, serrons nos rangs.

Québec, 24 juin 1881.

CRÉANCIER ET DÉBITEUR

AIR :—*Pourquoi me fuir, passagère hirondelle ?*

LE CRÉANCIER

Pourquoi me fuir, débiteur infidèle,
Pourquoi chercher à t'éloigner de moi,
Pourquoi toujours *voler* à tire-d'aile ?
Ne suis-je pas débiteur comme toi ?

Cher débiteur pourras-tu jamais croire
Jusqu'à quel point je m'intéresse à toi ?
De mon tailleur je reçois le mémoire.
Des créanciers n'ai-je pas comme toi ?

Quoi m'oublier ! Mais la reconnaissance
Ne fait donc plus battre ton cœur pour moi ?
Pourquoi toujours te tenir à distance ?
Ne suis-je pas poursuivi comme toi ?

Si je consens à ton indifférence,
Je ne veux pas que tu braves la loi.
Ne compte plus sur ma folle indulgence,
Je vais bientôt procéder contre toi.

RÉPONSE DU CRÉANCIER

AIR :—*Moi t'oublier, est-il en ma puissance ?*

Moi te payer, est-il en ma puissance ?
Mon créancier, toujours je pense à toi.
J'ai tout perdu, jusques à l'espérance...
De m'endetter ; mais je nargue la loi.

Je te paierai quand on verra la vieille
Fuir les cancans et goûter le plaisir.
Je te paierai quand le jus de la treille
M'assouvira sans pouvoir m'étourdir.

Je te paierai lorsque la politique
N'offrira plus d'asile à l'intrigant ;
Quand nos auteurs admettront la critique,
Quand le gommeux sera moins arrogant.

Moi, te payer ? Allons ! est-ce la mode ?
Je ne veux pas me singulariser.
Et puis vois-tu, je te trouve incommode.
Qu'un fol espoir n'aille pas t'abuser.

Ah ! laisse-moi le plaisir de mes dettes.
Pourquoi veux-tu me ravir mon argent ?
J'en ai besoin pour faire mes emplettes.
Au diable ! va-t-en voir s'ils viennent, Jean.

ÉPILOGUE

AIR :—*T'en souviens-tu, disait un capitaine ?*

Ainsi parlait, un soir, à la guingette,
Un débiteur, bohême de renom,
Lorsqu'un huissier qui depuis longtemps guette,
Vint le prier de le suivre en prison
Sans opposer la moindre résistance,
Notre gaillard dit d'un air abattu :
Des créanciers je déteste l'engeance,
Mais toi, huissier, dis-moi, les aimes-tu ?

Québec, 29 juin 1881.

LE JOURNALISTE

AIR—*J'attends*

Que fais-tu, pauvre journaliste,
Sous tes gazettes enterré ?
Pourquoi te faire moraliste
Et rester toujours ignoré ?
Espères-tu qu'on va te lire ?
Ne comptes pas sur ton talent :
C'est l'argent seul que l'on admire.
Va-t-en ! (*ter*)

Es-tu bien épris de toi-même ?
Es-tu professeur d'Algonquin ?
A tes yeux le bonheur suprême
Est-il de faire le taquin ?
Alors, si ta verve caustique
Veut défendre les errements
Des roués de la politique,
Attends ! (*ter*)

Ta prose, puissant narcotique,
Endormira les électeurs.
Tu ne craindras pas la critique
Ni le courroux de tes lecteurs.
Pour te payer de tes courbettes,
Ceux que tu sers depuis longtemps
Te donneront des épaulettes.
Attends ! (*ter*)

Mais si tu sens dans ta poitrine
Battre le cœur d'un Canadien ;
Parfois si ton âme chagrine
Cherche à s'élancer vers le bien,
Que fais-tu dans cette galère,
Où personne ne te comprend ?
Renonce à ton maigre salaire.
Va-t-en ! (*ter*)

Va-t-en ! N'émousse pas ta plume
A faire mousser des faquins.
Mieux vaut cent fois battre l'enclume
Que servir ces êtres mesquins.
Si tu n'entends rien à la brigue,
Que deviendras-tu sans argent ?
Le vil instrument de l'intrigue ?
Va-t-en ! (*ter*)

Qu'attends-tu de la politique ?
Tu ne m'as pas l'air d'un coquin.
Crois-tu que ta figure étique
Convienne au rôle de requin ?
A quoi bon guetter la charogne
Que te jetteront sous la dent
Des spéculateurs sans vergogne ?
Va-t-en ! (*ter*)

Montréal, 5 juillet 1881.

ELLE NE M'AIMAIT PAS

(Parodie)

Elle ne m'aimait pas ; dans ma candeur naïve,
Moi, comme un innocent, je lui faisais la cour ;
Mais loin d'apprécier mon ardeur expansive,
Elle riait lorsque je me pâmais d'amour.
Pour rendre à ma bourse épuisée
Sa rondeur, ses jaunets vermeils,
Sans regret j'aurais pu lui servir de risée,
Pour son or j'aurais pu lui sucer les orteils,

C'est en vain que j'attends qu'elle ouvre sa sacoche,
Je ne pourrai jamais palper ses chers dollars ;
Ma tête sonne creux, mais plus vide est ma poche,
Et puis mes créanciers sont de rudes gaillards.
Pour rendre à ma bourse épuisée, etc.

Montréal, 12 juillet 1881.

ALZAA

(Parodie)

Connais-tu le pays,
Le pays où l'on braille ?
Où l'on voit la marmaille,
Courir au patrouillis ?
Dans les champs, à la ville,
Et même à Boucherville,
Chacun chante toujours
La chanson des amours.
L'instituteur qui fouette
L'enseigne à ces marmots ;
L'ivrogne à la guinguette
Fredonne aussi ces mots :
Elzéar ! Elzéar !
La coqu'luche des fillettes,
Elzéar ! Elzéar !
Grand vaurien, t'es ben pendard !

Entendez-vous au loîn
Chanter la variante ?
Je la trouve charmante.
Sur sa charge de foin,

Voyez le gros Baptiste
Qui vous chante un air triste
Comme un enterrement.
Mais bientôt s'animant,
Le gaillard s'égosille
A crier comme un veau ;
Jusqu'à la jeune fille
Qui tapote au piano :
    Eliza ! Eliza :
La perle des fillettes,
    Eliza ! Eliza !
I' s'rait temps qu'on t'épousât.

Un jour on vint, dit-on,
De la part de la reine,
Saisir une sirène
Qui s'appelait Marichon.
C'était une dondaine
Espèc' de Madeleine,
Qui jamais au r'pentir
N'eût voulu consentir.
Un galant trop novice,
Dépouillé d'ses bijoux,
Criait à la police :
C'est la fille aux ch'veux roux.
    Al' les a ! Al' les a !
Marichon, Marichette,
    Al' les a ! Al' les a !
Marichette, Maricha.

Un basso profundo
M'écorche-t-il l'oreille,
Je lui dis : C'est merveille,
Mais restez sur le do.
J'sens qu'sur le mien ça pèse
Quand j'entends des *fa. D'aise*
Tout mon être frémit,
Lorsqu'on chante *ré mi.*
Pas de musique niaise,
C'qu'on aim' c'est le mineur.
Pas de *za !* le dièze
Met le trouble en mon c(h)œur.
    Ah ! le za ! ah ! le za !
Moi, j'vous dis qu'c'est difficile.
    Ah ! le za ! ah ! le za !
J'vous conseille pas d'chanter ça.

Comme ça, la chanson, *al-z-a* du bon sens, au moins.

Montréal, 12 juillet 1881.

MON RÊVE À MOI

AIR :—*Mon rêve à moi, c'est une maisonnette.*

Mon rêve à moi, c'est une maison nette,
Aux murs blanchis, aux planchers balayés,
Où l'on verrait une aimable brunette,
Et des enfants toujours débarbouillés ;
Un clair ruisseau, sans loches, sans grenouilles,
Un vert gazon loin du tas de fumier,
Loin des facheux voulant me chanter pouilles,
Un bon hamac à l'abri d'un pommier.

Mon rêve à moi, c'est une tendre épouse,
C'est le bonheur au foyer conjugal ;
Mais il faudrait que cet ange recouse
Tous mes boutons au lieu d'aller au bal.
A quoi nous sert l'art de la pianoteuse
Qui sait broder et chanter des chansons ?
Ce qu'il me faut, c'est une tricoteuse
Pouvant laver, rapiècer mes chaussons.

Mon rêve c'est, aux sombres jours d'orages,
Une compagne pour me consoler,
Me soutenir, ranimer mon courage,
Narguer le sort, avec moi roucouler ;
C'est une femme assez intelligente
Pour supporter gaiment l'adversité,
Et qui, joyeuse, économe, prudente,
Me conduirait vers la prospérité.

Je la voudrais aimable, sans reproche,
Mais non sans peur. Si l'amour des chiffons
Allait fourrer dans sa chère caboche
Que son mari n'est qu'un bailleur de fonds,
Il manquerait souvent à sa toilette
Fleurs et rubans, dentelles et bijoux.
Pour attifer une femme coquette
Je suis trop pauvre, et je serais jaloux.

Mon rêve à moi, c'est une république
Où l'on verrait d'honnêtes citoyens
Se dévouer pour la chose publique
Et dédaigner tous les petits moyens.
Sans me bercer d'un espoir chimérique,
Je voudrais, quand le beau jour aura lui,
Trouver un coin de la libre Amérique
Où le Franco-Canadien soit chez lui.

Mon rêve à moi, c'est de voir l'hypocrite
Relégué dans le fond de l'Hindoustan ;
C'est de trouver un jour le vrai mérite
Plus en faveur que l'art du charlatan.
C'est qu'un beau jour l'accord des participes
Soit bien compris par nos hommes lettrés ;
C'est qu'à la fin tout cède aux grands principes
Si peu suivis, si souvent démontrés.

Montréal, 20 juillet 1881.

UNE SÉANCE ORAGEUSE.

AIR :—*Un jour maître Corbeau sur un arbre perché.*

Revenant un peu tard l'autre soir du chantier,
Je passais par hasard devant le Club Cartier ;
J'entendis tout-à-coup un chahut infernal,
Et m'écriai tout haut : D'où vient ce bacchanal ?
Sur l'air du tra, la, la. la, (*bis*)
Sur l'air du tra deri dera,
Tra, la, la.

C'était être indiscret. Mon interrogation
M'attira sur l'œil droit un avis de motion.
Ce document public contenait un caillou.
J'voulus r'mercier ceux qui m'avaient lancé c'bijou.
Sur l'air du tra, etc.

Quatre à quatre aussitôt je gravis l'escalier.
Le Club offrait alors un coup-d'œil singulier :
Les choses s'y faisaient avec beaucoup d'éclat,
Et l'on s'y distinguait dans l'art du pugilat.
Sur l'air du tra, etc.

Avant d'avoir eu r'cours aux arguments frappants,
Quelques membres s'étaient traités de sacripants,
De rustres, d'engueuleurs, d'ânes, d'ours mal léché ;
Jusqu'au président qui tout bleu s'était fâché.
Sur l'air du tra, etc.

Un membre ayant reçu de lui l'invitation
D'avoir à déguerpir, répondit : Damnation !
Ce n'est pas vous, monsieur, qui me ferez sortir
Ou bien y'aura du poil. On va se divertir.
Sur l'air du tra, etc.

Alors le président nomma deux gros gaillards
Auxquels il ordonna d'expulser les braillards.
L'un de ces deux recors ayant mis habit bas,
On lui dit : Tu vas t'en repentir, Nicholas !
Sur l'air du tra, etc.

Il en avait assez, lorsqu'un jeune avocat
Dit : Moi, j'vas vous sortir, l'autre est trop délicat ;
Vous allez voir que j'ai la force d'un mulet.
Là-dessus il en saisit deux par le collet.
Sur l'air du tra, etc.

Alors, maître Israël, un vrai chef de tribu,
Dit : Moi je ne crains pas l'homme le plus barbu.
Est-c' que vous en doutez? V'là mon certificat.
Et d'un grand coup de poing i' fend l'œil d'l'avocat.
Sur l'air du tra, etc.

Ce dernier, n'voulant pas se tenir pour battu,
Etend mon Israël et fait cet impromptu :
" J'aurais pu me passer de jouir de ton coup d'œil :
C'est malgré moi qu'mes yeux vont porter l'demi-deuil."
Sur l'air du tra, etc.

Ne pouvant endurer cet affreux calembour
Israël se relève et tape comme un sourd.
Tout le monde intervient, on brise les carreaux ;
Les plus gueulards beuglaient comme de vrais taureaux.
Sur l'air du tra, etc.

Ça n'pouvait pas durer : après quelques instants
Le grand combat finit, faute de combattants.
L'abbé Chabert ne put présenter son drapeau ;
I' s'ra forcé d'l'offrir au Club de Galipeau.
Sur l'air du tra, etc.

MORALE.

Or donc, de ces couplets la morale voici :
Membres du Club-Cartier, retenez bien ceci :
Si jamais vous videz un pareil incident,
Faudra que l'secrétaire empoign' le président.
Sur l'air du tra, etc.

Montréal, 20 juillet 1881.

ÇA N'SE PEUT PAS

AIR :—*Des femmes bavardes*

On peut rendre un auteur modeste,
Rendre un carabin studieux,
Faire écouter un propos leste
Par un laideron scrupuleux,
Etre de sa belle amoureuse
Bien compris même en parlant bas ;
Mais remplir une tête creuse,
Ça n'se peut pas. (*bis*)

Il est possible qu'un notaire
Refuse d'agir " *Par devant*, "
Et fasse un acte par derrière,
Ce qui serait bien aggravant.
On a vu sur la mer perfide
Des marins voguer sans compas,
Mais r'fuser d'boir' certain liquide,
Ça n'se peut pas. (*bis*)

On peut braver un chien qui grogne,
Et, sans être bien turbulent,
On peut passer pour un ivrogne,
Pourvu que l'on ait du talent.
Si votre savoir en impose,
Les nigauds se diront : Ah ! bah !
Qu'un tel homm' ne prenn' pas queuqu' chose,
Ça n'se peut pas. (*bis*)

Qu'un ministre tienne parole,
C'est possible quand il le veut ;
Qu'un enfant n'aime pas l'école,
Cela s'est vu, cela se peut.
Mais qu'un petit crevé travaille
Ardûment entre les repas ;
Qu'on r'connaisse toujours la canaille,
Ça n'se peut pas. (*bis*)

D'un' femme on peut serrer la taille,
La preuve : ce sont les corsets
Qu'elle serre au point qu'elle en baîlle
Et qu'elle rompt tous ses lacets.
Mais poliment lui faire entendre
Que l'âge a flétri ses appas.
Sans qu'ell' vous m'nace de vous faire prendre
Ça n'se peut pas. (*bis*)

Dans son pays nul n'est prophète,
L'av'nir est à l'aventurier ;
On peut passer pour très honnête
Pourvu qu'on n'vol' que l'ouvrier.
Le succès est toujours facile
Lorsqu'on sait se trainer bien bas.
Mais qu'tous les fous soient à l'asile,
Ça n'se peut pas. (*bis*)

Montréal, 27 juillet 1881

L'ABSENCE (*)

Te souvient-il quand ta chère présence
Troublait mes sens, exaltait mon amour ?
Seul, aujourd'hui, je pleure ton absence,
Jetant ma plainte aux échos d'alentour.
O toi que j'aime
Plus que moi-même,
Puisse ton cœur garder le souvenir
Des jours d'ivresse,
Où ta tendresse
Me promettait un heureux avenir !

Te souvient-il de l'aveu de ma flamme ?
Nous étions seuls, c'était par un beau soir.
D'un long regard incendiant mon âme,
Tes yeux si beaux me versèrent l'espoir.
Rayon céleste,
Regard modeste,
Trouble de l'âme et pudique candeur,
Tendre délire,
Je croyais lire
Dans ton œil noir l'arrêt de mon bonheur !

(*) Cette romance a été publiée dans le numéro prospectus de " l'Album Musical " avec musique par M. Calixa Lavallée.

Te souvient-il avec quelle constance
Je recherchais ce regard de tes yeux ?
Pour le revoir, vers toi mon cœur s'élance,
Et je me sens brûler des mêmes feux.
Joie éphémère !
Pensée amère !
Ah ! si du moins je pouvais te franchir,
Longue distance !
Mon existence
Je donnerais, Destin, pour te fléchir !

Souvent, la nuit, je crois revoir tes charmes,
Tu m'apparais, pressant encor ma main.
Puis, dans mon cœur renaîssent les alarmes,
Et je me dis : La verrai-je demain ?
Le jour m'enlève
Un si doux rêve ;
Tu disparais : mon regard éperdu
Te cherche encore
Après l'aurore.
Je reste seul, navré, triste, abattu.

Montréal, 30 juillet 1881.

NOTAIRE, AVOCAT, MÉDECIN

AIR :—*Jeanne, Jeannette, Jeanneton*

Notaire, avocat, médecin,
Tels sont les titres qu'on envie.
L'avocat défend l'assassin ;
Le médecin nous expédie,
Et, conseillant le conjungo
Aux couples de son entourage,
Le notaire rêve à gogo
Force contrats de mariage.
Se peut-il qu'on soit à dessein } *Bis.*
Notaire, avocat, médecin ?

Le notaire n'est pas toujours
Un être parfait, quoi qu'on dise ;
On a même dans ses discours
Relevé mainte balourdise.
Je pourrais vous citer des cas
Où l'on impose aux donataires
Une vache qui ne meurt pas.
Et ce " Pardevant les notaires.
Se peut-il qu'on soit à dessein } *Bis.*
Notaire, avocat, médecin ?

Les victimes des médecins
Encombreraient nos cimetières
Si de ces messieurs les larcins
Ne vidaient la moitié des bières.
Quand s'établit un croquemort
A deux pas d'une pharmacie,
L'on peut deviner sans effort
L'échange qui se négocie.
Se peut-il qu'on soit à dessein
Notaire, avocat, médecin ? } *Bis.*

Toujours cherchant le vil métal,
L'avocat, qu'il vente ou qu'il pleuve,
Aura bien soin du capital
Et des intérêts de la veuve.
Protecteur des gens sans aveu,
Ou défenseur de l'honnête homme,
Comme il plaide lorsque l'enjeu
Représente une forte somme !
Se peut-il qu'on soit à dessein
Notaire, avocat, médecin ? } *Bis.*

Bourré de grec et de latin,
Que voulez-vous qu'un homme fasse ?
Va-t-il se faire cabotin ?
Voudra-t-il gravir le Parnasse ?
Sur ce sommet aérien
Si de beaux vers peuvent éclore,

Les Muses ne rapportent rien,
Et le théâtre moins encore.
L'on ne se fait pas à dessein, } *Bis.*
Notaire, avocat, médecin.

Je plains les pauvres malheureux
Qu'on a fait instruire au collége.
Il est devenu dangereux
De grossir encor le cortége
Des déclassés que leur destin
Voue aux professions libérales.
Mieux vaudrait pour eux, c'est certain,
Emigrer chez les Cannibales.
Ne vous faites pas à dessein } *Bis.*
Notaire, avocat, médecin.

Montréal, 3 août 1881.

LE BLOCUS DE LA *MINERVE*

Poëme héroi-comique

Je chante ce héros, contempteur de Fréchette,
Qui, fermant son bureau, s'en fait une cachette,
Lorsqu'en garde du ccrps Fréchette transformé
L'attend pour lui prouver qu'il est mal informé.
La cravache à la main, le poète irascible
En face du bureau se promène impassible.
Phœbus au firmament descend vers l'horizon,
Et Tassé ne veut pas sortir de sa prison.
Des *Canadiens de l'Ouest* le sort lui fait envie.
Il voudrait bien se voir libre dans la prairie,
Seul avec le travail qu'il signa de son nom.
D'un écrivain fielleux n'ayant pas le renom.
Il n'ose aller diner. On lui porte des vivres ;
Il passe tout le jour à chercher dans ses livres
Un parallèle à son blocus occidental,
Et finit par trouver *Blocus continental.*

Aussitôt il écrit un message au Prophète,
Son frère d'Ottawa, lui disant qu'on le guette,
Et qu'il ne peut sortir. Elie à ce discours
S'empare d'un gourdin et vole à son secours.

Il arrive trop tard : On a levé le siége,
Et Joseph n'étant plus pris comme dans un piége,
Risquant d'abord un œil, puis deux, discrètement,
Est enfin parvenu jusqu'à son logement.
Le prophète lui fit, dit-on, d'amers reproches :
" Quoi ! tu ne pouvais pas lui flanquer des taloches ! "
Lui dit-il. " Je voudrais bien voir un rimailleur
" Qui pourrait me bloquer. Fût-il plus batailleur
" Que feu Joe Montferrant, ou plus fort que Garnache !
" Du gros père Richard empruntant la p'tit' hache,
" J'lui flanquerais sur la tête un coup, j'le manquerais ;
" Crich't, croch't, de son capot tout l'dos j'déchirerais,*
" Après ce bel exploit continuant ma route,
" Ben, oui, j'me promènerais dans Montréal un' croute !†
" A ton bureau demain je m'en vais t'piloter,
" Et j'piloterai Fréchette s'il vient pour te fouetter."

Ainsi chacun rêvant d'obtenir par la force
Un triomphe éclatant, une vengeance corse,
La situation se corsait, elle aussi.
Mais dès le lendemain, Fréchette radouci,
Perché comme un aiglon sur ce haut promontoire
Qui domine Québec, oubliait la victoire,
Tandis qu'un bâtiment emportait les Tassé,
(L'histoire ne dit pas s'il était cuirassé,)

(*) Ces deux vers sont composés d'expressions empruntées au père Richard que tout le monde connait.

(†) " Un' croûte " est de l'argot Montréalais et veut dire "beaucoup."

Mais Joseph avait cru que c'était assez cuire ;
Sous des ombrages frais il se laissait conduire,
Et de son protecteur les prophétiques mains
Portaient un lourd bâton. Tous deux allaient aux bains.

Ainsi devait finir cette grande épopée ;
Aucun de mes acteurs n'a péri par l'épée,
Louis Fréchette n'a pas fustigé les Tassé.
On s'injurie encor. Tout va bien.

CÉTACÉ,

Montréal, 10 août 1881.

N'APPUYEZ PAS.

AIR :—*Du haut en bas.*

N'appuyez pas,
Glissez comme une ombre légère,
N'appuyez pas.
Si l'on vous fait des embarras.
Si l'humeur de la ménagère
S'exhale en fureur passagère,
N'appuyez pas.

N'appuyez pas
Pour vanter les chefs d'une clique,
N'appuyez pas.
Qu'il se nomme Pierre ou Thomas,
Votre exploiteur de politique
Ne vaut pas le jus d'une chique.
N'appuyez pas.

N'appuyez pas
Lorsqu'un fat pose en doctrinaire ;
N'appuyez pas
D'un écrivailleur le fatras.
Quand l'âne brait, laissez le braire ;
Sur son mérite littéraire
N'appuyez pas.

N'appuyez pas.
Vous promenant avec Jeannette,
N'appuyez pas
Si sa main presse votre bras.—
On dit qu'elle est un peu coquette,—
Ne chiffonnez pas sa toilette ;
N'appuyez pas.

N'appuyez pas,
En narrant les exploits d'Alphonse,
N'appuyez pas,
Bien qu'il tranche du fier-à-bras.
Très souvent son regard se fronce,
Mais, sur les portes qu'il enfonce,
N'appuyez pas.

N'appuyez pas,
Si vous êtes d'un poids énorme,
N'appuyez pas
Quand vous tombez sur le verglas.
Au farceur prêchant la réforme,
Répondez : " Attends-moi sous l'orme."
N'appuyez pas.

N'appuyez pas
Tous ceux qu'on porte jusqu'aux nues.
N'appuyez pas
Ceux dont les badauds font grand cas ;
N'approuvez jamais leurs bévues,
Ni leurs marottes saugrenues !
N'appuyez pas.

N'appuyez pas
En critiquant mes chansonnettes,
N'appuyez pas ;
Elles m'ont causé du tracas.
Leurs défauts se voient sans lunettes,
J'admets qu'elles sont imparfaites,
N'appuyez pas.

Montréal, 10 août 1881.

LE CHANTRE DU *CANARD*

AIR :—*C'est moi qui suis la reine du printemps*

C'est moi qui suis le chantre du *Canard*.
Couacs nasillards aux sons de clarinette,
A vos accents joignant ma chansonnette,
J'ai modulé maint refrain goguenard.
Je ne suis pas lauréat, ni poête,
Pour moi Pégase est encor indompté ;
Ma lyre à moi, c'est une serinette,
    Mais on rit lorsque j'ai chanté.

C'est moi qui suis le chantre du *Canard*,
Couacs nasillards aux sons de clarinette,
A vos accents joignant ma chansonnette,
J'ai modulé maint refrain goguenard.

Depuis trois mois les lecteurs épatés
Dans le *Canard* ont vu chaque semaine
Une chanson composée avec peine,
Mais contenant de bonnes vérités.
N'espérant rien, libre de toute entrave,
Je mets ma gloire à narguer les puissants,
A dérider le front de l'homme grave,
    A démasquer les charlatans.

C'est moi qui suis, etc.

Souvent je rime en dépit d'Apollon,
Mais, sans grimper jusqu'au séjour des Muses,
Je sais trouver ce qu'il me faut—des buses—
Pour les chanter je reste en ce vallon.
Quand les naïfs présentent leur hommage
A ces dindons aux serres de vautour,
Je reconnais malgré leur faux plumage
Tous les oiseaux de basse-cour.

C'est moi qui suis, etc.

Dans mon désir de chanter des héros,
N'en trouvant pas, je me chante moi-même.
Je ne voudrais jamais faire un poême
Qui put troubler des morts le doux repos.
Pour mériter le titre de *bon barde*,
J'ai chansonné plus d'un mufle vivant ;
Je mets ma gloire à jouer la guimbarde,
Et je ris au nez du savant.

C'est moi qui suis, etc.

J'ai célébré *Québec*, le *Parlement*,
J'ai raconté d'*Orageuses Séances*,
J'ai fait *Risette*, *Au Cabinet des Anses*,
Pourquoi me fuir ? Un fâcheux dénouement,
Mon rêve à moi, c'est une maison nette,
Et *Ça m'arrange*, *Elle ne m'aimait pas*,
Eliza, Sur l'air de *Jeanne*, *Jeannette*
J'ai chanté *Notaire*, *Avocat*.

C'est moi qui suis, etc.

J'ai publié pour le moins vingt chansons ;
N'appuyez pas, lorsque je vous les nomme.
Rimer le titre est difficile. En somme,
Ça n'se peut pas. Moi, j'en ai des frissons.
Je puis citer d'ailleurs *Le Journaliste*,
Sans oublier le célèbre *Blocus*,
Mais je n'ai plus de rime sur ma liste,
Car je n'ai pas chanté *Bacchus.*

C'est moi qui suis, etc.

Chaque semaine ainsi toujours chantant,
M'armant parfois des traits de la satire,
Dans le *Canard* je reviendrai vous dire
Quelque refrain d'intérêt palpitant.
Amis lecteurs, vous excusez peut-être
La liberté que je prends en ce jour
De répéter pour me faire connaître,
A tous les échos d'alentour :

C'est moi qui suis, etc.

Montréal, 17 août 1881.

L'ÉMIGRÉ CANADIEN

AIR :—*Pauvre porion belge*

Émigré canadien, dans la grande fabrique
Je file le coton, ou je tisse le drap.
Je cultive le sol et je fais de la brique,
Je ne marchande point le travail de mes bras.
Lorsque j'entends sonner la cloche matinale,
Je cours à mon labeur. Je dépense fort peu,
Car je tiens à revoir ma paroisse natale.
C'est ma manière à moi d'honorer le bon Dieu. (*bis*)

Je travaille souvent pour un maigre salaire ;
Je ne suis pas flâneur, je fais tous les métiers :
J'abats dans les forêts le chêne séculaire,
A servir les maçons je consens volontiers.
Tout pauvre que je suis, je donne des exemples
De générosité. Je dois partir sous peu,
Cependant, je souscris pour construire des temples.
C'est ma manière à moi d'honorer le bon Dieu. (*bis*)

Au lieu de s'étourdir par de vaines paroles,
L'émigré tout d'abord assura le succès
De ses sociétés. Il ouvrit des écoles
Où ses jeunes enfants apprennent le français.
Ah ! c'est que tout cela rappelle la patrie !
Il tient à revenir. Pour accomplir ce vœu,
On le voit redoubler de travail, d'industrie.
C'est sa manière, à lui, d'honorer le bon Dieu ! (*bis*)

Montréal, 20 août 1881.

LES CLOCHES DE NOTRE VILLE

AIR :—*Les cloches du monastère*

Les cloches de notre ville
Carillonnent nos défauts
D'une façon peu civile ;
Leurs reproches sont-ils faux ?
Ainsi par un jour de fête
L'airain nous crie à tu'-tête :
Dindons, dindons, dindons, dindons,
Crétins, écoutez-les donc !
Dindons, dindons, dindons, dindons,
Dindons !

Lorsqu'à la Saint Jean Baptiste
Nous défilons à pas lents,
Si le commissaire insiste
Pour tenir la foule en rangs,
Quelquefois on l'injurie,
Malgré la cloche qui crie :
Dindon, dindon, dindon, dindon,
Que ne t'alignes-tu donc ?
Dindon, dindon, dindon, dindon,
Dindon !

C'est surtout lorsque la cloche
Sonne les enterrements,
Que sa grosse voix reproche
Aux mortels leurs errements.
Quand meurt un célibataire,
Elle chante au pauvre hère :
Dindon, dindon, dindon, dindon,
Que ne te rangeais-tu donc ?
Dindon, dindon, dindon, dindon,
Dindon !

Sur les statuts et leurs clauses
Peu ferré mais très bruyant,
Oscar, avocat sans causes,
Mourut sans un sou vaillant.
Cet orateur peu célèbre,
Eut pour oraison funèbre :
Dindon, dindon, dindon, dindon,
Que ne travaillais-tu donc ?
Dindon, dindon, dindon, dindon,
Dindon !

Un ivrogne incorrigible
Qui se grisait tous les jours,
Creva, (la chose est possible)
Ainsi ça finit toujours,
Avant qu'il n'entre à l'église,
Il faut que la cloche dise :

Dindon, dindon, dindon, dondon,
Que ne te sevrais-tu donc ?
Dindon, dindon, dindon, dindon,
Dindon !

Vous souvient-il de Gustave,
—Un robuste villageois,—
Il affirmait d'un ton grave
Qu'il voulait vivre en bourgeois.
Il est mort dans l'indigence,
La cloche sonne en cadence :
Dindon, dindon, dindon, dindon,
Que ne défrichais-tu donc ?
Dindon, dindon, dindon, dindon,
Dindon !

Ecrivain plein de rancune,
Préférant l'ordure au miel,
Jean, si quelqu'un l'importune,
Ne distille que du fiel.
Il crève en mordant sa plume ;
L'airain dit lorsqu'on l'inhume,
Dindon, dindon, dindon, dindon,
Que ne te calmais-tu donc ?
Dindon, dindon, dindon, dindon,
Dindon !

Vous caudataires dociles
Du pouvoir, flatteurs outrés,

Marchepieds des imbéciles
Par vos travaux illustrés,
Craignez qu'un jour la clochette,
Trop tard pour vous ne répète :
Dindons, dindons, dindons, dindons,
Que ne résistiez-vous donc ?
Dindons, dindons, dindons, dindons,
Dindons !

Montréal, 28 août 1881.

ON N'A JAMAIS PU SAVOIR

AIR :—*Ah ! vous dirai-je, maman ?*

Nous jouissons pour le moment
D'un fameux gouvernement ;
Nos ministres sont des hommes
Qui palpent de fortes sommes.
Resteront-ils au pouvoir ?
On n'a jamais pu savoir.

A-t on fini de nous scier
Avec le Crédit-Foncier ?
A-t-il gonflé bien des bourses ?
Augmente-t-il nos ressources ?
Chez nous l'or va-t-il pleuvoir ?
On n'a jamais pu savoir.

Le chemin de fer du Nord
Nous est-il d'un bon rapport ?
Va-t-il payer ses dépenses,
Equilibrer nos finances,
Grossir un peu notre avoir ?
On n'a jamais pu savoir

Combien avons-nous perdu
Si Senécal l'a vendu ?
A-t-il tant sur la recette,
Ou met-il dans sa cassette
Tout, sans rien nous redevoir ?
On n'a jamais pu savoir.

Paul, écrivain filandreux,
Nous aligne des mots creux.
Il prêche la politique
D'une façon peu logique ;
Veut-il dire blanc ou noir ?
On n'a jamais pu savoir.

Ecoutez ce candidat
Qui sollicite un mandat.
Il prodigue les promesses,
Se confond en politesses ;
Fera-t-il bien son devoir ?
On n'a jamais pu savoir.

Un si brillant orateur
Peut-il être un imposteur,
Qui, courbant sa sale échine,
Deviendra simple machine
A balancer l'ensensoir ?
On n'a jamais pu savoir.

Une coquette jadis
Refusait tous les partis ;
Aujourd'hui qu'elle est moins belle
Serait-elle moins cruelle ?
L'amour peut-il l'émouvoir ?
On n'a jamais pu savoir.

Je termine ces couplets :
Ils sont peut-être incomplets,
Grâce au départ de ma Muse
Se peut-il qu'elle s'amuse
Avec Gervaise au lavoir ?
On n'a jamais pu savoir.

Montréal, 5 septembre 1881.

L'EXPOSITION

AIR :—*Titi Carabi*

On expose des bêtes,
Des oiseaux, des canards
Nasillards ;
Voulez-vous voir des têtes,
Des types inconnus,
Mal venus ;
De bons exposants,
Des nez reluisants,
Des minois séduisants ?
V'la l'occasion,
Viv' l'invasion !
C'est l'temps d'l'exposition !

Dès qu'on ouvre la porte
Vous voyez affluer,
Remuer,
Des gens de toute sorte.
Coudoyant l'*habitant*
Bien portant,
Le fier citadin
Sourit au gandin,

Et dit au muscadin :
    Quelle invasion !
    Quell' confusion !
Durant l'exposition.

Je vois bien des merveilles
Dont je n'ai nul souci,
    Mais voici
Une paire d'oreilles
Exposant des diamants
    Très brillants ;
Ça m'met en courroux :
C'te gueuse, entre nous,
Vaut bien moins qu'ses bijoux.
    Quell' dérision !
    Quelle intrusion !
Durant l'exposition !

Exposant sa personne...
Aux coups inopportuns
    Des mutins,
Le policier ordonne,
Commande, fait des ronds
    Et des bonds.
S'il prend au collet
Quelque freluquet,
N'en soyez pas inquiet.
    V'là l'occasion !
    Viv' l'invasion !
C'est l'temps d'l'exposition.

Exposez donc vos vues,
O blagueurs brevetés,
Députés !
Expliquez vos bévues.
Vous tous qui nous tondez,
Répondez.
Usuriers, ventrus,
Charlatans, intrus,
Quand serez-vous repus ?
Bourrez-vous donc
Jusqu'au gavion
Durant l'exposition !

Montréal, 14 septembre 1881,

NOS ANNONCEURS

Pot pourri.

AIR :—*Tontaine tonton*

Je vais vous faire une romance,
Une romance à ma façon,
Ton ton ton ton
Tontaine tonton,
Voici comment elle commence :

AIR :—*Du roi Dagobert.*

Le bon roi Dagobert
Achetait ses chapeaux chez *Robert* :
Le grand St. Eloi
Lui dit : O mon roi,

AIR :—*Là haut sur la montagne.*

" Là haut chez *Lamontagne*
" Va te faire habiller
" Puis tu m'apport'ras du champagne
" D'chez Monsieur *Chagnon* l'hôtelier.

AIR :—*Qué qu'c'est qu'ça.*

" Tu peux fumer de bons cigares
" Au *Rideau Club*. Pour t'ach'ter des bas
" Va chez *Renaud*. Fuis les bagarres,
" Au *Figaro* Goulet n'les tolèr' pas.
" Les gens à l'humeur chicanière
" N'vont pas non plus chez Lafrenière
" J't'assur' qu'on vend d'quoi fumer là,
J'te dis qu'ça. (*quatre fois*)

AIR :—*Si vous l'aviez voulu, Marie.*

" Si tu passes chez *Saint' Marie*
" Tu feras bien de t'arrêter ;
" La beauté d'ta reine est flétrie,
" Pour la rajeunir, faut ach'ter.
" Son royal cœur jadis était bien tendre
" Mais ne s'est-il pas endurci depuis ?
" Va l'attendrir chez *Marcotte* ou *Letendre*,
" Et fais lui voir le magasin *Dupuis*. "

AIR :—*Aussitôt que la lumière*

Aussitôt que la lumière
A redoré le coteau,
Faut commencer sa carrière
Par visiter les *Boisseau*.
Par ce moyen l'on s'assure
Qu'ils ne gardent pas sous eux
Ce bienfait de la nature
Qui fait tant d'plaisir aux yeux.

Air :—*Partant pour la Syrie.*

Voyez cette vitrine :
Derome & *Lefrançois*
Sur la ru' Ste Catherine
Vendent des chapeaux d'soi'.
D'*Campbell* buvez l'tonique.
Denis vous vend du fer,
Lavigne vend d'la musique } *Bis.*
Et des pianos Sohmer. }

Air :—*Un jour maître corbeau*

Si vous avez des parts d'société d'construction
Barré vous les vendra moyennant commission.
Ayant r'lu ma chanson, ma foi, j'en ai conclu
Qu'si j'faisais d'aut' couplets ça s'rait du superflu.
Sur l'air du tra, la, la, la, (*bis.*)
Sur l'air du tra de ri de ra, tra la, la.

Montréal 14 septembre 1881.

LE COMMÉRAGE

AIR :—*du Curé de Pompone.*

J'ai toujours aimé le caquet
Quand j'allais à l'école,
On m'appelait *Porte-paquet.*
Les grands m'disaient : Nicole,
Si tu mouchardes, tu verras
Comm' la vie est amère.
Tu t'en repentiras,
Nicolas,
D'avoir fait la commère.

Aujourd'hui je n'oserais pas
Faire du commérage,
Car, entre nous, je fais grand cas
Des gens d'mon entourage.
Le voisin fait-il un faux pas,
Je l'dis à ma bell'-mère;
Mais moi, je n'médis pas :
Nicolas,
N'est pas une commère.

Bavarde au suprême degré,
Bell' maman cont' l'affaire
Pendant qu'ell' caquette à son gré,
Moi, je la laisse faire.
Pour l'encourager, j'dis tout bas :
" C'est un secret, bell'-mère "
Ell' répond : Craignez pas,
Nicolas,
J'suis pas une commère.

Ce n'est pas ainsi qu'répondait
Sa fille Mari' Reine,
Lorsqu'un garçon lui demandait
De devenir marraine.
Un soir j'lui dis : N'viendrez-vous pas
A l'église, la p'tit' mère ?
Ell' répondit tout bas :
Nicolas,
Je serai ta commère.

Dans not' pays, si les journaux
Ne font pas leur affaire,
C'est qu'les nouvell' suiv' d'aut' canaux
Qui peuv' nous satisfaire.
Les gens ne s'abonneront pas
A des feuill's éphémères,
Tant qu'nous aurons, hélas !
Nicolas
Et les autres commères.

Montréal, 21 septembre 1881.

TO SIR JOHN A. MACDONALD (*)

Welcome, a thousand welcomes home,
With health and strength renewed,
A grateful people's voice proclaims
Their love and gratitude.

That judgment sound,—that silver tongue
So rich in language clear,
Those wondrous talents all employed
Our helm of State to steer.

These we can claim as all our own.
We trust your patriot zeal
To lead, in future as of old,
For our Dominion's weal.

And now prosperity has dawned,
And chased away the night,
Whilst dull, disastrous times have turned
To days of joyous light.

(*) Cette pièce de vers a paru dans la "Gazette" numéro du 21. La traduction seule est de moi ; je l'ai livrée le soir du même jour à la " Minerve. "

To you we turn and gladly hail
A leader tried and true,
And bid you speed, as now again
Your duties you renew.

A happy people's prayers ascend
For one so justly dear,
That health and life prolonged be yours
For many a coming year!

SENEX.

Montréal, September 21st, 1881

A SIR JOHN A. MACDONALD

(TRADUCTION)

Mille fois bienvenu ! C'est le cri général !
Tu nous reviens doué d'une vigueur nouvelle.
Un peuple entier, ému, suit ton char triomphal,
Et proclame bien haut ce qu'il doit à ton zèle.

Employant pour nous seuls tes merveilleux talents,
Tu guides notre esquif contre le flot qui gronde ;
Par ton jugement sain, tes discours éloquents,
Ta parole si claire et ta verve féconde,

D'un légitime orgueil, tu fais battre nos cœurs.
Patriote zélé, dans le moment critique
Tu sus nous commander. Tes bataillons vainqueurs,
Te réclament pour chef de notre politique.

On voit dans le lointain s'enfuir des spectres sombres,
Fantômes du malheur et de l'adversité ;
L'aurore du travail, chassant ces tristes ombres,
Embellit l'horizon de sa blanche clarté.

Grâce à toi, de ce jour, nous saluons l'aurore,
Heureux de te revoir reprendre tes travaux,
Nous venons acclamer un chef qui nous honore,
Et nous lui souhaitons mille succès nouveaux.

Peuple reconnaissant, tes ferventes prières,
Pour cet ami si cher, s'exhalent vers les Cieux !
Qu'il vive encor longtemps ! Que les Destins prospères
Le conservent pour nous, et le rendent heureux !

Montréal, 21 septembre 1881.

LE JOUR D'MON MARIAGE

AIR :—*Annette et puis Lubin.*

La fille au gros Gustin,
Cette grande Julie
Que j'aime à la folie
Est à moi d'puis c'matin.
Je l'dis sans hyperbole,
De plaisir mon cœur vole ;
Il danse la carmagnole
Sous mon gilet d'satin.

C'est aujourd'hui le jour d'mon mariage ;
J'suis si bien mis que les bell' du village
Veul' s'marracher. J'n'en dis pas davantage :
On a des mœurs, et puis l'on est époux.
Quoiqu'il soit doux
D'fair' des jaloux,
Contentons-nous
D'être heureux en ménage.

Fallait bien inviter,
Pour venir à not' noce,
La femme du second boss (*)
Et l'*arrangeux d'méquier.*

(*) Terme usité dans les manufactures américaines, veut dire sous-contremaître. Prononcez à l'anglaise.

Les *ouiveurs*, les *ouiveuses.*
Les *spineurs*, les *spineuses*,
Les *dâfeurs*, les *spouleuses* (*)
Viendront après souper.

C'est aujourd'hui, etc.

Un grand Amérinquin
Qui danse avec ma femme
Trébuche et dit : Goddame !
Moi j'saisis c't'égrefin,
Je lui flanqu' par la tête
Un coup d'poing, que j'répète,
Et j'lui crie à tue-tête :
N'sais-tu pas, grand coquin,

Qu'c'est aujourd'hui, etc.

Alors le bacchanal
Redoublant de furie,
Tandis qu'on s'injurie,
Ma femm' veut s'trouver mal ;
Je m'empresse autour d'elle,
J'la chéris, je l'appelle ;
Un r'gard de sa prunelle
M'dit qu'il faut quitter l'bal.

C'est aujourd'hui, etc.

(*) En anglais : " Doffers, " " spoolers, " " spinners " et " weavers "

Ne vous mariez pas,
Surtout l'jour de vos noces ;
Si vous craignez les bosses,
Evitez les faux pas ;
Fuyez l'aventurière,
Et la femme légère,
Ou pleine de mystère,
Qui n'veut plus d'*ces lits bas.*

C'est aujourd'hui, etc.

Montréal, 27 septembre 1881.

—

EPIGRAMME

Un jour mon saint patron, l'illustre St Rémi,
Parlant au roi Clovis, qui venait de pourfendre
Aux champs de Tolbiac son puissant ennemi,
Lui disait : Courbe la tête orgueilleux Sicambre
Or, si mon saint patron vivait encor, je crois,
Qu'ému de voir ramper le flatteur et le fourbe,
Il dirait, en dépit des peuples et des rois :
Haut le front, cambre la tête orgueilleux si courbe !

Montréal, 1 octobre 1881.

UN AXIOME

(Impromptu)

Mon scieur de bois vient à l'instant
De formuler un axiôme,
Je trouve qu'il est important
Qu'on lise cela. Le bonhomme
M'a dit : "J'scierai vot' bois mais j'prends quat' livres dix.
Cancon l'a besoin d'moé, j'vas vous dire ousqu'on sonne
C'est dans la ru' Cayeux, j'reste au limaro six :
C'est toujours l'limaro qui trouve la parsonne. " (*)

(*) " Cancon " pour " Quand on "

Montréal, 1 octobre 1881.

LA FILLE A BAPTISTE

AIR :—*La fille à Jérôme :*

J'ai l'cœur tont gonflé, tonnerr' d'un nom !
La fille a Baptiste,
Le gros aubergiste,
J'ai l'cœur tout gonflé ! Tonnerr' d'un nom !
La fille à Baptiste
J'laim' donc !
J'aim' donc !

Rien que pour la voir, j'fréquent' la buvette ;
Quéqu'fois en rinçant ses verres et ses plats
El' m'envoi' des becs... du bout d'sa lavette,
Puis, quand j'les lui rends, ell' rit aux éclats.

J'ai l'cœur tout gonflé, etc.

J'en ai-t-y donc pris de ces petits verres,
Pleins du tord-boyaux d'l'établissement ;
J'ai dépensé là d'quoi payer deux terres,
Dans l'but d'rencontrer son regard charmant.

J'ai l'cœur tout gonflé, etc.

Pour la mériter j'me suis fait ivrogne,
Et de jour en jour m'alcoolisant,
Leur vilain whisky m'a rougi la trogne,
Ce qui rend mon air bien plus séduisant.

J'ai l'cœur tout gonflé, etc.

Un soir j'lui disais : Bonjour la d'moiselle,
Ell' me répondit : Quoi-c'que vous prenez ?
J'rétorquai tout bas : Que vous êtes belle !
Ell' se mit à rire et dit : Ah quel nez !

J'ai l'cœur tout gonflé, etc.

J'suis rempli d'amour et d'esprit d'culbute,
Et, lorsque les deux me font divaguer,
J'lui dis : Voyez donc, si j'vous aime an' butte
Puisque j'bois vos grogs sans me fatiguer.

J'ai l'cœur tout gonflé, etc.

Vous n'écoutez pas mes chants bucoliques,
Pourtant, près de vous j'suis souvent ému,
Je me sens le cœur rempli de coliques
On me traite ici comm' le premier v'nu.

J'ai l'cœur tout gonflé, etc.

J'admets volontiers qu'il est vrai de dire
Que tous les matins, j'arriv' bon premier,
Ceux qui contre moi n'craign' pas de médire,
Ajout' que d'ici je sors le dernier.

J'ai l'cœur tout gonflé, etc.

S'rait-ce mon amour ou l'whisky qui m'brûle ?
Si ça n's'arrêt' pas bientôt j'creverai !
Ell' m'a dit l'aut' jour : Ça c'est ridicule,
Quand vous n'boirez plus j'vous épouserai.

J'ai l'cœur tout gonflé, etc.

Quand je n'boirai plus ! En v'là z'une affaire !
Mais qui donc f'rait vivr' les marchands d'liqueurs ?
J'forme un' sainte allianc' avec son vieux père,
Et d'ces scrupul's là tous deux j's'rons vainqueurs.

J'ai l'cœur tout gonflé, etc.

Montréal, 7 octobre 1881.

KEKSÉKSA

Trouble de l'âme,
Soupirs de flamme,
Doux sentiments qui font battre le cœur,
Sublime élan, indicible langueur,
Rêves dorés, désespoir, folle ivresse,
Ravissement, douleur, tristesse !
Quel est donc ce charme trompeur
Qui nous séduit et nous oppresse,
Nous asservit et nous caresse ?
C'est l'amour. Il nous faut rendre hommage au vainqueur.
Malgré sa maladresse,
Messire Cupidon, un ex-dieu de l'amour,
Irresponsable enfant d'une mère peu sage,
Riait lorsque ses dards embrochaient sans retour
Deux cœurs mal assortis. Ces fables d'un autre âge.
Ont fait leur temps, mais les mortels
Dresseront toujours des autels,
A cet antique personnage.

Partout l'on aime.
Quand Dieu lui-même,
Nous ordonne d'aimer nos ennemis
Oserait-on croire qu'il est permis,
De comprimer du cœur le cri suprême.
Nier l'amour est un blasphême.

O vous qui méprisez ses lois,
Près des belles vous voulez feindre
Des feux que rien ne peut éteindre,
Nous brûlons à leurs pieds quand vos cœurs restent froids
Est-ce à vous de nous plaindre ?
Vous dites que l'amour rend parfois malheureux,
Je n'en disconviens pas, mais, à moins que l'on n'aime,
On ne saurait juger des transports amoureux.
Ignorant le plaisir et la douleur extrême,
Vous n'entendez rien à l'amour.
Puissiez-vous le connaître un jour
Et lui consacrer un poême.

Montréal, 7 octobre 1881.

LA FILL' D'MA BELL'-MÈRE

AIR :—*Du rocher de St Malo*

A tout je préfère
La fill' d'ma bell'-mère,
Dont le sourire moqueur,
Séduisit mon cœur.
A tout je préfère
La fill' d'ma bell'-mère,
Dont le sourire moqueur
M'enfifrewapa mon cœur. (*)
Mon cœur,
M'enfife—
Rouapa mon cœur.

Ma mère me disait : Pierre,
Tu devrais te marier,
A la fill' du gros notaire,
Qui n'se ferait pas prier ;
Je lui dis que désormais,
Ça serait *c't'ell' là* que j'aim'rais.

A tout je préfère, etc.

(*) " Enfifrewaper, " verbe actif ; ne se trouve par le dictionnaire de l'Académie.

Quand j'lui parlai d'mariage
Ell' refusa sèchement ;
Mais, des gens du voisinage,
J'obtins le consentement.
Puis mon rival la quitta,
Ce qui fit qu'ell' m'accepta.

A tout je préfère, etc.

En dépit d'ces anicroches
Notre ménage est heureux,
Nous élevons plusieurs mioches
Très braillards, *mais* très morveux.
Les soins d'la paternité,
Ne troublent pas ma gaieté.

A tout je préfère, etc.

Au lieu de fair' mon éloge,
Et d'flatter ma vanité,
Si parfois je l'interroge
Ell' me dit la vérité.
J'ai su d'elle adroitement,
Que je suis un innocent.

A tout je préfère, etc.

Loin de lui porter ombrage,
Mes nombreuses qualités
La font rougir. Elle enrage
Quand mes bons mots sont cités,

Ell' prétend que les *mots dits*
Par moi, d'vraient être interdits.

A tout je préfère, etc.

Elle n'a pas sa pareille,
Et je l'entends chaque jour,
Murmurer à mon oreille,
Des cris de rage... ou d'amour.
D'mon sort elle a tant d'souci,
Qu'ell' me houspill' sans merci.

A tout je préfère, etc.

Quelquefois je vais en ville,
Mais je n'crains pas le danger,
Ma femme a quelqu'un qui m'file
Et qui saurait m'protéger :
Elle connait ma candeur,
Et veut que j'garde ma pudeur.

A tout je préfère, etc.

Ses yeux sont d'un vert bien tendre,
Et regardent de travers,
Elle est sourde et, pour entendre,
Ell' s'met l'oreille à l'envers.
Elle a des perl's dans l'gosier
Et l'timbre d'un obusier.

A tout je préfère, etc.

J'admir' beaucoup son physique,
Mais tout en elle est parfait ;
Elle excell' dans la musique,
Bien qu'elle ait *l'dos* contrefait.
V'là le portrait ressemblant,
De c'moule à plomb ambulant.

A tout je préfère, etc.

Montréal, 12 octobre 1881.

—

L'AMOUR

Invisible lien qui réunit deux âmes,
Amour, trouble divin, sublime élan du cœur,
Nul ne peut résister à l'ardeur de tes flammes,
Tout doit un jour céder à ton charme vainqueur.
Tu donnes à l'amant l'espoir, la folle ivresse,
Et, lorsqu'il voit l'objet de sa tendre langueur,
Emu d'un doux regard, ravi d'une caresse,
Il nargue des Destins l'implacable rigueur.

Montréal, 12 octobre 1881.

CONSEILS AUX CANDIDATS

Air :—*De l'éloge du café.*

Si vous voulez sans peine
Etre élu député,
Tâchez que l'on vous prenne
Pour une nullité.
Vous serez à ce prix, admis dans la boutique
Pourvu toujours que vous ayez
Du *quibus* et que vous payiez
Le tribut à la clique.

Pour assurer l'affaire,
Une fois accepté,
Pendant que l'on confère,
Achetez un comté,
Mais ne le payez pas en phrases éloquentes ;
Donnez votre or aux trafiqueurs,
Et servez aux politiqueurs
Des libations fréquentes.

Sans craindre la canaille,
Sachez vous présenter,
S'il faut que la *canne aille*
Tachez d'en profiter.
Pour mieux vous assurer l'appui de la crapule
Entourez-vous de scélérats,
Gredins à trente six carats
Et voyous sans scrupule.

Des chefs de votre ligue
Servez l'ambition ;
S'ils dansent une gigue
Fournissez le violon.
Sachez vous aplatir devant ces petits maîtres,
A leurs ordres restez soumis,
Dussent-ils vendre le pays,
Seraient-ils vingt fois traitres.

Suivez toujours les traces
De ces grands imposteurs ;
Distribuez des places
A tous les électeurs.
Si l'on vous élisait, adieu belles promesses,
Vous ne reconnaîtriez pas
Ceux que l'on vous voit, chapeau bas,
Combler de politesses.

Laissez régner les autres
Sans trop les jalouser :
Bientôt ces bons apôtres
Vont s'immobiliser.
Lorsqu'ils disparaîtront, des partisans bonasses
Malgré leur médiocrité,
Devront, par droit d'ancienneté,
S'installer à leurs places.

Montréal, 19 octobre 1881.

LE PASSÉ ET LE PRÉSENT

AIR :—*Du Braconnier.*

Dans le pays l'on m'appelle
Chose le gai chansonnier ;
Jadis à chanter ma belle
Je n'étais pas le dernier.
Mais, comme une polissonne,
La main du Temps me scalpa ;
Et depuis lors je chansonne } *Bis.*
Un gommeux par-ci, par-là }

On vantait mon encolure,
J'étais assez beau garçon ;
Je portais ma chevelure
Comme le défunt Samson.
Mais j'ai pu — cela m'étonne—
Garder, malgré Dalila,
Sur ma tête qui grisonne, } *Bis.*
Un poil fou par-ci par-là. }

Mon succès était immense
Quand, debout, la bouche en cœur,
Je gueulais une romance
En prenant un air vainqueur.

Mon organe, qui détonne,
Un beau jour se détraqua,
Et maintenant je chantonne
Un refrain par-ci, par-là. } *Bis.*

On aimait ma causerie,
J'étais beau comme Apollon :
Malgré mon étourderie
Je brillais dans un salon.
Je parlais plus que personne,
Aujourd'hui, rien de cela ;
Je mâchonne, je mâchonne
Quelques mots par-ci, par-là. } *Bis.*

J'étais un lutteur terrible :
Pour un regard de travers,
J'aurais voulu, — c'est horrible,—
Bousculer tout l'univers.
Mais aujourd'hui je bougonne
Et je fuis le brouhaha ;
A peine si je bâtonne,
Un farceur par-ci, par-là. } *Bis.*

Je faisais le diable à quatre :
Lorsqu'il s'agissait d'aimer,
De se griser, de se battre,
J'étais prompt à m'emflammer.
Aujourd'hui, point ne caponne,
Honni soit qui le croira,
Mais malgré moi je tâtonne
Dans ces circonstances-là. } *Bis.*

Je fréquentais le beau monde
Et je savais chaque jour
Charmer la brune et la blonde
Par des paroles d'amour.
Aujourd'hui, quand je sermonne
Au sujet d'un falbala,
Je plais peu, mais je chiffonne
Un minois par-ci, par-là. } *Bis.*

Au déclin de ma carrière,
Ne songeant plus au plaisir,
De retourner en arrière
Je n'éprouve nul désir.
La mort, bientôt, je soupçonne,
Viendra me dire : " Halte-là !
" Je moissonne, je moissonne
" Un vieillard par-ci, par-là " } *Bis.*

Montréal, 25 octobre 1881.

LA MÉGÈRE

AIR :—*Quand l'astre qui brille.*

Quand le jour éclaire
Mon heureux logis,
Déjà la colère
M'anime et je dis :
" Allons, paresseux,
Vite debout ! que l'on se presse !
Voyez ces crasseux
Qui croupissent dans la mollesse ! "

Dans tout je m'ingère :
Pour charmer mes jours,
Comme une mégère
J'enrage toujours,

Très acariâtre
Par tempéramment,
Plus opiniâtre
Qu'un prince allemand :
Il faut un bâton
Pour me baillonner ou me vaincre ;
En vain voudrait-on
Argumenter pour me convaincre.

Dans tout je m'ingère, etc.

Ma colère énerve
Mon pauvre mari :
Il sait que ma verve
N'a jamais tari.
Il m'approuve en tout.
Malgré cela je le houspille,
Je le suis partout,
Je l'éveille quand il roupille.

Dans tout je m'ingère, etc.

Revêche et bégueule
J'aime le combat :
En deux tours de gueule
Je clos un débat.
Je me sens rougir
Dès qu'on discute ma morale,
Et je sais rugir
D'une façon un peu brutale.

Dans tout je m'ingère, etc.

Si je m'intéresse
Aux vieux laiderons
Ma foi, je déteste
Les jolis tendrons.
Je suis sans merci
Pour ces derniers que je jalouse
Et je tance aussi
L'être heureux dont je suis l'épouse.

Dans tout je m'ingère, etc.

Brandon de discorde
Des plus dangereux,
Je veux qu'on se morde,
Qu'on soit malheureux.
Je fais éclater
La guerre dans le voisinage ;
Je puis me vanter
D'avoir brouillé plus d'un ménage.

Dans tout je m'ingère, etc.

Lorsque la camarde
Viendra me saisir,
Plus d'une gaillarde
Aura du plaisir.
Des gens peu discrets
Inscriront sur la pierre nue :
" Elle a les regrets
De ceux qui ne l'ont point connue. "

Dans tout je m'ingère, etc.

Montréa , 3 novembre 1881.

QUELQUES AMÉNITÉS

Je chante ce héros pétri de suffisance
Qui voulut étaler sa propre insignifiance
Et qui, par son désir de se faire valoir.
Sut mériter enfin le surnom de " Couloir "

Sous des lambris dorés si le ciel l'eut fait naître
Il aurait pris la clef des champs pour aller paître.
Se nourrir de chardons du matin jusqu'au soir :
Tel semble être le vœu de l'illustre Couloir.

Si parfois son braiement vous écorche l'oreille,
Pour éteindre le son de sa voix sans pareille,
Envoyez le soudain conduire à l'abreuvoir :
Il s'assèche souvent car c'est un vrai Couloir.

Un quidam l'autre jour portait sur son épaule
Un vieux rateau fiché sur une longue gaule :
Cela fait, disait-il, un fameux démêloir
Pour peigner le toupet de l'illustre Couloir.

Montréal, novembre 1881.

LES ELECTIONS

On a dissous le Parlement,
Par devant derrière ;
Ses membres vont incessamment,
Par derrière et par devant,
Aux électeurs faire
Un accueil charmant.

Le patron du gouvernement,
Par devant derrière,
A dit au peuple : Vois comment,
Par derrière et par devant,
Vogue ma galère
Les voiles au vent.

Les lutteurs vont incontinent,
Par devant derrière,
Bien astiquer leur fourniment,
Par derrière et par devant,
Pour faire la guerre
Convenablement.

Ceux qui parlent éloquemment,
Par devant derrière,
Réciteront leur boniment,
Par derrière et par devant,
Se jetant la pierre
Réciproquement.

Leur linge sale lessivant,
Par devant derrière,
Lorsqu'ils iront s'invectivant,
Par derrière et par devant,
On les fera taire
Assez fréquemment.

Les chefs, pour agir prudemment,
Par devant derrière,
Choisiront des gens *qu'on paï tant*,
Par derrière et par devant,
C'est cette manière
Qui plait au votant.

Tout le ban et l'arrière ban,
Par devant derrière,
Des routiniers, en les suivant,
Par derrière et par devant,
Creuseront l'ornière
Encore plus avant.

Montréal 8 novembre 1881.

LE CHANTAGE

Dédiée à ceux qui font les ânes pour avoir du son.

LE CHANTEUR A L'IMPRESSARIO.

Vous voulez me faire chanter,
Quelle est donc votre envie ?
Ma voix ne saurait enchanter
Votre oreille ravie.
De persister vous avez tort,
Vous devriez vous taire ;
Vous savez que je tape fort
Quand je règle une affaire.

De m'arracher une chanson
Vous n'êtes pas le maître ;
Vous feriez bien mieux, sans façon,
De vous en aller paître.
Si je chante, soyez dispos :
Il faudra que l'on danse,
Et je battrai, sur votre dos,
La mesure en cadence.

Vous demandez des airs complets,
Pour garder le silence.
L'on pourrait, en quelques couplets,
Châtier votre insolence.

O vous qui semez la terreur
Pour avoir des carottes,
Sortez du bourbier de l'erreur
Lâchez moi vos marottes.

Morale

Ne donnez jamais votre argent
A des gueux de la sorte,
Il est mille fois plus urgent
De les mettre à la porte.
S'il parlent de vous éreinter
Dans une feuille immonde,
Vous pouvez les faire arrêter
Sans que nul ne vous tonde.

Montréal 15 novembre 1881.

SILVIO PELLICO

Prisonnier pour dettes à Ottawa.

Hélas dans sa prison, il vécut trois semaines :
On l'avait mis au clou pour le faire payer.
Il avait oublié d'apporter ses mitaines.
Et comme il faisait froid, il se mit à brailler.
Puis se laissant aller à la mélancolie,
Peu fier d'être coffré sous ces tristes lambris,
Il se dit : " Je voudrais me voir en Italie
" Loin des frimas, (*bis*) de mon pays. " (*bis*)

Hélas ! dans sa prison, s'il faisait un beau rêve,
Les puces tout à coup venaient le déranger :
Ces gueuses ne voulaient pas lui laisser de trêve ;
Et passaient tout leur temps à le faire enrager.
Leur nombre, chaque jour, croît et se multiplie.
Piqué dans son honneur, leur crachant son mépris.
Il leur dit : " Fichez-moi le camp vers l'Italie,
" Ne revenez (*bis*) plus au pays. " (*bis*)

Hélas ! dans sa prison, s'il avait pu le faire,
Il aurait fait venir ses nombreux créanciers
Puis il leur aurait dit : " Pour régler cette affaire,
" Je vais chercher au loin quelques bons financiers.

" Veuillez m'attendre ici. De peur que l'on oublie
" Le respect qu'on vous doit, dans ce vaste logis
" Je vous enferme à clef. Je cours en Italie,
" Car je veux voir (*bis*) ce beau pays. (*bis*)

Hélas ! dans sa prison, pendant les jours d'orage,
Il se félicitait d'être si bien logé ;
Quand la voûte d'azur, n'avait pas un nuage
Il aurait volontiers accepté son congé.
Depuis qu'on l'a lâché, sa belle âme est remplie
De regrets pour les plats qu'on lui servait tout cuits.
Il n'a pas émigré vers la belle Italie :
Il est resté (*bis*) dans son pays. (*bis*)

Montréal 23 novembre 1881.

LE SCRUTIN SECRET

Quelle excellente institution
Que le bulletin d'élection,
Pourvu que ça vous plaise,
Eh ! bien,
Vous votez à votre aise,
Vous m'entendez bien.

Vous devez voter en secret
Loin de tout regard indiscret :
Si le vote s'achète,
Eh ! bien,
Il se livre en cachette
Vous m'entendez bien.

Est-on assez sot pour offrir
De l'or sans pouvoir découvrir
Pour qui le *patriote*,
Eh ! bien,
Déposera son vote ?
Vous m'entendez bien.

Mais, c'est simple comme bonjour
Voici comment se fait le tour :
Un votant escamote,
Eh ! bien,
Un bulletin de vote
Vous m'entendez bien.

Puis il apporte ce papier
Et revient se faire payer
Par le chef de la clique,
Eh ! bien,
Qui prend cette relique,
Vous m'entendez bien.

Il s'est abstenu de voter
Afin de pouvoir emporter
Ce document utile,
Eh ! bien,
Qui rend l'achat facile,
Vous m'entendez bien.

Le second électeur vendu
Prend ce papier. Bien entendu
Il est marqué. (Pas l'homme,)
Eh ! bien,
Mais on retient la somme,
Vous m'entendez bien.

Muni de ce faux bulletin,
Notre homme se rend au scrutin ;
On lui donne à la porte,
Eh ! bien,
Un papier qu'il emporte,
Vous m'entendez bien.

Il met celui qu'il a reçu
De l'autre, sans être aperçu,

Dans l'urne électorale,
Eh bien !
Puis il sort de la salle,
Vous m'entendez bien.

L'acheteur lui donne l'argent
En recevant le papier blanc,
Qu'il remet au troisième,
Eh bien !
Voilà tout le système,
Vous m'entendez bien.

Si l'on veut employer ce truc
Avec vous, dites : Bonjour, Luc !
" Passez vite la porte,
Fort bien !
" Le diable vous emporte ! "
Vous m'entendez bien.

Pour réussir dans un complot
Contre Senécal et Chapleau,
Il faudrait leur permettre,
Eh bien !
De mieux se compromettre,
Vous m'entendez bien.

Le chef libéral est *Joly*,
Sous un *Laurier* son front pâli
Garde le diadème,
Eh bien,
De premier chef quand même,
Vous m'entendez bien.

Soit que vous votiez rouge ou bleu,
Ne vous excitez que fort peu :
Suivez ces bons apôtres,
Eh bien,
Mais respectez les autres,
Vous m'entendez bien.

A quoi sert de vous émouvoir ?
Bornez-vous à votre devoir.
Envoyez à la gomme,
Eh bien,
Celui qui fait son homme,
Vous m'entendez bien.

Montréal, 29 novembre 1881

N'ÉCOUTEZ PAS !

AIR :—*Comment goûter quelque repos.*

N'écoutez pas les fiers accents
De cet orateur qui fulmine ;
Ne le jugez pas à sa mine
Ni par ses mots retentissants.
Il semble avoir du caractère,
Mais, suivez son résonnement,
Vous verrez comme il se dément,
Comme il gagnerait à se taire. (*bis*)

N'écoutez pas les doux propos
D'un amoureux au cœur volage,
Fillette, restez toujours sage
Et, si vous tenez au repos,
N'allez pas jeter par la tête
Du premier venu votre cœur,
Ayez un sourire moqueur
Pour le gommeux qui vous embête.

N'écoutez pas les sots discours
De ceux qui parlent politique,
L'un approuve, l'autre critique,
Et tous à la blague ont recours.

Quand s'enveniment les querelles,
Parfois l'on se poche les yeux :
C'est passablement ennuyeux,
Le jeu n'en vaut pas *les* chandelles.

N'écoutez pas le charlatan,
Tâchez plutôt qu'on le musèle.
Sa panacée universelle,
Ses drogues, son orviétan,
Peuvent soulager l'imbécile
Souffrant d'un pléthore d'argent.
Guérir les maux de l'indigent
Par de grands mots, c'est moins facile.

N'écoutez pas les voyageurs
Qui vous racontent des merveilles,
Des aventures sans pareilles
Et des histoires d'égorgeurs.
Cela tient trop du fantastique,
Du roman et du fabuleux ;
Souvent leurs récits nébuleux
Ne sauraient braver la critique.

N'écoutez jamais l'avocat,
Prostituant son éloquence,
Qui pour solder une créance
Vous dit qu'un franc vaut un ducat.
S'il vous doit, il peut vous convaincre
Que vous êtes son débiteur ;
Avec cet habile rhéteur,
Discuter c'est se laisser vaincre.

N'écoutez pas les maquignons,
N'écoutez pas vaines sornettes,
N'écoutez pas femmes coquettes,
N'écoutez pas les vieux grognons.
N'écoutez pas les médisances,
N'écoutez jamais les crampons,
N'écoutez jamais les fripons,
Mais écoutez mes remontrances.

Montréal, 7 décembre 1881.

LE DIEU DOLLAR

AIR :—*Des bossus.*

Depuis longtemps je me suis aperçu
Que pour briller il faut être cossu :
Le pauvre gueux est exclu des salons
Où l'on admet des sots et des félons
Pour les lécher de la nuque aux talons.

Avec de l'or on est toujours charmant,
On est partout reçu très poliment.
Qu'un riche soit laid comme dix babouins
Il voit chacun prévenir ses besoins
Et l'entourer de mille petits soins

Quand vous seriez plus sage que Solon,
Plus élégant et plus beau qu'Apollon ;
Si vous portez le diable en vos goussets,
Chez les puissants vous n'aurez point accès
L'or, voyez-vous, c'est la clef du succès.

Grand Manitou d'un monde vermoulu,
Le dieu Dollar règne en maître absolu :
En tous climats son culte est reconnu
Partout, devant l'orgueil du parvenu,
Doit s'éclipser le talent méconnu.

Combien de sots, mangeurs de revenus
Sans leur argent resteraient inconnus !
Mais, grâce à l'or dont ils ont hérité
Leurs noms iront à la postérité
Couverts d'honneur par d'autres mérités.

N'en voulons pas seulement aux Destins,
S'ils ont des torts, que dire des cretins
Qui, prosternés devant l'ambitieux,
Semblent bénir le sort capricieux
En se faisant valet officieux !

Lorsque je songe à tes chers favoris,
Fortune, hélas, bien malgré moi j'en ris.
Tourne vers moi ton regard inconstant ;
Figure-toi, fut-ce pour un instant,
Que je ferais un rentier compétent.

Montréal, 14 décembre 1881.

LE *CANARD*

JOURNAL RESPECTABLE

AIR :—*J'ai quitté pour ma belle patrie.*

La *Minerve* a dit *blanc*, la *Patrie*,
Lui répond : Moi je dis que c'est noir.
—Vous mentez — Vieille gueuse pétrie
D'opium — Chiffon rouge — Eteignoir.
Ces journaux, écrits à la légère,
Ne sont pas sérieux. Pour ma part,
J'en lis un qui jamais n'exagère,
Celui-là se nomme le *Canard*.

Tant d'ardeur, lorsque l'on s'injurie
Sans répit, du matin et du soir,
Ne saurait ralentir la furie
Qu'on met à balancer l'encensoir.
Ces lutteurs d'humeur atrabilaire
Se feraient tous broyer sous le char
Des puissants. Jamais dans leur galère
N'entrera le superbe *Canard*.

Les lecteurs du *Canard* peuvent dire
Qu'il se lit en entier, sans effort.
Montréal a vingt journaux pour rire
Dont le style assommant vous endort.

L'un divague et l'autre déblatère ;
Voulez-vous la vérité sans fard ?
Un journal seul n'en fait pas mystère :
Celui-là se nomme *Le Canard.*

Les uns font de la démagogie
Et voudraient tout tourner à l'envers ;
D'autres, par leur sotte hypocrisie,
Croient pouvoir nous mener de travers.
A la fois Tartuffe et démagogue,
Tel veut tendre un double traquenard;
La blague a fait son temps, et la vogue
Appartient toute entière au *Canard.*

Courtisans des factions populaires
Cessez de flatter les préjugés.
Ergoteurs, vaillants folliculaires
Qui luttez comme des enragés,
Quel plaisir trouvez-vous à vous mordre ?
Modérez votre goût pour le lard.
Ne troublez pas la paix, le bon ordre,
Imitez le sang-froid du *Canard.*

Montréal, 20 décembre 1881

LE JOUR DE L'AN

Air :—*De la valse des adieux*

Un an passé. Sur la scène du monde,
Ont figuré d'insipides acteurs
Qu'on a claqués et sifflés à la ronde,
Comme ils ont dû rire des spectateurs !
En attendant que le rideau se lève,
Pour nous montrer quelque sot charlatan,
D'un faux bonheur, poursuivons le doux rêve,
Et saluons le premier jour de l'an.

Nos canadiens ont conservé l'usage
De s'embrasser, à bouche que veux-tu,
Le jour de l'an. C'est une mode sage,
En d'autres temps, hélas, c'est défendu.
Mais, oubliant cette austère défense,
Le Canadien est parfois si galant
Qu'il fait durer, sans que l'on s'en offense,
Des mois entiers le premier jour de l'an.

Chacun accourt embrasser son vieux père
Et recevoir le baiser maternel ;
On est heureux de rencontrer un frère,
De se revoir au foyer paternel.

Où, d'une voix par le bonheur émue ;
Le père dit à chacun : " Mon enfant,
Je te bénis. " Parole qui remue
Bien d'heureux cœurs le premier jour de l'an.

En ce beau jour on se réconcilie,
On se souvient seulement des bienfaits ;
Le verre en main, la querelle s'oublie
Et l'on revient *pleinement* satisfaits.
Que de pochards aujourd'hui font ripaille
Et qui demain n'auront rien sous la dent !
Plusieurs d'entre eux passeront sur la paille
D'un noir cachot le premier jour de l'an.

O nouvel an ! Apporte l'espérance
A l'opprimé, daigne sècher ses pleurs !
Epargne aussi les chagrins, la souffrance
Au malheureux accablé de douleurs.
Lorsque sur nous brille ta pâle aurore,
Nous te rendons un hommage éclatant,
En espérant vivre longtemps encore
Pour saluer le premier jour de l'an.

Montréal, 31 décembre 1881.

LES PATRONS DU *CANARD*

AIR :—*Du Juif errant*

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus attrayant,
Que d'voir un' gross' mémère,
Le gousset plein d'argent,
Allant au magasin,
Pour ach'ter du butin.

Sur la ru' St' Catherine,
Du magasin Dupuis,
Admirez la vitrine,
Les prix sont très réduits
C'est laiousque l'on vend,
Considérablement.

Un' rigging très courue,
C'est la maison Pilon.
Ça s'trouv' sur la même rue ;
L'on y r'çoit en pur don,
Des présents, des cadeaux
Qui sont sachrement beaux.

Aimez-vous la fourrure ?
Ça s'port' dans les gros froids,
Quand qu'on n'n'a. J'vous assure
Qu'Dérome & Lefrançois
En ont du plus haut goût,
Et n'vend' pas cher du tout.

Et pi ya Boisseau, Frères
Qui vendent des manteaux,
Des châl's, tout's sort's d'affaires,
Des bebell's, des cadeaux,
Ça s'trouve ru' St Laurent
C'est là qu'tout l'mond' se rend.

D'Murray, ru' Ste Catherine,
Quand j'ai vu les cadeaux,
J'me suis dit " Par ma frine,
V'là des beaux jouets nouveaux,
Ya d'quoi fair' des présents,
A ben des p'tits enfants.

Ya des stocks de banqu'route,
Chez Marcott' l'encanteur,
Dont l'bon marché déroute
Le plus dûr marchandeur,
Aussi l'assortiment
S'réduit-il prestement.

Si vous voulez un' ch'mise,
Allez voir chez Renaud ;

Lorsque vous l'aurez mise,
Chez Gravel & Thibault,
Allez incessamment
Porter l'rest' d'votre argent.

Lavign' vend des guitares
Et des pianos Sohmer.
Fait's v'nir pour vos catarrhes
La r'cett' de Rochester ;
D'Campbell, buvez le vin
Ça ravigotte un brin.

Au lieu d'vendr' d'la quinine
Ste Marie a, dit-on,
Sur la ru' St' Cath'rine,
Toute' sort' de chos' de bon.
Ses draps et nouveautés,
Sont toujours très vantés.

Pendant ces jours de fêtes,
Chez Mathieu & Gagnon,
Allez fair' vos emplettes :
A c'magasin d'renom
On vend au prix coûtant
Quéqu' chos' d'ben ragoûtant.

Un homm' ru' Ste Marie,
S'en allait chez Hémond,
Quand sa femme en furie
Lui dit : Ecoute Edmond,

Achèt' moi des cadeaux
Ou ben, j'pars pour Bordeaux.

V'là qu'les agents d'immeubles,
Ru' St Jacqu' ont juré
D'fair' rentrer dans leurs meubles,
Ceux qu'ont des parts. Barré
Les achète toujours
Suivant les prix du cours.

L'sui qui s'greill' chez Letendre
S'fait pas passer au *bob*,
C'est un' bonn' chose' que d'prendre
L'huile de St Jacob
Achetez chez Alain
Vos souliers d'maroquin.

Allez donc chez Lachance ;
Essayer ses lotions,
Et vous aurez la chance,
D'voir partir les boutons,
D'vot' nez et d'vot' menton,
Pas ceux d'vot' pantalon.

Montréal, 31 décembre 1881.

LA NOUVELLE ANNÉE

Encore un an, lecteurs, a passé sur le monde.
Poursuivant sans merci, sa course vagabonde,
Le Temps, ce médecin lent à guérir nos maux,
Abrégeant nos plaisirs, offre des dons nouveaux,
Qu'il nous enlèvera sans le moindre scrupule.
Compter sur le bonheur, paraît bien ridicule
A qui connait un peu l'histoire du passé.
Mais, comme malgré lui, l'homme se sent poussé
Vers les illusions d'un espoir plein de charmes.
Sans les rêves dorés, notre séjour de larmes
Offrirait aux mortels un sort bien malheureux.
Refoulons dans nos cœurs les pensers douloureux.
Il s'agit d'acclamer l'hôte qui nous arrive ;
Ce n'est pas d'une voix larmoyante et plaintive
Qu'il faudra saluer demain cet inconnu,
Hôte mystérieux qui nous serait venu,
Quand nous aurions voulu retarder sa visite :
Sans consulter nos goûts de lui-même il s'invite.
Or, les pauvres humains se creusent le cerveau ;
Ils voudraient deviner ce que, sous son manteau,
Ce monsieur mil-huit-cent-quatre-vingt-deux apporte.
Il ne frapperait pas longtemps à notre porte,

Même s'il lui fallait attendre pour entrer,
Que l'un de nous allât au seuil le rencontrer.
Car nous applaudissons, grands enfants que nous sommes,
A son avénement. Ainsi, toujours, les hommes,
De tout soleil levant, recherchent la faveur.
Le nouvel arrivé nous paraît un sauveur
Et, de son devancier, nous séparant sans peine,
Pour le nouveau décor qui s'ouvre sur la scène,
Nous ouvrons de grands yeux, avides de tout voir.
Nous serions moins pressés si nous pouvions savoir,
Combien de maux encor, les Destins nous réservent.
De prévoir nos malheurs que les Cieux nous préservent !
Saluons l'an nouveau sans crainte et sans effroi,
Un roi vient de mourir, crions : " Vive le roi ! "
Ce monarque nouveau se montre dans sa gloire ;
Acceptons ses présents. Leur valeur illusoire
Est pour nous un secret. L'espoir doit prévenir,
Les maux que versera l'urne de l'avenir.
A l'horizon déjà, sur l'océan des âges,
On signale sa nef ; il touche nos rivages.
Amis, nous vieillissons. Devenons-nous meilleurs ?
Voyons-nous les gommeux bien payer leurs tailleurs.
L'amoureuse à l'amant est-elle plus fidèle ?
Et l'époux inconstant devient-il un modèle
De mari ? Le pochard ne se grise-t-il plus ?
A-t-on déraciné tous les criants abus
Dont souffre l'opprimé ? La réponse est facile :
Les races ont vielli ; dans leur candeur sénile,
Elles croient progresser en se défigurant,
Le despote a changé de titre ; le tyran

Règne en maître aujourd'hui comme il règnait naguère,
Et l'or est devenu le Maître de la terre.
Là-dessus, chers lecteurs, je vous souhaite à tous
Des jours pleins de bonheur ; aux enfants, des joujoux;
A la fille, un mari ; au garçon, une épouse ;
Aux femmes, des bébés, mais jamais plus de douze ;
Aux époux, le bonheur et la paix du foyer ;
Au loueur de maisons le prix de son loyer.
Je souhaite des fonds aux pauvres locataires ;
Puissent les étudiants tous devenir notaires,
Avocats, médecins, membres du Parlement,
Avant que n'ait paru le prochain jour de l'an.

Montréal, 31 décembre 1881.

JEUNE FILLE AUX YEUX VERTS

AIR :—*Jeune fille aux yeux noirs.*

Jeune fille aux yeux verts, tu règnes sur les ânes !
Tiens, voici des *croqueur'ss*, des bonbons, des *candies.*
Des freluquets ainsi, m'ont offert des *nénanes*
Et j'ai bien accueilli l'offre de ces *dandies.*

La fortune
Opportune
M'éblouit,
Me séduit ;
Sur la terre
Il n'est guère
D'agrément
Sans argent.

Puis des mufles m'ont dit : " Nous n'somm's pas difficiles,
Et, si nous n'somm's pas beaux, notre argent n'est pas laid;
Nous pourrions te *barrer* des présents très utiles, "
Et moi j'ai répondu : " Ces présents ach'tez-les. "

La fortune, etc.

Un brave homme, à son tour, me parle de tendresse,
Mais il ne m'offrit rien, ni bague, ni mouchoir ;
Il voulait partager avec moi sa détresse,
Et moi j'ai répondu : " Arpentez le trottoir. "

La fortune, etc.

Montréal, 7 janvier 1882.

J'PEUX PAS M'DÉSHABITUER D'ÇA

AIR :—*Connu.*

J'ai toujours eu d'la misère
A me l'ver de bon matin,
Maman me disait : Nazaire,
Debout, lev'-toi grand flandrin,
T'es paresseux comme un âne. "
—J'sais ben pauv' vieill', mais voilà :
Dans l'lit tous les matins j'flâne.
J'peux pas m'déshabituer d'ça.

Lorsque j'allais à l'école
J'étais un rude gamin ;
J'ai reçu plus d'un' torgnole
Pour me ram'ner dans l'bon ch'min.
J'comprenais par l'omoplate,
J'suis encor comme cela :
Pour me m'ner il faut qu'on m'batte.
J'peux pas m'déshabituer ça.

D'mes professeurs les mornifles
N'augmentaient pas ma douceur,
Je distribuais des gifles
A mon p'tit frère à ma sœur.

D'mon ardeur souvent mon père,
A coups d'fouet, m'récompensa ;
Maint'nant j'bats ma ménagère.
J'peux pas m'déshabituer d'ça.

Je devins un joyeux drille ;
J'aimai le vin, la chanson.
Près d'une charmante fille
J'm'établissais sans façon.
Je n'fais plus d'ces ribambelles,
La jeuness' m'a planté là ;
C'pendant faut que j'lorgn' les belles.
J'peux pas m'déshabituer d'ça.

J'aime la dive bouteille,
C'est la passion des viellards ;
Quand j'ai bu l'jus de la treille
J'crois posséder des milliards.
Heureux d'narguer la débine,
J'aim' tant mon verr' dans c'temps là,
Qu'souvent j'y coll' ma babine.
J'peux pas m'déshabituer d'ça.

Mais une chose m'intrigue :
A manœuvrer l'tir' bouchon,
C'est drôl', comm' je me fatigue,
J'deviens mou comme un torchon.
Quand j'peux pu batt' ma compagne
Qui m'dit : J'voudrais qu'tu crèv' là,
Faut voir comme j'bats la campagne.
J'peux pas m'déshabituer d'ça.

Je chante avec beaucoup d'âme,
Sur un ton peu musical,
Des bêtises à ma femme.
A not' foyer conjugal,
L'accord ne règn' pas quand j'blâme,
Sans raison, c'te pauvre Emma,
Mais chaqu' soir j'lui chant' sa gamme
J'peux pas m'déshabituer d'ça.

Montréal 10 janvier 1882.

A PROPOS DE ÇA

Hélas ! dans ce bas monde
Tout va couci couça ;
On s'étrille à la ronde,
Qu'c'est un' pitié d'voir ça !
La langu' de la commère
Travaille, il faut voir ça,
Et rend la vie amère
A qui n'se fich' pas d'ça.

Le bec fin dit à table :
Moi je ne mang' pas d'ça ;
C'est un mets détestable,
J'peux pas digérer ça.
L'glouton crie à tue-tête :
Vite, apporte-moi d'ça !
Et le traiteur s'embête
De l'voir manger tant qu'ça.

L'papa dit d'sa marmaille :
Qui c'qui m'a bâti ça ?
Toujours ça morv', ça braille,
J'peux pas endurer ça.
Et la femm' de l'ivrogne
Dit : Pourquoi qu'j'ai pris ça ?
R'gardez moi donc c'te trogne :
Comment puis-je aimer ça ?

L'mari lui dit : " Ma belle,
" Faut pas parler comm' ça ;
" Si tu fais la rebelle
" J'saurai bien régler ça.
" Ne m'mets pas en colère,
" Tu f'ras mieux, j'te dis qu'ça. "
—Va te faire lanlaire
Moi j'n'ai pas peur de ça. "

Les coups pleuvent comm' grêle,
Après qu'on a dit ça :
La femme, étant plus frêle,
Ne gagne rien à ça ;
La figure en compote
Ell' dit : " Tu m'paieras ça,
" Tu veux jouer au despote,
" J'te f'rai ben r'gretter ça. "

Revenu d'sa soulade,
Le mari s'rappell' ça ;
Souvent il est malade
D'avoir trop gobé d'ça.
Il regrett' que sa tête
Soit équipé' comm' ça,
Et dit : si j'fais un' fête
J'me conduirai mieux qu'ça.

Avec d'l'argent en poche
Vous vous dites comm' ça :
J'm'en vas prendr' un' bamboche,
Que ça s'ra beau d'voir ça.

Lorsque, d'une main leste,
Quelqu'un vous enlèv' ça
Et vid' vos poch's de veste
Pour qu'vous n'buviez pas ça.

L'créancier, qui vous guette,
Dit : Vous me devez ça :
Vous répondez : " Baguette !
Je n'vous dois pas tant qu'ça. "
L'jug' dit : " Payez la dette,
" Les frais, et cétéra. "
L'avocat prend la r'cette
Et dit : " J'empoch' tout ça. "

Vous souffrez d'un' molaire,
La jou' grosse comme ça,
Vous dit's : " Il faut l'extraire,
" Docteur ôtez-moi ça. "
Il vous bris' la mâchoire
Et vous fait payer ça,
Puis il vous fait accroire
Qu'ça vous va mieux comme ça.

Quelquefois je m'amuse
A rimailler comm' ça
Sans consulter ma Muse
Qui n'chanterait pas ça.
Tous les gens que j'embête
Peuvent siffler comm' ça ;
Ceux qui trouv'nt qu'c'est pas bête
Applaudiront comm' ça.

LE CHEMIN DE FER A SENECAL

Pour s'amuser tous nos poètes
Ont fabriqué des chansonnettes ;
Ils ont aligné bien des vers,
Chanté mille sujets divers.
Tout ce qu'ils font, c'est prosaïque.
I' d'vraient nous fair' de l'esthétique :
Quelque chos' de monumental
Sur le ch'min d'fer à Sénécal.

C'est ça qu'est un ch'min d'fer qui s'cogne :
Vous marchez sur un' catalogne
Quand vous entrez dans l'char dortoir.
Ils ont d'tout, même un grand miroir
Pour ajuster votre perruque,
Et d'l'eau pour vous laver la nuque :
On s'paie un luxe oriental
Sur le ch'min d'fer à Sénécal.

Quand on n'aim' pas la premièr' classe,
Ou qu'on n'peut pas avoir un' passe,
On entre dans le char fumoir.
Par devant, su' l'bois faut s'asseoir.

C'est plus moëlleux dans la première,
Où l'élégant jouit, par derrière,
D'un confort qui n'a rien d'égal
Sur le ch'min d'fer à Senécal.

En seconde on a pour principe
D'abuser un peu de la pipe ;
Par goût ou par nécessité,
Plus d'un brûl' gueule est culotté ;
Mais en première on marivaude ;
La voyageuse, qui minaude,
Croit entrevoir le conjugal
Sur le ch'min d'fer à Senécal.

Dans l'char palais, c'est magnifique.
Mais, c'qu'est ben plus suspismastique,
C'est d'voir le char officiel
Bigarré comme un arc-en-ciel.
C'est là qu'on mang' d'la bonn' galette,
Qu'on boit d'la bonn' bièr' d'épinette.
On n'se r'fus' pas un p'tit régal
Sur le ch'min d'fer à Senécal.

On a d'z'employés, c'qu'est pas bête,
Mais, d'craint' qu'i' n'se four' dans la tête
De s'la casser, c'qui s'rait très mal,
On l'z'assur', c'qui m'est bien égal.
J'en connais un qu'est à rien faire.
Et d'aut' qui l'aid' : c'est leur affaire.
Il est si gras qui d'vient bancal
Sur le ch'min d'fer à Senécal.

Mais v'là-t-il pas qu'on voudrait vendre
Ce chemin ! Là-d'sus, rien à reprendre,
Surtout si l'cabinet d'Québec
Vend tout l'bib'lot, S'nécal avec.
J'sais pas si ça paierait la dette.
Toujours qui n'faudrait pas qu'on jette
Aux quatre vents not' capital
En vendant l'ch'min à Senécal.

Montréal, 4 février 1881.

LE GOMMEUX

AIR :—*Où vas-tu petit oiseau ?*

Modèle de caricature,
Petit crevé, qui donc es-tu ?
Acquitteras-tu la facture
Du sot tailleur qui t'a vêtu ?
—Je brille dans la haute gomme,
Je me trémousse un peu partout ;
Parfois l'on m'a pris pour un homme,
Mon tailleur dit que j'ai du goût.

Modèle de caricature,
Petit crevé, qui donc es-tu ?
Acquitteras-tu la facture
Du sot tailleur qui t'a vêtu ?

Par tes façons toutes mielleuses,
Pauvre gommeux, que gagnes-tu ?
—A captiver les orgueilleuses,
Qui m'ont toujours très-bien reçu.
Ma toilette méticuleuse
Séduit les cœurs trop ingénus ;
Je sais charmer la précieuse,
Grâce à mes propos saugrenus.

Par tes façons etc.

De nos salons, hôte incommode,
Petit crevé, dis, que fais-tu?
—Je pose en gravure de mode :
Je suis toujours le bienvenu.
J'excelle à dire des bêtises,
Des madrigaux appris par cœur ;
L'on applaudit à mes sottises
Et moi je prends un air vainqueur.

De nos salons etc.

Lorsqu'il faudra changer de linge,
Petit crevé, que feras-tu?
—J'épouserai quelque vieux singe,
Ayant plus d'or que de vertu.
Je serai prince du royaume
Des gommeux. Tous mes créanciers
Pourront s'en aller à la gomme,
Accompagnés de leurs huissiers.
—Lorsqu'il faudra changer de linge,
Petit crevé, que feras-tu ?
—J'épouserai quelque vieux singe
Ayant plus d'or que de vertu.

Montréal, 8 février 1882.

VALENTINS

LE NOCTAMBULE

Pauvre petit, dans ce lieu solitaire,
Pourquoi, la nuit, hélas, t'égares-tu?
Tu n'y vas pas pour faire ta prière,
Encore moins pour chercher la vertu.
Crains le violon, le policier te lorgne.
Comme un dindon cherchant la *basse cour*,
Tu veux trouver quelque cabaret borgne?
Va-t-en chez toi chanter " Gai Troubadour. "

LA FEMME A DEUX FIGURES

Charmante Iris, rare en beauté,
Belle à croquer d'un bout à l'autre,
Vous avez pour chaque côté
Un masque recouvrant le vôtre;
Vous devriez vous contenter,
Pourtant, d'un visage impossible ;
C'est trop de deux. Qui peut chanter,
En votre honneur : " *Femme sensible* ? "

L'IVROGNE

Que fais-tu là mon pauvre ivrogne ?
As-tu l'intention d'liquider?
La honte fait rougir ta trogne
Et d'whiskey tu veux t'inonder.
Pourquoi ne pas imiter l'arbre,
Qui ne bourgeonne qu'au printemps ?
En plein hiver, ton nez se marbre,
Attends, attends, attends !

—

L'HOMME A DEUX FACES

Vainement tu grimaces
Un sourire engageant.
Je connais tes faux airs et, sur toutes tes faces,
J'ai voulu t'étudier. Que lque jour en changeant
Trop brusquement d'humeur ou de figure,
Il pourrait t'arriver quelque mésaventure,
Ce qui serait bien affligeant,
Pour ne pas l'avertir, je suis trop obligeant.

—

SUR UNE PAIRE DE MENOTTES

($1. *ou huit jonrs.*)

Illustre riboteur, souvent tu te culottes ;
L'on te voit chaque jour plus gris qu'un Polonais.
On pourrait bien t'offrir de très belles menottes,
Ce petit ornement d'acier, que tu connais

Pour l'avoir bien souvent entrevu dans un rêve,
Et même, un peu, dit-on, autour de ton poignet,
Lorsque le Recorder t'a dit, de sa voix brève :
" Une piastre ou huit jours, espèce de beignet. "

—

LE GLOUTON

Goinfre jamais repu, ton appétit vorace
Ne peut être assouvi. Modère-toi, glouton !
Ton immense estomac, bien sûr, doit crier : "Grâce !"
Ton ventre n'en peut plus, et ton dernier bouton
Va sauter, c'est certain. Arrête, je t'en prie,
Tu pourrais avaler Québec et Ottawa.
Cesse de te gorger, trève d'empiffrerie !
A quoi sert de passer pour un Gargantua ?

—

PEIGNE ET SAVON

Cher barbouillé, je t'envoie, en *cas d'eau*,
Quelque chose qui sert à laver la figure.
Ça s'appelle savon et tous, jusqu'au bedeau,
S'en sont servi. Seulement, la souillure
Ne reste pas, quand on s'mouill' le museau,
Et qu'avec ça l'on s'frotte un peu la peau.
J't'envoie aussi ce peign', pour ta chev'lure.
Pass' ça dans ta tignasse et ça tomb'ra j'tassure.

LA PIANOTEUSE

Charmante pianoteuse,
Tu chantes comme un veau ;
Trop rude tapoteuse,
Donne-nous du nouveau.
Vas te faire écorcheuse
A l'abattoir,
Ou deviens blanchisseuse :
Jou' du battoir.

—

RÉVEILLEZ-VOUS BELLE ENDORMIE

Tu vis pour roupiller du soir jusqu'au midi ;
Cela se voit de suite à ton air engourdi.
Ronflant à plein fouillon, lorsque la pâle Aurore
Signifie à Phébus d'aller paître, et qu'il dore,
De ses rayons, le lit sur lequel tu croupis,
Tu te roules, tu geins, t'étires, t'assoupis.
Faut voir comme, à ce jeu, ta tête sans cervelle
S'épaissit, s'alourdit, s'enlaidit, s'échevèle.

—

LE GOMMEUX

Salut ! gommeux, beau noueur de cravate !
Bien astiqué, pommadé, ficelé,
De toi l'on rit à s'en rompre la rate,
Et tu crois tout le monde ensorcelé

Par ton grand air. Gare à ton omoplate,
Car je connais un gaillard bien musclé,
Qui se promet d'appliquer sa savate
Sur l'habit noir d'un jeune écervelé.

—

LA COMMÈRE

On cherche un serrurier. C'est pour vous la p'tit' mère.
Vos *lèvres de corail* en ont besoin tell'ment
Qu'on n'peut vous en priver. Jamais une commère
N'eut la langue pendue aussi superbement
Que vous. Il faudra bien qu'on empêche de moudre
Vot' moulin à *pétaque*. Avec du bon froment,
I' n' fait que d'la farin' du diable. Il faut vous coudre
Ou vous cadenasser irrévocablement.

—

LA MAUVAISE LANGUE

Si tes traits sont ridés, ta langue est venimeuse ;
Dans ta gorge un abcès de fiel est abouti.
Jamais, des profondeurs d'une bouche écumeuse,
En limon plus infect, un poison n'est sorti.
En vain, tu veux cacher, sous tes airs de gommeuse,
Ta rage de n'avoir pu trouver un parti ;
L'Hymen ne voulut pas de toi pour allumeuse.
Et tu souffles le feu des querelles. J'ai dit.

Montréal, février 1882

BERNIQUE

Le parlement fédéral
Vient d'ouvrir ses portes,
Et le député rural
S'en promet de fortes ;
Il croit pouvoir discuter
Notre politique ;
Se fera-t-il écouter ?
Bernique, (*bis*)
Mon ami Bernique.

Profitant du carnaval,
Qui passe bien vite,
Chacun veut aller au bal.
Ceux que l'on invite,
Voudront peut-être afficher
Le cant britannique ;
Lorne va-t-il s'en facher ?
Bernique, (*bis*)
Mon ami Bernique.

L'on voit affluer, autour
De nos mandataires,
Les coquettes d'alentour ;
Quelques militaires

Se pavanent, tout joyeux,
En rouge tunique ;
Vous les croyez belliqueux ?
Bernique, (*bis*)
Mon ami Bernique.

Désiré, pour s'amuser,
En chambre proclame,
Qu'un homme doit épouser
La sœur de sa femme.
Plus d'un vieux masque y verrait
Une chance unique ;
Plus d'un beau-frère dirait :
Bernique, (*bis*)
Mon ami Bernique.

Blake, à combattre les bleus,
Consacre ses veilles ;
John A, toujours radieux,
Promet des merveilles.
On fait assaut de discours
Et de rhétorique ;
Les débats seront-ils courts ?
Bernique, (*Bis*)
Mon ami Bernique.

Tilley dit que son tarif
Fait bien notre affaire ;
S'il est trop prohibitif,
On peut le refaire.

Il veut soustraire le thé
A la taxe inique ;
Sera-t-il moins frelaté ?
Bernique, (*bis*)
Mon ami Bernique.

On parlera du charbon
Et du Pacifique ;
C'est à qui sera plus long,
Plus soporifique ;
Rouges et bleus voteront
A la mécanique,
Mais les bleus l'emporteront !
Bernique, (*bis*)
Mon ami, Bernique.

Charmé d'un regard calin,
Que l'amour éclaire,
Pierre, qui n'est pas malin,
Se croit sûr de plaire ;
Il a reçu des aveux,
Quand sa Véronique
Rencontre un autre morveux :
Bernique, (*bis*)
Mon ami, Bernique.

Annette, depuis longtemps
Coquette et majeure,
De convoler au printemps,
A fait la gageure.

Mais elle a fait trop d'heureux,
Nous dit la chronique,
Pour trouver un amoureux.
Bernique, (*bis*)
Mon ami, Bernique.

Le naïf croit bien souvent
Qu'il deviendra riche ;
C'est un songe décevant.
A moins que l'on triche,
En dépit de nos talents,
Le sort ironique,
Vient déjouer tous nos plans.
Bernique,
Mon ami, Bernique.

NOS LÉGISLATEURS

C'est un orateur bien drôle
Que ce monsieur Bergeron ;
Tous ses amis vous diront
Qu'il a bien joué son rôle.
Lorsqu'il nous a commenté
La harangue officielle,
Une jeune demoiselle
A dit : " Quel beau député !
" Il parle comme un gros livre :
" C'est un vrai Solon.
" Qu'il est doux de vivre
" Pour voir monsieur Bergeron ! "

La phalange libérale
Compte Laurier, Geoffrion,
Casgrain, Béchard et Dumont ;
Mais la lutte est inégale.
Ouimet, Mousseau, Langevin,
Girouard, Tassé, Landry, Houde,
Sont tous bleus. Si quelqu'un boude
Ou veut faire le mutin,
Le chef lui lave la tête.
De cette façon,
Plus de trouble-fête :
Chacun apprend sa leçon.

Type à figure sinistre,
Un austère député,
De partisan encrouté,
Désire passer ministre.
Il pérore à tout propos,
Et croit, à tort, qu'on l'écoute,
Mais l'auditeur baille et goûte,
Du sommeil le doux repos.
Dans la coulisse, il vous bloque :
(C'est un vrai crampon !)
De lui l'on se moque,
Comme de Colin-Tampon.

Je ne veux, pour rien au monde,
Oublier les sénateurs,
Paisibles législateurs,
Qui s'endorment à la ronde,
Etendant, pour roupiller,
Sur leurs chaises bien moëlleuses,
Leurs figures anguleuses.
Quelques uns, sans sourciller,
Font des discours à la brasse,
Crient à plein poumon.
Ce soin n'embarrasse
Jamais monsieur Guévremont.

Ottawa, 15 février 1882.

DISSOLUTION DE LA CHAMBRE ET DES MŒURS

On dissoudra les chambres,
C'est sûr ;
Pour la plupart des membres,
C'est dûr.
Il faut qu'on s'exécute
Encor,
Qu'on jette dans la lutte
De *l'or*.

Déjà l'on se prépare
Partout ;
La cabale s'empare
De tout.
Dans l'espoir qu'il va faire
Le *saut*,
On fait du ministère
L'assaut.

Si *Tupper* se découvre
Un peu,
Le chef libéral ouvre
Le feu.

Carthwright, que la défaite
Attend,
Sur le sujet qu'il traite,
S'étend.

On se livre au délire ;
Chacun
Voudrait se faire élire.
Aucun
Ne tient à faire dire
De lui,
Qu'il a su s'interdire
Tout bruit.

Il faudra qu'on se morde
Bientôt ;
Le ferment de discorde
Mousse haut.
Tel, pour se satisfaire
Un jour,
Veut règler une affaire
De *Cour.*

A la belle qu'il aime,
Papa
Fait une *Cour Suprême :*
Déjà,
Il offre à l'amoureuse
Son bras ;
Elle attend, langoureuse
En bas.

Ottawa, 20 février 1882.

VARIATIONS LUNATICO-HUGOTINES

AIR :—*Gastilbelza, l'homme à la Carabine.*

Un pauvre gueux, en proie à la débine,
Chantait ainsi :
Quelqu'un a-t-il plus que moi de vermine,
Quelqu'un d'ici.
Le ventre creux, tristement je regagne
Mon humble trou
De whiskey blanc un verre, chez Champagne,
Me rendrait saoul.

J'ai grand besoin de me griser, mais, dame !
Je ne le puis.
Pour un *schnuffer*, je jetterais ma femme
Au fond d'un puits.
Dussé-je, après, aller mourir au bagne,
Passer pour fou,
Du moins les gens me verraient, chez Champagne,
Joliment saoul.

Si je pouvais, pour me payer à boire,
Vendre ma peau,
Si, de l'huissier, j'avais la verge noire,
Et son chapeau,
Bytown serait un pays de Cocagne,
J'aurais des sous ;
Ce que je vous offrirais, chez Champagne,
Vous rendrait saouls.

Monsieur Kimber est ceint d'une flamberge :
Je veux l'avoir.
Quand je l'aurai je parcourrai la berge
Matin et soir.
Les wawarons infestent nos campagnes,
J'les tuerai tous ;
Je chasserai, par delà les montagnes,
Les loups-garous.

Je sais déjà tirer la révérence
Très proprement ;
Nul, plus que moi, n'aura de l'assurance
Au parlement.
Je bâtirai des châteaux en Espagne,
S'il est dissous,
Nous trinquerons, et mon vin de Champagne
Vous rendra saouls.

Ainsi chantait, loin des murs de Tolède,
Mais près d'ici,
Un riboteur, à la figure laide,
Au teint noirci,
Lorsque, soudain, sa fidèle compagne
Lui dit : Gros fou,
Tu parles trop, la liqueur à Champagne
T'a rendu saoul.

Ottawa 27 février 1882.

L'ACADÉMIE ROYALE CANADIENNE

Que j'aime à voir l'Académie
S'organiser bien doucement.
Avant de mourir d'anémie,
Elle veut naître obscurément.
Déjà, dans l'ombre, on l'organise ;
Les gens d'esprit se tiennent cois,
En attendant qu'on tympanise
Tous ces professeurs d'Iroquois.

Par ses travaux incomparables,
Lemoine a pu sortir des rangs.
Du poids de ses "*Feuilles d'Erables*,"
Ecrasant tous ses concurrents,
Il va, dans cet Aréopage,
Censurer les fils d'Apollon,
Sans avoir écrit une page
Dans la langue de Fénélon.

Voyant que l'on s'immortalise,
Et que l'encens fume en haut lieu,
Faucher, que rien ne scandalise,
S'en vient se placer au milieu.
Il saura conduire sa barque,
Croiser "*de Tribord à Babord*,"
Pour empêcher que l'on n'embarque
Trop d'indigènes à son bord.

Doyen de la littérature,
Ancien poëte de renom,
Monsieur Chauveau, bonne nature,
A bien voulu prêter son nom.
Que fait-il dans cette galère ?
Ignore-t-il qu'on y verra
Plus d'un obscur folliculaire
Que le connaisseur sifflera ?

Mais non, ce n'est pas une clique.
N'y voit-on pas le Huguenot
Coudoyer le franc catholique ?
Messieurs Lemoine et Bourinot,
Pour que nous respirions à l'aise,
Deviennent Français d'occasion.
Voilà, pour la race française,
Une excellente acquisition.

D'admiration mutuelle
Nous avons nos sociétés,
Mais nous aurons, dans la nouvelle,
Des admirateurs brevetés.
Le haut personnage qui l'*orne*
De son titre et de son savoir,
Ne saurait fixer une borne
Aux éloges qui vont pleuvoir.

Ottawa, 1er mars 1882.

LE BONHEUR D'ÊTRE AIMÉ (*)

Ce qu'on nomme bonheur, si j'en crois un vieux tôme,
N'est qu'un songe qui fuit notre regard charmé ;
Pourtant, moi, j'ai saisi ce prétendu fantôme !
J'aime et je suis aimé.

Amour ! présent du ciel, ineffable délire,
Flambeau que nul n'éteint, que tous ont allumé,
Livre ouvert aux mortels, mon cœur a su te lire !
J'aime et je suis aimé.

Aimer, c'est le bonheur, être aimé, c'est la vie !
Un précepte divin, par un Dieu proclamé,
Fait d'Amour un devoir pour l'homme, qu'il convie
Au bonheur d'être aimé.

Oui, je crois au bonheur ; je l'éprouve ; il m'inspire.
Contre les coups du sort, je me sens bien armé;
Pour moi, plus de chagrins ; on m'aime, et je n'aspire
Qu'au bonheur d'être aimé.

Ottawa, 9 mars 1882.

(*) Paroles faites à la demande de M. F. Jehin Prume qui devait les mettre en musique.

IMPROMPTU

Sur l'Album de Mlle D.

Enfant, vous commencez la vie,
Et moi, je suis d'âge assez mûr.
Au bonheur l'amour vous convie,
Et vous conjuguez au futur,
Au présent, peut-être, le verbe
Que, moi, je conjugue au passé.
De *bonheur*, moi j'ai fait ma gerbe,
Vous, vous glanez un fiancé.

Ottawa, 9 mars 1882.

D'OU VIENS-TU, GROS VISAGE ?

Air :—*D'où viens-tu, gros nuage ?*

Quel démon te tracasse,
Hâbleur, que rien ne lasse ?
Le diable me fracasse
Si je puis t'écouter !
Pour parler tu te lèves,
Tu divagues, tu rêves ;
Je voudrais que tu crèves
Avant de m'embêter.
D'où viens-tu, gros visage,
Outre pleine de vent ?
Modère un peu ta rage ;
Tu parles trop souvent.

Va donc à la campagne,
Va gravir la montagne,
Va visiter le bagne,
Et tâches d'y rester.
Apprends-y ta grammaire ;
Va-t-en, vieille commère,
Embrasser ta grand'mère ;
Cesse de discuter.

Par pitié, gros visage,
Orateur énervant,
Va beugler sur la plage,
Et baignes-toi souvent.

Va-t-en sous la remise,
Va changer de chemise,
Va, derrière l'église,
Dire ton boniment.
Va battre la semelle,
Mais, au devoir fidèle
Reviens, (si l'on t'appelle,)
Mugir au parlement.
Par pitié, gros visage,
Va donc, le nez au vent,
Sur la lointaine plage,
Pérorer en bavant.

Ottawa, 9 mars 1882.

MES VERS (*)

AIR :—*Thomas et moi.*

Amis, notre grandeur future
Etonnera tout l'univers ;
Déjà notre littérature
A produit l'auteur de mes vers.
Enfourchant son *Pégase étique,*
Bélanger courtise Apollon,
Sa muse est bien un peu rustique,
Mais lui devrait être colon.

A Bytown, ville où les poètes
Sont bien pervers,
Quelles blagues n'a-t-on pas faites,
Témoin, témoin " *Mes vers.* "

Bien loin de faire le bravache,
Il préféra tout bonnement
Dire : " *C'est trop fort pour ma vache,* "
Puis, il pondit énormément.
Il n'osait pas *tendre au Parnasse*
Sur un dada *non décoré*
Mais voilà qu'en France il menace
De faire oublier Honoré,

A Bytown, etc.

(*) Les italiques désignent les expressions empruntées au volume de poésies ayant pour titre " Mes Vers " et publié par M. Bélanger.

C'est certain, *son Pégase amuse* ;
Levant la queue en amateur,
Il contemple les Ris, la Muse
Et l'homme " *au pied de la hauteur.* "
" *Il ira*, " jusqu'à ce qu'il crève,
Si l'auteur *tend à dégoûter*
Le lecteur, sans merci ni trève
Il voudrait nous asticoter.
A Bytown etc.

Allez, dit-il, *courez le monde*
Mes chers petits vers (à péchés) ;
Proclamez ma verve féconde
Qui dans *ma cour* vous a lâchés.
Depuis longtemps, vers domestiques,
Vous pulluliez à la maison,
Allez écœurer les critiques ;
Cherchez un nouvel horizon.
A Bytown etc.

Or, dès qu'il eut *lâché la bride*
A ces *enfants si bien gâtés*,
Chacun voulut *perdre une ride.*
Ses asticots sont *mal goûtés.*
Un jour, *plus sérieux que frivole*,
Ayant chanté *son président*,
Il fonda la nouvelle école
Qui met la *poire sur la dent*
A Bytown etc.

Ottawa 17 mars 1882.

SOTTISE ET VANITÉ

Vous connaissez la boutique
Qu'on nomme le Parlement,
Une boîte à politique
Où l'on glose énormément.
Là, plus d'un fier démocrate
Qui prêchait l'égalité
Tranche de l'aristocrate,
Depuis qu'il est député.

Tâchez donc d'être moins raides
Entre fils de laboureurs,
Qu'êtes-vous, obscurs bipèdes
Qui singez les grands seigneurs ?

Le parvenu qui se gorge
Du produit de notre argent,
Dans son orgueil se rengorge ;
Il fuit l'homme intelligent.
Dans une fausse étiquette,
Le fat, se claquemurant,
Cherche le sot, la coquette,
Il tient à garder son rang.

Tâchez donc d'être moins raides, etc.

Les caprices de la mode
Rassemblent dans les salons
Les esclaves de ce code
Qui nous mène à reculons.
Dans le prétendu beau monde
Où fourmillent les gâteux,
Toujours la brune et la blonde
Font la cour aux vaniteux.
Tâchez donc d'être moins raides, etc.

En fait-on de ces manières
A ces rendez-vous fameux,
Véritables pépinières
D'où sortent tant de gommeux !
Plus d'un gueux criblé de dettes
Craint d'y voir ses créanciers,
Et réserve ses courbettes
Pour quelques gros financiers.
Tâchez donc d'être moins raides, etc.

L'épouse d'un fonctionnaire
Qui veut choisir ses amis,
S'informera du salaire
Que reçoit chaque commis.
Quelle est donc cette manie ?
Pourquoi faire les dindons ?
Quand le gros bon sens vous crie
A tous, et sur tous les tons :
Tâchez donc d'être moins raides, etc.

Ottawa, 24 mars 1882.

SUR L'ALBUM DE MLLE R***

Puisque vous le voulez, j'écris dans ce beau livre,
Véritable bijou, corbeille aux mille fleurs,
Etalant à vos yeux les plus belles couleurs.
Dans cet éclat vermeil la modeste pensée
Que je dépose ici disparaît, éclipsée.
Chacun, dans cet album, affirme qu'il vous aime.
Le mérite, ma foi, ne me semble pas grand,
Vous voir sans vous aimer, voilà l'effort suprême,
Et la palme appartient au plus indifférent.

Ottawa, 28 mars 1882.

DES CANCANS

On prétend que Sénécal
A travaillé comme un ch'val,
Et que le gouvernement
L'a payé bien pauvrement.

Des cancans *(bis)*
Renversants,
Etourdissants,
Des cancans *(bis)*
Qui ne sont pas convaincants.

On dit que le syndicat
Se montre si délicat
Qu'il ne veut pour tout profit
Retenir qu'un déficit.

Des cancans, etc.

On affirme carrément
Que Tupper, par dévouement,
S'vole au profit du pays,
Lorsqu'il accepte un devis.

Des cancans, etc.

On dit que le gros Mousseau
N'abandonn'ra pas l'vaisseau,
Que, même, il va refuser
Lorsqu'on voudra le caser.

Des cancans, etc.

Loranger, ajoute-t-on,
Le prend sur le même ton.
Il dit qu'si l'on veut trouver
Des jug's, il faut s'en él'ver.

Des cancans, etc.

On dit même que Chapleau
Va flanquer S'nécal à l'eau,
Et planter sur le carreau
Son cher ami Dansereau.

Des cancans, etc.

Tarte ne veut plus des veaux,
A moins qu'ils ne soient *dévots*
A sa façon, mais on dit
Qu'c'est par devoir qu'il médit.

Des cancans, etc.

Il est bien sûr que Pâquet
Entortille son paquet ;
Il s'en va, c'est reconnu,
Plus pauvre qu'il n'est venu.

Des cancans, etc.

On dit que les amoureux
Ne diront plus de mots creux,
Qu'ils éviteront les coins,
Et se lèch'ront d'vant témoins.

Des cancans, etc.

On dit qu'nos législateurs
Fuiront les spéculateurs,
Et que les chefs du pouvoir
Ne song'ront plus qu'au devoir.

Des cançans, etc.

Ottawa, 30 mars 1882.

UN ANGLOMANE

AIR :—*Du vieux buveur*

Qu'avez-vous donc maître Pierre ?
Je vous trouve encore jurant ;
Vous passez la vie entière
Contre nous déblatérant.
Qu'un Anglais ait les doigts croches,
Vous nous vantez ses succès ;
Vous n'avez que des reproches
Pour le Canadien-Français.
Ça c'est l'effet de ma souplesse :
Si je me montre intolérant,
Des miens si je médis sans cesse,
C'est pour mieux plaire au conquérant.

C'est déjà trop de médire,
Mais vous ne pouvez nier
Que vous faites encor pire :
Vous osez calomnier !
Que l'un des nôtres faillisse,
Nous sommes tous sans talent ;
Qu'un canadien réussisse,
Il n'est qu'un vil intrigant !

C'est que je veux jouer d'adresse ;
Les canadiens sont mal jugés.
De les condamner je m'empresse,
Pour mieux flatter les préjugés.

Qu'un de nous ait le courage
De tenir tête au vainqueur,
Son audace vous enrage,
Car vous n'avez pas de cœur !
Avec vos instincts de traître,
Vous ne pouvez concevoir
Que l'on ait Dieu seul pour maître,
Et pour seul but, le devoir.
—Mais c'est l'effet de ma sagesse ;
Je ne veux pas montrer les dents
Aux favoris de la richesse.
Ça c'est bon pour les imprudents.

Vous raisonnez comme un drôle,
Vos ancêtres méprisant,
Vous jouez le triste rôle
D'anglomane anglicisant.
Vous voulez nous méconnaître
Et faire notre procès ;
Vous ne méritez pas d'être
Issu de parents français.
Ça c'est l'effet d'une mollesse
Qui ne nuit point à ma santé ;
Je m'aplatis avec bassesse
Sans amoindrir ma dignité.

ENVOI.

Je connais des idiotes,
Qui, de bon gout se targuant,
Avec leurs compatriotes
Prennent un ton arrogant.
Vienne le sot le plus raide
Qu'Albion puisse empeser,
Aussitôt pour ce bipède
On les voit s'humaniser.
Ça c'est l'effet d'une faiblesse ;
Pour sortir de nos humbles rangs,
Elles recherchent la noblesse
Parmi les vendeurs de harengs.

Ottawa, 8 avril 1882.

DIGUE, DINDAINE

Avant cinq ou six semaines,
  Digue, dindaine,
Chacun prendra son congé,
  Digue, dindé,
Chacun prendra son congé. (*bis*)

Les gens à grosses bedaines,
  Digue, dindaine,
Ont déjà trop pataugé,
  Digue, dindé,
Ont déjà trop pataugé. (*bis*)

Trève de calembredaines,
  Digue, dindaine,
Faut que chacun soit jugé,
  Digue, dindé,
Faut que chacun soit jugé. (*bis*)

Qu'il répond' de ses fredaines,
  Digue, dindaine,
D'vant un public enragé,
  Digue, dindé,
D'vant un public enragé. (*bis*)

Quand pour la gloire mondaine,
  Digue, dindaine,
Il a longtemps bavardé,
  Digue, dindé,
Il a longtemps bavardé. (*bis*)

Passant comme une ombre vaine,
  Digue, dindaine,
La vog' fuit le député,
  Digue, dindé,
La vog' fuit le député, (*bis*)

Qui pour le duché d'Modène,
  Digue, dindaine,
Changerait bien son comté,
  Digue, dindé,
Changerait bien son comté. (*bis*)

Les gens lui dis'nt : Grand Bidaine, (*)
  Digue, dindaine,
Qué'qu'tu nous a ravaudé ?
  Digue, dindé,
Qué'qu'tu nous a ravaudé ? (*bis*)

Gueulant à perte d'haleine,
  Digue, dindaine,
Tu t'es souvent attardé,
  Digue, dindé,
Tu t'es souvent attardé. (*bis*)

(*) Bidaine est un fou bien connu à Chibouette.

Tu t'es donné ben d'la peine,
  Digue, dindaine,
Pour tâcher d'nous bazarder,
  Digue, dindé,
Pour tâcher d'nous bazarder. (*bis*)

C'est pas tout d'vendr' notre laine,
  Digue, dindaine,
Il faudra nous l'arracher,
  Digue, dindé,
Il faudra nous l'arracher. (*bis*)

Mets dans ta boîte à migraine,
  Digue, dindaine,
Que c'poil-là n'est pas cardé,
  Digue, dindé,
Que c'poil-là n'est pas cardé. (*bis*)

T'as perdu toute la graine,
  Digue, dindaine,
De nigaud que t'as semé,
  Digue, dindé,
De nigaud que t'as semé. (*bis*)

La chose est même certaine,
  Digue, dindaine,
Que rien de ça n'a germé,
  Digue, dindé,
Que rien de ça n'a germé. (*bis*)

Va courir la pretentaine,
  Digue, dindaine.
Mufle vingt fois *canardé*,
  Digue, dindé,
Mufle vingt fois *canardé*. (*bis*)

Ton espérance est bien vaine,
  Digue, dindaine,
Si tu crois nous échauder,
  Digue, dindé,
Si tu crois nous échauder. (*bis*)

Ottawa, 12 avril 1882.

LE PRINTEMPS

Voici le printemps,
La neige est partie ;
Avec les autans
Elle s'est enfuie.

Bon, bon,
La Faridondaine,
Gai, gai.
La Faridondé !

La boue, à son tour,
Ramène les claques,
Et l'on tourne autour
Des trous et des flaques.
Bon, etc.

Les jeunes babouins
Et les vieux macaques
Exhibent leurs groins
Autour des cloaques.
Bon, etc.

Les cultivateurs
Font l'amour et sèment.
D'effrontés menteurs
Se disent qu'ils *s'aiment.*
Bon, etc.

Les petits oiseaux,
Sous de frais ombrages,
Chantent aux roseaux
De gais commérages.
Bon, etc.

Il disent tout haut
L'amour qu'ils éprouvent.
Tous, jusqu'aux moineaux,
S'aiment, se le prouvent.
Bon, etc.

Du gai maringouin
La voix aigrelette
Dit qu'il n'est pas loin.
Gare à sa lancette !
Bon, etc.

N'entendez-vous pas
Le chant des grenouilles ?
Des amants, là-bas
Sèment... des citrouilles.
Bon, etc.

On veut s'amuser,
Faire des affaires,
Et fertiliser
Les deux hémisphères.
Bon, etc.

Sur les bords du Rhin,
A Venise, à Rome,
Partout, le purin
Répand son arôme.
Bon, etc.

Et l'âcre parfum
Qui nous environne
Suggère à chacun
Le mot de Cambronne.
Bon, etc.

Chantons le printemps :
La neige est partie,
Au fond des étangs
Elle est engloutie.
Bon, etc.

Ottawa, 19 avril 1882.

LA BLAGUE

AIR :—*De la Carmagnole*

Savez-vous pourquoi les partis
Sont guidés par des abrutis?
C'est que pour s'imposer
Il faut savoir gloser.
Vivent le bruit, la blague
Et le sabbat! (*bis*)
Vivent le bruit, la blague,
Et le sabbat
Du débat!

Si quelqu'un veut se distinguer,
Qu'il commence par intriguer.
Le talent ne vaut rien
Pour qui ne sait pas bien
Utiliser la blague.
Place aux goujats! (*bis*)
Utiliser la blague.
Place aux goujats,
Gloire aux fats!

Tel nous débite un long discours
Qu'il sait par cœur, grâce au concours
D'un obscur écrivain.
Le peuple souverain,

Avalant cette blague,
Croit au talent, *(bis)*
Avalant cette blague,
Croit au talent
Du pédant.

J'ai vu poser en puritain
L'incorrigible libertin.
Tel, qui veut tout damner,
Pêche sans se gêner,
Et compte sur la blague
Pour s'élever, *(bis)*
Et compte sur la blague
Pour s'élever,
Se sauver.

Si l'on en croit Joson Perrault
Ici l'*Union Jack* est de trop
Chacun devrait crier
Jusqu'à s'égosiller :
Vive l'indépendance,
Vive le nom, *(bis)*
Vive l'indépendance,
Vive le nom
De Joson !

Ottawa 28 avril 1882.

TOUCHANTS ADIEUX

Air :—*Un beau navire à la riche carène.*

Un muscadin, à l'œil terne, au front pâle,
Allait quitter la Chambre d'Ottawa,
Lorsqu'un loustic de notre capitale,
Sur son passage ainsi l'apostropha :
" Si tu reviens je veux manger ma tête !
On ne veut plus de toi dans ton comté ;
On t'avait pris pour une bonne bête,
Tu t'es conduit comme un âne bâté.

Prends à l'instant la poudre d'escampette ;
Au Parlement fais d'éternels adieux.
Tu n'y peux rien ; on ferme la buvette ;
Ton travail cesse, il faut vider les lieux.
Si tu reviens, etc.

N'entreprends pas la prochaine campagne,
Dans ton comté l'on sait ce que tu vaux.
Nul, excepté ta fidèle compagne,
N'est satisfait de tes obscurs travaux.
Si tu reviens, etc.

A tes projets si l'on se montre hostile,
C'est qu'on voudrait changer de nullité.
Le peuple, hélas ! n'est pas bien difficile,
Mais s'il l'était, serais-tu député ?
Si tu reviens, etc.

Ottawa, 8 mai 1882.

UN REVE D'ÉTUDIANT

AIR :—*Un rêve de jeune fille*

Sa lèvre était encore imberbe,
Mais chez lui quelle ambition !...
Il tranchait une question
Avec l'aplomb le plus superbe.
Son frère, un gamin de douze ans,
Disait : Je serai militaire :
Mais lui criait à tous venants :
" Moi je veux être mandataire ! "

Il était sorti du collége,
Bourré de grec et de latin,
Au Parlement, grâce au scrutin,
Il espérait avoir un siége ;
Il disait : " Ma foi ! je veux bien
" Etre avocat, docteur, notaire,
" Mais je ne vois là qu'un moyen
" Pour devenir un mandataire. "

On admirait son impudence,
Sa morgue, sa fatuité ;
Mais notre aspirant député
Voulut croupir dans l'ignorance.

" L'étude m'occupe fort peu, "
Dit-il. " Foin d'un travail austère !
" Moi, j'ai bien d'autres fers au feu,
" Car je veux être mandataire.

" Travailler, rien n'est plus stupide ;
" Ça vous dérange énormément.
" Il me faut un avancement ;
" Je veux surtout qu'il soit rapide.
" Il suffit de savoir flatter
" Le bourgeois et le prolétaire ;
" J'apprends l'art de les embêter,
" Car je veux être mandataire. "

Notre morveux reste fidèle
Au programme qu'il s'est tracé ;
De le suivre il s'est efforcé,
Malgré la fortune rebelle.
Il prononce de longs discours
Chaque fois qu'il devrait se taire ;
Les fonds lui manqueront toujours
Pour être nommé mandataire.

Ottawa, 15 mai 1882.

LES CABALEURS

AIR :—*De la Boulangère*

Les cabaleurs ont des écus
Mais ils n'en montrent guère ;
Les électeurs sont convaincus,
Que, du nerf de la guerre,
Quelqu'un s'est amplement pourvu
A l'ombre du mystère.
As-tu vu
L'argent du mandataire ?

Mais l'organisateur banal
Ne fait pas de largesses
Depuis que l'électeur vénal,
Sur de vaines promesses,
Vote pour le premier venu,
Bétise sans égale !
As-tu vu
L'argent de la cabale ?

Quand il s'agit d'avoir des fonds,
Les exploiteurs avides,
Rusés coquins, gouffres profonds,
Montrent leurs goussets vides,

Car, pour les prendre au dépourvu
Il faudrait être habile.
As-tu vu
L'argent de l'imbécile.

Ne plaignons pas les souscripteurs,
Qu'on vole outre mesure,
Sans doute les législateurs
Paieront avec usure,
En prenant sur le revenu
Du pays. C'est bien triste
As-tu vu
L'argent de Jean Baptiste ?

Vous tous qui vous sentez frappés
De fièvre électorale,
Tâchez de n'être pas trompés
Par la gent immorale.
D'argent tâchez d'être pourvu
Sans vendre votre vote.
As-tu vu
L'électeur patriote :

Montréal, 22 mai 1882

SCIEURS ET SCIÉS

AIR :—*Connu*

Troupe bruyante
De bavards abrutis,
Tourbe grouillante
De rustres mal bâtis,
Orateurs mal peignés,
Electeurs indignés,
Multitude ignorante,
De gens mal renseignés
Troupe bruyante.

Chantons la gloire
De nos fiers candidats ;
A les en croire,
Tous tiennent leurs mandats ;
Tous veulent à la fois
Revendiquer leurs droits.
Au temple de mémoire
Inscrivons leurs exploits ;
Chantons leur gloire.

Pendant la lutte
On parle avec aigreur ;
On se culbute,
On se met en fureur.

Le paisible électeur,
Tous, jusqu'à l'orateur,
Sont quelquefois en butte
Aux trucs de l'imposteur
Pendant la lutte.

Vieille pécore,
Médis sur ton voisin ;
Rougis encore
Ta trogne dans le vin.
Eclaire chaque coin
Des reflets de ton groin.
Quel beau nez te décore !
Calomnie au besoin,
Vieille pécore !

Dans ta paroisse,
Illustre cancannier,
Qui donc te froisse ?
Tu deviens chicanier.
Aurais-tu souhaité
Devenir député ?
Maîtrise ton angoisse,
Reste l'âne bâté
De ta paroisse.

Montréal 31 mai 1882

UN CANADIEN DES RANGS

(Parodie)

Un Canadien des rangs
Sur le sol étranger,
Disait : " Tas d'écœurants,
Donnez moi d'quoi manger.

Un jour, gros et poussif,
N'sachant qu'fair' de sa peau,
A son voisin oisif :
Il dit : " 'Spèce de chameau,

" Si tu vas au pays,
" Au pays d'ousque j'viens,
" Parsouèd' à mes amis.
" Qu'j'aim' ben l'z'Amérinquins

O jours si pleins de r'pas,
Vous êtes apparus.
Mais mon pays est las
D'fricoter. I'n'peut plus.

Mais tout en digérant
Les mets du Canada,
Le ventre bien pansant,
Toujours s'arrondira.

Montréal, 31 mai 1881.

CONCOURS D'ÉLOCUTION

AIR :—*Connu.*

De nos habiles discoureurs
Dressons ici la liste.
Les candidats, en éclaireurs,
Envoient à Jean-Baptiste
Nombre d'avocats,
Gens peu délicats,
Mais grands controversistes ;
Beaucoup d'étudiants
Et des mendiants
Qu'on nomme journalistes.

Parcourant vallons et coteaux,
Pour dire des sornettes,
Ces gens-là, sur tous les tréteaux,
Exhibent leurs binettes.
En les écoutant,
Plus d'un habitant
Dit : " Ça valait la peine
" De nous envoyer,
" Pour nous ennuyer
" Pareil énergumène. "

Quand l'un vante son candidat
Et jure sur son âme,

Qu'à lui seul revient le mandat,
L'autre aussitôt proclame
D'un ton sérieux,
Que le sien vaut mieux ;
Le premier recommence :
" Vous avez menti !
" Tout votre parti
" N'est qu'une sale engeance."

L'on entend ces fiers orateurs,
Les dimanches et fêtes,
Dire, sans passer pour menteurs,
Qu'ils sont de grosses bêtes.
Ces tribuns fougueux
Se traitent de gueux,
De vendus. Lorsqu'ils prouvent
Qu'ils sont des faquins,
De rudes coquins,
Les électeurs approuvent.

D'élocution, quel beau concours !
Jamais phrases pareilles,
Composant d'aussi longs discours,
N'ont frappé nos oreilles.
A-t-on augmenté
La majorité
Rouge ou conservatrice ?
Non, sans hésiter,
Chacun va voter,
Au gré de son caprice.

Montréal, 7 juin 1882.

LES BLEUS

AIR :—*Connu.*

Des bleus chantons la louange !
Que de bleus, hommes de rien,
Ont quitté la port' d'la grange
Pour la crèche où l'on vit bien.
Les bleus, les bleus
Sont des gars chanceux,
Ils sont ben v'limeux,
Vivent les bleus !

Chez les rouges la misère
Règne, nous assure-t-on.
Ils ont épuisé Rosaire
Et n'ont plus l'tour du bâton.
Les bleus, les bleus
Sont des gens heureux,
Ils gard' tout pour eux,
Vivent les bleus !

Le conservateur docile,
Qui veut être député,
Remporte un succès facile
Auprès d'la majorité.

Les bleus, les bleus
Sont des gens heureux
Ils vont deux par deux,
Comme les bœufs.

Du rouge l'éclat vous frappe,
Plus d'un coq d'Inde en a peur,
Mais ça rappelle la trappe
Et le candidat trappeur.
Les bleus, les bleus
Sont des gens heureuux
Ils sont ben véreux,
Vivent les bleus.

Pendant que, dans la détresse
Gémissent les libéraux,
Les bleus sont dans l'allégresse
Et crient comme des taureaux :
Les bleus, les bleus
Sont des gens heureux
Et très valeureux,
Vivent les bleus.

Mais lorsque les bleus entonnent
Leurs refrains victorieux,
Les chefs libéraux s'étonnent
Et les traitent de mort-gueux.
Les bleus, les bleus
Sont pas des morveux,
Oncles et neveux
Se feront bleus.

Plus d'un libéral regrette
La triste fin du combat.
Et dit : Qu'est-ce que l'parti brette ?
Avant d'mourir on s'débat.
Les bleus, les bleus
Sont des gens heureux,
Le sort est pour eux,
Vivent les bleus.

Dans la douleur qui l'agite,
Le libéral encroûté,
En retournant vers son gite,
Maudit la prospérité.
Les bleus, les bleus
Sont pas si scabreux,
Ils s'en vont joyeux,
Vivent les bleus.

Montréal, 14 juin 1882

NE PARLE PAS, GUILBAULT, NE PARLE PAS !

AIR :—*Ne parle pas, Rose je t'en supplie.*

Ne parle pas, Guilbault, je t'en supplie,
Car tes discours ne sont pas éloquents ;
Avec effort ta langue se délie,
Et tu n'as pas de gestes convaincants.
Les partisans de Monsieur McConville,
Pour t'aplatir te suivent pas à pas.
Laisse parler tes amis de la ville,
Ne parle pas, Guilbault, ne parle pas.

Lorsque tu vas aux portes des églises,
(Hier au soir on me le raconta,)
Tu fais souvent de fâcheuses méprises.
Les électeurs de St Jean de Matha
Etaient si bien ancrés dans ta mémoire
Que l'autre jour, parlant à St Thomas,
Tu croyais les avoir pour auditoire.
Ne parle pas, Guilbault, ne parle pas.

C'est bien assez que nous voulions t'élire,
Malgré le sort et malgré le comté.
Tâche du moins de calmer ton délire,
Car si tu veux devenir député,

Il te faudra laisser croire aux profanes
Que tu pourrais prendre part aux débats.
Lorsque tu veux pérorer, tu t'empannes,
Ne parle pas, Guilbault, ne parle pas.

Pour réussir contre ton adversaire,
Il te faudrait tromper rouges et bleus ;
Chacun nous dit que tu n'es pas sincère,
Que tes discours sont des plus ennuyeux.
Il faut, crois-moi, pour faire cette lutte,
Des ferrailleurs bien rompus aux combats ;
Aux quolibets, pour ne pas être en butte,
Ne parle pas, Guilbault, ne parle pas.

Ainsi parlait un jour, à Joliette,
Un avocat, orateur de renom.
Guilbault reprit, d'une voix inquiète :
—Si je me tais, du moins m'élira-t-on.
—Je n'en sais rien, répondit son compère,
Apprends toujours à te taire, en tous cas.
Au parlement tu te tairas, j'espère ?
Ne parle pas, Guilbault, ne parle pas.

Montréal, 21 juin 1882.

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

Des rameaux verdoyants décorent chaque rue,
Et de tous les côtés, la foule est accourue.
Dépassant au galop quelques groupes épars,
L'on voit des cavaliers courir de toutes parts.
Tel, pendant le combat, la légère estafette,
Sous la grêle de plomb, court, va, vient et répète
L'ordre du commandant aux vaillants officiers,
Tels, les ordonnateurs, excitant leurs coursiers,
Parcourent en tous sens les rangs de la colonne.
Dominant de leur voix le tambour qui résonne,
Ils montrent à chacun sa place dans les rangs.
Chut ! N'entendez-vous pas ces accords enivrants ?
D'un corps de musiciens la joyeuse fanfare
A donné le signal. Voilà qu'on se prépare
A marcher fièrement à l'ombre du drapeau
Qui de la nation protège le berceau.
Plusieurs ont sur le sein l'image vénérable
Du patron ; mais chacun a la feuille d'érable,
Cet emblème sacré que, sur un cœur vaillant,
Le robuste ouvrier attache en tressaillant ;
Car souvent la bonté s'allie avec la force.
Le travailleur est franc, mais sous sa rude écorce
Il cache un noble cœur, une âme de héros.
Tandis que les savants prononcent de grands mots
Qu'ils ne comprennent pas, on voit le prolétaire,

Laissant là son travail, devenir militaire,
Et, dans les rangs obscurs, défendre son pays ;
Au moment du danger, quand d'autres, réunis,
Pérorent à l'envi, discutent à leur aise,
Notre ouvrier se bat, témoin mil huit cent treize,
Temoins les beaux succès que remporta jadis
L'ouvrier canadien, luttant un contre dix.
Puisqu'au temple d'honneur notre histoire burine
D'aussi beaux dévouements, devant chaque poitrine
Que décore aujourd'hui l'insigne glorieux
Inclinons-nous ; l'enfant est digne des aïeux.
Nos pères autrefois, à l'appel de la gloire,
Abandonnant leurs champs, couraient à la victoire.
Mais nous n'entendons plus des armes le fracas ;
Nous cherchons à créer, nous ne détruisons pas.
Aux bruits guerriers des camps succède l'industrie.
Nos bras sont au travail, nos cœurs à la patrie.
Quand, pour notre pays témoignant notre amour,
Nous nous réunissons pour fêter ce grand jour,
Fils des premiers colons de la Nouvelle France;
Héritiers du beau sol qu'illustra leur vaillance,
Nous osons réclamer notre place au soleil.
Dans le fond d'un ciel pur, à l'horizon vermeil,
Brille d'un vif éclat l'étoile tutélaire.
Cet astre bienfaisant nous guide et nous éclaire.
De notre sainte foi conservant le flambeau,
Nous avons pris au Ciel un protecteur nouveau.
Quand nous serrons nos rangs sous sa puissante égide
Viennent les coups du sort, rien ne nous intimide !

Notre devise à nous, c'est l'amour, l'union.
Unis, nous pouvons tout. Lorsque plus d'un million
De cœurs vraiment français palpitent,
En vain nos ennemis, pour nous perdre s'agitent,
Tant que groupés autour de nos fiers étendards
Nous marcherons, sur nous s'émousseront leurs dards.
Méprisant leur fureur et les traits de l'envie
Nous saurons triompher. Le destin nous convie
A former sur ce sol un peuple grand et fort ;
Il suffit pour cela d'un généreux effort
Que Dieu secondera. Jurons d'être fidèles
Au devoir. Nos aïeux nous servent de modèles :
Comme eux, il nous faudra rester toujours unis.
Nous avons, ce matin, dans les temples bénis
Adoré le Très Haut et rendu notre hommage
Au patron vénéré dont nous portons l'image.
Et maintenant montrons que nous sommes restés
Les dignes descendants d'ancêtres respectés.

Montréal, 24 juin 1882.

AU PEUPLE CANADIEN (*)

(Respectueusement dédié à M. A. B. Routhier.)

O peuple canadien ! tressaille d'allégresse,
Plonge aujourd'hui ton cœur dans une sainte ivresse,
Fais retentir l'air de tes cris,
Déroule avec orgueil les plis de tes bannières,
Fais éclater partout tes fanfares guerrières,
Car c'est la fête du pays.

L'astre d'or, ce matin, à l'horizon *sans bornes*,
S'est levé radieux mettant au front des mornes,
Une auréole de rayons ;
Le vaste Saint-Laurent roule sa vague pure,
Et les petits oiseaux, noyés dans la verdure,
Disent leurs plus douces chansons.

La forêt secouant sa crinière ondoyante,
Jette mille clameurs à la brise odorante ;
Le ruisseau sous l'émail du gazon verdoyant,

(*)La pièce suivante a paru dans "l'Opinion Publique." Je donne plus loin la parodie.

Mêle aux hymnes des bois sa suave harmonie.
L'aigle du haut des monts lance sa rhapsodie,
Tout sous le soleil chante un *Te Deum géant.*

Joignant ta voix aux voix de la nature entière.
Peuple, *aux pieds des autels, la tête haute et fière,*
Va prier à genoux ton glorieux patron,
Pour retremper ton cœur aux sources de la gloire.
Etale les feuillets de ta sublime histoire,
De tes fastes dorés rouvre le panthéon,

Contemple au premier rang les noms des saints apôtres,
Brébœuf, Jogues, Buteux, *et les noms de tant d'autres*
Qui sur *un vil bûcher* répandirent leur sang.
Quand leurs corps se tordaient aux baisers de la flamme,
Ces preux des anciens jours *criaient du fond de l'âme:*
Pitié pour nos bourreaux, ô Maître tout-puissant !

Jette les yeux plus bas : vois le champ de bataille,
Où l'illustre Montcalm, frappé par la mitraille,
Tombe l'épée au poing, tout près de son vainqueur ;
Rassemblant les débris de son mâle courage,
Derechef il s'élance au milieu du carnage :
Quand un éclat d'obus vient lui briser le cœur.

Oui, peuple canadien, rejeton de la France,
Toi dont le noble esprit égale la vaillance,
Célèbre dignement ce jour !
Portant de Carillon l'immortelle bannière.
Va sur tes champs fameux, vénérer la poussière
Des héros morts pour ton amour.

En ce matin béni de la St. Jean-Baptiste,
Démontre avec éclat que dans ton âme existe
L'amour pur de la liberté.
Redis à l'étranger ton passé magnifique,
Affirme hautement le courage héroïque
De ta nationalité.

J-B. Caouette.

Québec, 24 juin 1882.

AUX RIMEURS CANADIENS

(Parodie)

(Respectueusement dédié à M. J–B. Caouette.)

O Barde Québecois, *tressaille d'allégresse,*
" Plonge ton cœur " naïf " dans une sainte ivresse "
Inonde-nous de tes écrits.
Mais gâche-nous des vers faits d'une autre manière.
Car nous déroulerons les plis de la bannière,
Vois-tu, c'est la mode au pays.

Etait-ce " l'astre d'or qui se levait sans bornes "
Ou la blonde Phœbé qui prodiguait ses cornes
Pour couronner de " mornes fronts " ?
Pourquoi donc les oiseaux fuyaient-ils l'onde pure,
S'ils voulaient se baigner ? Pourquoi dans la verdure
Noyés, disaient-ils leurs chansons ?

Ah c'est que la forêt, " à crinière ondoyante "
" Jetait mille clameurs à la brise odorante. "
Que n'as-tu, " sur l'émail du gazon verdoyant, "
Imité du ruisseau la suave harmonie ?
Comme " l'aigle, " tu veux " lancer ta rhapsodie, "
Et tu viens nous parler d'un *Te Deum géant !*

Lorsqu'"aux pieds des autels, la tête haute et fière, "
Tu veux que nous prenions une posture altière,
En nous agenouillant devant le saint patron,
Poète, espères-tu qu'au temple de mémoire,
Quelqu'un va te tremper " aux sources de la gloire, "
Et des " fastes dorés t'ouvrir le panthéon ? "

On a brûlé jadis de glorieux apôtres,
Des poètes jamais, toi pas plus que les autres.
Mais " sur un vil bûcher, " l'on devrait à l'instant,
Livrer tes vers pompeux aux baisers de la flamme,
Le lecteur ahuri " crierait du fond de l'âme : "
Epargnez le bourreau, brûlez le boniment !

"Jetons les yeux plus bas :" qu'est-ce que tu rimailles ?
Moncalm portait-il donc une cotte de mailles ?
Tu dis que, mitraillé tout près de son vainqueur,
" Rassemblant les débris de son mâle courage,
" Derechef il s'élance au milieu du carnage.
" Quand un éclat d'obus vient lui briser le cœur. "

Le cœur se brise à moins. Rejeton de la France,
Poète dont les vers dénotent l'innocence,
Demande à ta Muse en ce jour,
Qu'elle t'inspire mieux pour chanter la bannière,
Le babil des ruisseaux, la brise printanière.
Les héros défunts et l'amour.

" En ce matin béni, " par pitié, " Jean-Baptiste, "
Mets-toi dans le chignon que le bon sens existe.
Moi, j'admire la liberté,
Mais n'en abuse pas. Ta pièce est magnifique,
Comme fond ; pas malheur elle est peu comique
Et pleine d'ingénuité.

J. B. K. Wet

Montréal, 30 Juin 1882.

UNE SCIE DE LONG (*)

Depuis une semaine,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
On crie à pert' d'haleine
Le soir dans les banquets, (*bis*)
A travers les hoquets :

For they are jolly good fellows,
For they are jolly good fellows,
For they are jolly good fellows,
Which nobody can deny.
With a hip, hip, hurrah !
Comprendra qui pourra.

Cette stupide antienne,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Ne m'a pas l'air chrétienne ;
Jamais gosier français (*bis*)
Ne beugle avec succès :

" Fort d'hier jolies gouttes fait l'eau (ter
" Viche nobodi cane dinaille,
" Oui té y pipe, pipe pour rat,
" Sti là qu'à bu boira. "

(*) Comme cet air ne finit jamais, on peut répéter la chanson jusqu'à abrutissement complet de l'auditoire. Prière de cesser dès que les premiers symptômes de ramollissement du cerveau se manifesteront.

On parle, on se démène,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Et la coupe trop pleine
Verse son contenu (*bis*)
Sur plus d'un crâne nu.

" For there is a jolly bald fellow
" Who happens to sit rather too low ;
" In vain the wine makes his pate glow,
" The devil a hair will grow.

" With a hip heap peep poor raw.
" 'Gainst baldness ther's no law.

Un vaillant capitaine,
Mironton, ton, ton mirontaine,
Frisant la cinquantaine,
Est v'nu nous visiter (*bis*)
A fallu lui chanter :

Faux riz à jolies gouttes fait l'eau (ter
Ouiche nob audit cane des nailles,
Oui thé hippe, pipe, pipe au ras,
Mange tant qu'tu pourras.

Qu'on s'gonfle la bedaine,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Pour semblable fredaine,
Je suis très indulgent. (*bis*)
Mais est-il bien urgent

De gueuler c'te rengaîne ?
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Qu'on prononce avec peine
Et qu'personn' ne comprend. (*bis*)
Lorsque l'envi' nous prend

D'chanter la bouche pleine,
Mironton, ton, ton, ton, mirontaine,
Que *la faridondaine*
Remplac' ce boniment. (*bis*)
Qu'on fasse un compliment

Ecrit en langue humaine,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
Ou bien que l'on amène
Des rimeurs idiots (*bis*)
A traduire ces mots :

" We are all jolly good fellows,
" Though what that means nobody knows,
" The way we are bellowing plainly shows
" That sparkling old champagne flows.

" With a hip, hip, hip, hourrah !"
Chant'ra ça qui voudra.

Montréal 8 juillet 1882.

ÇA FAIT PEUR AUX CRAPAUDS

AIR :—*Ça fait peur aux oiseaux.*

Ne chante pas, Alexandre,
En traversant les guérêts ;
Les grenouilles vont t'entendre
Et s'enfuieront des marais.
Ta musique est trop bruyante, (*bis*)
Tu chantes à tout propos ;
Suspends ta lyre ennuyante,
Car ça fait peur aux crapauds.

Pourquoi pleurer, pauvre Tarte,
Sur les malheurs d'Israël ?
Au lieu de perdre la carte,
Pass'-là donc à Tardivel.
Grâce à votre beau système, (*bis*)
Vous passez pour deux cagots.
Ne lancez plus l'anathême
Car ça fait peur aux nigauds,

On prétend que notre maire
Va donner un grand banquet :
C'est un conte à ma grand'mère,
Un discours de perroquet.

Si cet fable était crue, (*bis*)
On verrait bien des farauds
En habit à queue d'morue
Et ça f'rait peur aux maqu'reaux.

Jean fait tourner bien des têtes
Et palpiter plus d'un cœur ;
Héros de toutes les fêtes,
Partout il règne en vainqueur.
Sa fortune n'est pas ronde, (*bis*)
(Il la porte sur son dos,)
Mais sa verve est très féconde
Et ça fait peur aux lourdauds.

Vennor, l'illustre prophète,
Fait la pluie et le beau temps ;
Sa réputation surfaite
Se conservera longtemps.
Vennor, quand la foudre gronde, (*bis*)
Par pitié, retiens tes eaux !
N'prédis pas la fin du monde
Car ça f'ra peur aux badauds.

Quand nos poëtes se bercent
D'espoir, de gloire et d'amour,
Nos jeunes soldats s'exercent
Au son du bruyant tambour.
En hiver nos volontaires (*bis*)
Combattront-ils en traîneaux
Il nous faut des militaires,
Car ça fait peur aux moineaux.

Croire aux discours d'une femme,
C'est bon pour les imprudents,
Depuis qu'on voit une dame
Si bien arrracher les dents.
Au cirque un homm' sans ressource (*bis*)
N'peut pas voir les animaux,
Car le diable est dans sa bourse
Et ça f'rait peur aux chameaux.

Jouvenceaux et jouvencelles
Aimez-vous : c'est bien permis.
N'allez pas au bois mes belles,
Ça dérange les fourmis.
Contentez-vous d'la veillée, (*bis*)
N'agitez pas les roseaux
En *flirtant* sous la feuillée
Car ça fait peur aux oiseaux.

Montréal, 5 juillet 1882.

LES RÉGIMENTS DE L'ARMÉE ACTIVE

AIR :—*Du régiment de Sambre et Meuse.*

Tous ces fiers enfants d'la basoche
Parlent sans trève et sans repos ;
Les plaideurs n'ont plus rien en poche,
Les jug's en ont plus que plein l'dos.
Ceux qui comptaient sur la chicane,
Aujourd'hui n'ont plus de succès;
Depuis que l'on plaide à coup d'canne,
Ça raccourcit bien des procès.
Mais l'régiment a fait ses preuves,
Car de tout temps l'avocat né malin,
A pris les intérêts des veuves,
Sans oublier l'capital d'l'orphelin.

Quand l'pouvoir est sous le contrôle
De quelque mauvais garnement,
Bien des gens qui n'val'nt pas c'te tôle
Exploitent le gouvernement.
En tous pays la pourriture
Fait éclore le champignon ;
Le chacal pour sa nourriture
Prend les os laissés par le lion.
D'intrigants la troupe flaireuse
Rôde toujours autour du ratelier,
Guettant la portion plantureuse,
Et s'efforçant de tout s'approprier.

S'enrôler n'est pas difficile
Dans cétte bande de vautours :
Il suffit d'être bien docile,
De faire patte de velours.
L'homme dépourvu de mérite,
Et qui ne veut pas marcher droit,
Entre dans c'régiment d'élite,
Où la palme est au plus adroit.
Car dans sa course impétueuse
Ce régiment poursuit le picotin,
Cherchant la route tortueuse,
Pour mieux cerner les vainqueurs du scrutin.

Nous avons : l'régiment des braves,
Le régiment des abrutis,
Le régiment des hommes graves,
Le régiment des mal bâtis,
Le beau régiment des gommeuses,
Le régiment des p'tits crevés,
Le régiment des écumeuses,
Le régiment des décavés.
Le régiment des vieux fossiles
Trahit les siens au cri de la loyauté ;
Le régiment des imbéciles
Frémit d'horreur au cri de liberté.

Montréal, 8 juillet 1882.

FABLES--EXPRESS

Pierre, qui mendiait dès sa plus tendre enfance,
S'est ramassé de quoi vivre dans l'abondance
Il est devenu riche en quêtant ses repas.

Moralité.

La charité n'appauvrit pas.

—

Au fond d'un coffre-fort à serrure secrète,
Un galant fut caché par sa blonde indiscrète,
Comme il ne put sortir, il mourut de regret.

Moralité.

Rien ne pèse autant qu'un secret.

—

Une belle passait ; la brise soulevant
Le jupon dit : " Autant en apporte le vent, "
Et montra des torchons, une jambe amaigrie.

Moralité.

" Sous vent " femme varie.

16

Des femmes associées en cercle de couture
Ont un loup de velours rouge sur la figure
Leur règlement prescrit de coudre sans parler.

Moralité.

" Avec les loups, il faut " ourler "

—

Jean, fier d'avoir commis un sonnet détestable,
Consultait Paul.—" Bien fait, " lui fut-il répondu.
Depuis, Jean reçoit Paul chaque jour à sa table,

Moralité.

" Un " Bien fait " n'est jamais perdu. "

—

Un nommé Viau lançait des bonbons à Clara
Chaque fois qu'un rival avait eu l'insolence
De lancer un soupir. Elle le préfèra.

Moralité.

" Plus fait " douceurs " que " Viau lance. "

—

On voit à Spencer Wood des cochons d'importance
Crier, fouiller, grogner, courir de toute part,
Il est très beau de voir ce spectacle à distance.

Moralité.

" Souvent un beau désordre est un effet de " lard, "

Montréal, 28 juillet 1882.

Grand comme un Patagon, effronté comme un page,
Riche comme un Crésus, Marcel est très heureux.
Il est rempli d'ardeur, d'audace et de courage.

Moralité.

" Ni l'or ni la " grandeur " ne nous rendent "peureux"

—

Rose dit que Lise a des manières choquantes,
Pourtant elle la suit, ne la quitte jamais.

Moralité.

" Dis moi qui tu fréquentes,
" Je te dirai qui tu " hais. "

—

Un huissier, grand dormeur, se nommait Lafortune,
Or, plus d'un débiteur, agissant promptement,
Put s'esquiver avant sa visite importune.

Moralité.

" Lafortune vient en dormant. "

—

Avez-vous lu l'article iutitulé : " Bonheur ? "
On éprouve à le lire une émotion profonde.
C'est du "Monde."–D'ici ?–Non, d'un "Monde" meilleur.

Moralité.

" Le " Bonheur " n'est pas de ce " Monde. "

Pour rendre à la santé notre jeune marquise,
Celui qui prescrivit un voyage eut du flair,
Car l'absence a guéri la princesse Louise,

Moralité.

" Lorne " fait pas le " bon air. "

—

Un pêcheur très actif poursuivant la baleine
Au fond de l'Océan se noya. Néanmoins,

Moralité.

" Travaillez, prenez de la peine,
" C'est le fond qui manque le moins."

—

Un jour la vis sans fin, dit-on, fut découverte.
C'est possible. Aujourd'hui la faim dans le taudis
A des vices sans fin laisse la porte ouverte

Moralité.

" Pauvreté n'est pas vis."

Montréal, aout 1882.

BIEN OU MAL

Qu'un respectable prolétaire
Ose se proclamer l'égal
D'un riche à mauvais caractère,
C'est toujours mal. (*bis*)
Mais qu'un parvenu sans scrupule,
Qui consomme et ne produit rien,
Traite l'ouvrier de crapule,
C'est toujours bien,
C'est toujours bien. } *bis*

Si vous approchez d'une femme
Sans lui tourner un madrigal,
Vous risquez d'encourir son blâme ;
C'est toujours mal. (*bis*)
Mais quand, riant au nez de l'homme,
La femme lui dit : " Grand vaurien,
" Veux-tu bien aller à la gomme."
C'est toujours bien,
C'est toujours bien. } *bis*

Lorsqu'il s'alourdit la caboche
Pierre est dans son état normal ;
S'il ne peut faire sa bamboche,
C'est toujours mal. (*bis*)
Il exerce l'art de bien vivre

En véritable épicurien ;
A son avis, lorsqu'il est ivre,
C'est toujours bien, } *bis.*
C'est toujours bien.

Qu'un homme d'esprit se révèle
Dans un écrit original,
Au char des grands s'il ne s'attèle,
C'est toujours mal. (*bis*)
Mais quand l'effronté plagiaire
Se fait des fourbes le soutien
Tout en massacrant la grammaire,
C'est toujours bien, } *bis*
C'est toujours bien.

L'écrivain qui fait à sa tête
Passe pour un sot animal.
Discuter sans faire la bête,
C'est toujours mal. (*bis*).
Pour sortir de la vile tourbe
A quoi sert d'être logicien ?
Pourvu qu'au besoin l'on se courbe
C'est toujours bien, } bis.
C'est toujours bien.

" La France n'ose pas combattre
" En Egypte, " dit un journal,
Qu'elle songe ou non à se battre,
C'est toujours mal. (*bis*).

Rien n'est bon sous la république
Mais, que l'Anglais sur l'Egyptien
S'élance ou non, quel sens pratique !
C'est toujours bien,
C'est toujours bien. } bis.

L'Anglais passe pour excentrique
C'est devenu proverbial ;
Mais dire qu'il n'est pas logique,
C'est toujours mal. (*bis*).
Qu'il réussisse ou qu'il s'enferre,
Il passera pour tacticien ;
Quelque potin qu'il puisse faire
C'est toujours bien,
C'est toujours bien. } *bis.*

Vainement ceux que l'on déteste
Nous font un accueil cordial,
Nous critiquons leur moindre geste ;
C'est toujours mal. (*bis*).
Mais l'heureux mortel qu'on admire
Serait un académicien,
Enfin, tout ce qu'on a de pire
C'est toujours bien,
C'est toujours bien. } *bis.*

Montréal, 19 juillet 1882.

LA FOLIE ET LA RAISON

Qui pousse le faux amoureux
A feindre la mélancolie
En prenant des airs langoureux ?
C'est la folie.
Mais, lorsque l'amour illumine
De son flambeau notre horizon,
Qui nous donne joyeuse mine ?
C'est la raison.

Quand dirons-nous à nos lecteurs :
“ La Cour Suprême est abolie ? ”
Qui retient nos législateurs ?
C'est la folie.
Cela cause un peu de grabuge,
Mais on la maintient, nous dit-on,
Pour que Mousseau devienne juge :
C'est la raison.

Qui fait qu'après avoir rêvé,
La sentimentale Julie
Croit aimer un petit crevé ?
C'est la folie.
Mais qui donc inspire à Thérèse
De folâtrer sur le gazon
Pour fuir ce gros butor de Blaise ?
C'est la raison.

Qui fait croire à nos aristos
Que leur famille est anoblie,
Grâce aux parchemins vrais ou faux ?
C'est la folie.
Mais ce qui fait que l'homme sage
Préfère à l'éclat d'un blason
La vertu, l'honneur, le courage,
C'est la raison.

Qui fait aux charmes de l'esprit
Préférer figure jolie,
Chiffons que la mode prescrit ?
C'est la folie.
Mais, pour éviter une grue,
Portant des bijoux à foison,
Qui nous fait traverser la rue ?
C'est la raison.

Dans ses salons presque déserts,
Une pimbêche est impolie :
Qui lui fait se donner des airs ?
C'est la folie.
Mais qui fait qu'on fuit sa présence
Pour fréquenter une maison
Où l'on connait la bienséance ?
C'est la raison.

Qui fait que d'excellentes gens
Pensent que tout se concilie
Au moyen des expédients ?
C'est la folie.

Qui nous fait, d'une main hardie,
Contrecarrer la trahison
Et démasquer la perfidie ?
C'est la raison.

Enfin, qui fait encor chez nous
Subsister mainte anomalie ?
Qui met tout sens dessus dessous ?
C'est la folie.
D'encenser les vils caudataires
Plus d'un a la démangeaison,
Qui trempera les caractères ?
C'est la raison.

Montréal, 22 juillet 1882.

LES ÉCHOS

Je rêvais, solitaire,
En creusant un fossé,
Pour égouter la terre
D'un maître intéressé.
Je maudissais ma dêche,
Et je me dis tout haut :
De flâner qui m'empêche ?
Dépêche !
Répond soudain l'écho. (bis)

Un jour, j'avais pour tâche
De bêcher le jardin,
Je tordais ma moustache
Comme un vrai muscadin.
" La patronne est revêche,
Dis-je, mais il me faut
Charmer cette pimbêche.
—Bêche !
Répond soudain l'écho. (bis)

J'adore une brunette
Qui se moque de moi.
Elle voit ma binette
Sans trouble, sans émoi.

" Son amour me consume,
Dis-je à Madame Enault, (*)
Vite, qu'on me parfume "
—Fume !
Répond soudain l'écho. (bis)

Il lui faut le remède,
Parfum belge ou *chinois*,
Car je la trouve tiède,
Malgré son frais minois.
J'entreprendrais la tâche
De lui frotter le dos,
Mais je crains la cravache !
—Vache !
Répondent les échos.

Je n'ose pas lui dire
Ce que mon cœur ressent,
Je ne saurais l'écrire
En un style décent,
Je crains, lorsqu'elle est seule,
De lui dire : Il fait chaud,
Car elle est si bégueule...
—Gueule !
Répond soudain l'écho. (*bis*)

Aimer sans qu'on vous aime,
C'est bien triste, ma foi !

(*) Femme d'origine belge qui arrachait les dents et vendait le " Parfum Chinois. "

Mon ardeur est extrême,
Mais il faut rester coi.
Je cherche dans ma tête
Un remède à mes maux.
A la fin, ça m'embête.
—Bête !
Répètent les échos. (*bis*)

C'est que mon inhumaine
Se rit de mes langueurs ;
En vain je la promène,
Je ruine mes tailleurs.
Il me faudrait un ange
Qui, pour un gros magot,
Prit mon cœur en échange.
—Change,
Répond soudain l'écho. (*bis*)

Dans les lieux solitaires,
Vu l'état où je suis,
Je songe à mes affaires,
Et souvent je me dis :
La position se corse,
J'en ai plus que plein l'dos,
Il faut que je m'efforce...
—Force !
Répètent les échos. (*bis*)

Montréal, 23 juillet 1882.

LE CABINET MOUSSEAU

Air :—*Du bouton d'Billou.*

On dit que le ministère
Formé par le gros Mousseau
Est entouré d'un mystère
Qui plane sur son berceau.
Le coffre-fort était vide,
Chapleau partit tout-à-coup,
Il nous laissa, le perfide,
Sans chemin d'fer et sans l'sou.
Pour nous payer en nature,
Il nous jette un fier morceau,
Auriez-vous par aventure
Vu le gros papa Mousseau,
Vu le papa, vu le mou, mou, } *bis.*
Vu le papa Mousseau, }

Pour fair' bouillir la marmite,
Il faut du lard, c'est connu ;
Or, Mousseau n'est pas un mythe,
On peut le voir à l'œil nu.
Pas besoin d'avoir un' loupe,
Car c'est un homme de poids,
Mais j'crains qu'il nous trempe un' soupe
Cont'nant plus d'bouillon que d'pois.

Cet homme à large encolure
Va commander not' vaisseau.
Auriez-vous par aventure
Vu le gros papa Mousseau ?
Vu le pa, pa, vu le mou, mou, } *bis.*
Vu le papa Mousseau ? }

Pour tenir tête à l'orage,
Le nouveau chef s'est permis
De choisir son entourage
Sans consulter ses amis.
La vache de la province
Nourrissait encor deux veaux :
Il les sèvre, il les évince,
Et fait têter les nouveaux.
L'un d'eux, sautant la clôture,
S'embourbe dans le ruisseau.
Auriez-vous par aventure
Vu le cabinet d'Mousseau ?
Vu le ca, ca, vu le bi, bi,, } *bis.*
Vu l'cabinet d'Mousseau ? }

Mousseau voyant sa détresse,
Le reçoit entre ses bras,
Mais c'est en vain qu'on le presse
De sacrifier le veau gras.
Il dit que l'enfant prodigue
Et le veau ne forment qu'un,
Qu'il aim' les joueurs d'intrigue
Costumés en Arlequins.

Content de cette capture,
Il croit tenir un lionceau ;
Auriez-vous par aventure
Vu le compagnon d'Mousseau ?
Vu le compas, vu le gnon, gnon, } *bis.*
Vu l'compagnon d'Mousseau ?

En dépit des doctrinaires,
Mousseau *panse* énormément,
Si bien qu'les vétérinaires,
Craignaient son avénement.
Il leur enlèv' leur pratique
En soignant les veaux fourbus ;
Les bédouins d'la politique
Quittent pour lui leurs tribus.
Il ramass' la pouriture
Et l'accumule en monceau.
Pourriez-vous par aventure
Aimer l'cabinet d'Mousseau ?
Aimer l'ca, ca, aimer l'bi, bi, } *bis.*
Le cabinet d'Mousseau ?

Montréal 28 juillet 1882.

TA GUÉDILLE

AIR :— *Ta résille*

Ta guédille,
Jeune fille,
Au bout de ton gros nez brille.
Quand la hideuse chenille
Se traîne sur le trottoir,
Toi, morveuse,
Chassieuse,
Et de propreté douteuse,
O flaneuse,
Crapuleuse,
J'ai mal au cœur de te voir.

Non, de Paincourt à Ter'bonne,
De Montréal à Baill'tonne,
De Bayol au *Dos d'cochon*, (*)
On n'a vu pareil fouillon.

Ta guédille, etc.

* Endroit situé en arrrière de Joliette.

Je ne suis qu'un indigène,
Mais si tu devenais reine,
Et si tu m'offrais ta main,
Je dirais : Pass' ton chemin.

Ta guédille, etc.

J'ai trois cochons dans la plaine,
Deviens-en donc la gardienne ;
S'ils voyaient ton nez morveux,
Ce s'raient trois cochons heureux.

Ta guédille, etc.

Woonsocket R. I. 12 aout 1882.

PRENDS GARDE Á TOI !

A la fleur de son âge,
Mousseau le grand dîneur
Disait : " Sans badinage,
Je serai gouverneur.
C'est pas pour des prières
Que j'remplace Chapleau ;
C'est pour fair' mes affaires
Et me remettre à flot "
Ah ! Ah !
Sois moins ardent,
Plus prudent,
Mon bonhomme,
Car la voix d'un chacun
Te nomme
Un économe d'emprunt,
Te nomme un économe d'emprunt,
Oui d'emprunt, oui d'emprunt.

De la route ferrée
Les fameux constructeurs,
Attendant la curée,
Se faisaient corrupteurs.
D'leurs factur's les arbitres
Ont réduit les montants
En vérifiant leurs titres,
C'qui n'les rend pas contents.

Ah ! Ah !
Prends garde à toi
Reste coi.
Mon bonhomme, etc.

Pour casser l'arbitrage
On t'a choisi, dit-on,
Un fameux entourage
Fait au tour... du baton.
Prends garde à tes collègues ;
S'ils font mal, il faudra
Que tu tires tes grègues,
Et chacun te plaindra.
Ah ! Ah !
Sois moins ardent.
Plus prudent.
Mon bonhomme, etc.

Tu veux fuir nos rivages
Pour aller, vers le nord,
Régner sur les Sauvages
Et les tenir d'accord.
Ne va pas leur promettre
Des plac's pour les tromper,
Car ils pourraient s'permettre
De t'prendre et de t'scalper
Ah ! Ah !
Prends garde à toi
Reste coi,
Mon bonhomme, etc.

Montréal, 18 aout 1882.

LES VEAUX

Inspire-moi, muse champêtre,
Il s'agit de chanter des veaux
Que, récemment, on a vu paître
Dans des pâturages nouveaux, (*bis*)

Un jour, broutant de rares herbes,
Rougette voulut les sevrer ;
Ce que voyant, ces veaux superbes
A Chapleau vinrent se livrer. (*bis.*)

Ce chef plein de mansuétude,
Les fit mettre dans un enclos
Où les vautours ont l'habitude
De *voler* dès qu'ils sont éclos. (*bis*)

Plus tard on voit dans sa pirogue
Chapleau les trimballer partout ;
Contre vents et marées il vogue,
Et les pauvres veaux bravent tout. (*bis*)

Or, Chapleau quitte le navire,
Ce qui l'allège un tant soit peu.
Mousseau monte, il faut qu'il chavire,
Il est trop lourd—ça penche—adieu ! (*bis*)

Craignant de voir l'onde écumante
Engouffrer la barque à Chapleau,
Mousseau, tandis qu'on parlemente,
Flanque les nourrissons à l'eau. (*bis*)

Mais bah ! des veaux, ça se remplace,
L'enclos ne reste-a pas veuf ;
On voit arriver à leur place
Un *double* veau, tout frais, tout neuf. (*bis*)

Lorsque nous revint l'hirondelle,
Chacun vit sortir du ruisseau
Un veau crotté, *mais* infidèle,
Qui se dirigeait vers Mousseau. (*bis*)

Illustres veaux, troupe nombreuse,
Ah ! ne vous multipliez pas !
Race peu noble, mais véreuse,
Veuillez chercher d'autres climats. (*bis*)

Montréal, 31 août 1882.

ÇA VA TOMBER

Pour renverser le ministère
L'opposition lui fait la guerre ;
S'il sait éviter les faux pas
  Ça n'tomb'ra pas. (*bis*)
Mais si des traîneurs de coulisses
Les chefs deviennent les complices,
Ils finiront par s'embourber ;
  Ça va tomber. (*bis*)

L'amoureux de ma cuisinière
Conserve une épaisse crinière,
A quarante ans, sur son front bas ;
  Ça n'tomb'ra pas. (*bis*)
Mais moi, pour me couvrir la nuque,
J'suis obligé d'porter perruque :
Si j'ai l'malheur de me courber,
  Ça va tomber. (*bis*)

Lorsque les forts d'Alexandrie
Résistaient à l'artillerie
Des Anglais, quelques vieux Pachas
Disent : Morbleu, ça n'tomb'ra pas !
Mais lorsqu'aux boulets d'l'Inflexible
Les bastions servirent de cible,
Ils dirent : Ça va succomber,
  Ça va tomber. (*bis*)

Gustave casse ses bretelles
Et passe deux heures mortelles
Dans un salon, s'disant tout bas :
Faut espérer qu'ça n'tomb'ra pas.
Pendant qu'i' s'désole, on babille :
Voyez donc comment ça s'habille !
Est-ce ainsi qu'on vient s'exhiber ?
Ça va tomber, (*bis*)

On disait aux âmes candides
Que les ponts d'fer étaient solides,
Qu'ça résist'rait, dans tous les cas,
Qu'ça n'tomb'rait pas. (*bis*)
Mais depuis l'accident d'Saint' Rose
On dit : " Les ponts n'val'nt pas grand chose,
Il faut les faire radouber.
Ça va tomber. (*bis*)

Sur ce sol la race française
Rest'ra debout, n'vous en déplaise,
Messieurs les faiseurs d'embarras,
Ça n'tomb'ra pas (*bis*)
Ce qui tombera c'est la ligue
Qui toujours contre nous intrigue
Et jure de nous absorber.
Ça va tomber. (*bis*)

Montréal, 6 septembre 1882.

L'EXPOSITION *(1882)*

V'là, sur la *terre à poupa*,
L'exposition qui s'ouvre
Et le vaste enclos, déjà,
De cochons, *et cetera*,
Se couvre, se couvre, se couvre.

Chaque exposant d'attrapper
Le premier prix s'propose ;
La femm' qui veut tout palper,
Au risqu' de s'faire étriper
S'expose, s'expose, s'expose.

On expose des moutons,
Y compris ceux d'Panurge ;
Un gros taureau des cantons,
Au grand dégoût des piétons,
Se purge, se purge, se purge.

Pourquoi ces quelques toxons
Sont-ils sombres et mornes ?
Ils s'raient gais comm' des pinsons
Si l'on posait sur leurs fronts
Des cornes, des cornes, des cornes.

C'est qu'les bêt's, apparemment,
Dans le règne où nous sommes,
Tiennent à cet ornement
Qui leur va bien mieux vraiment
Qu'aux hommes, qu'aux hommes, qu'aux hommes.

J'offre de faire un pari
Qu'vous n'verrez plus la chaise
En corn's polies à l'ém'ri;
Qué'qu' femme y met son mari
A l'aise, à l'aise, à l'aise.

Ce beau meuble l'an passé
Eut une vogue extrême,
Mais plus d'un ex-fiancé
Regardait d'un air vexé
C't'emblême, c't'emblême, c't'emblême.

Je vois que plusieurs chevaux
Sont conduits par des ânes,
Et les ministres nouveaux
Viennent admirer des veaux
Profanes, profanes, profanes.

C'est un' manièr' d'exposer
Le fameux ministère
Qui vient d's'métamorphoser,
Pourquoi veut-on l'imposer ?
Mystère, mystère, mystère.

Montréal 12 septembre 1882.

SÉRÉNADE

Quand tu ronfles, glacée,
Sur ton sale grabat,
Mon oreille est froissée
Par ton maudit sabbat ;
Ce doux bruit me rappelle
Un million de tambours.
Ah !
Ronflez, ronflez, ma belle,
Ronflez, ronflez toujours.

Quand de tes mains graissées
Tu veux rincer les plats,
Que d'assiettes cassées
Volent en mille éclats !
Tu flanques la vaisselle
Par terre tous les jours.
Ah !
Rincez, rincez, ma belle,
Rincez, rincez toujours.

Quand tu chantes, ta bouche
Semble un gouffre profond.
Je plonge un œil farouche
Dans cet antre profond.

Où trouver une pelle
Pour de semblables fours ?
Ah !
Chantez, chantez, ma belle,
Chantez, chantez toujours.

Quand tu boudes, fâchée,
C'est là qu'il faut te voir ;
Ta face mal léchée
Ne saurait m'émouvoir.
Ton humeur se révèle
Sans voiles, sans détours.
Ah !
Boudez, boudez, ma belle,
Boudez, boudez toujours.

Montréal, 20 septembre 1881.

LES TARTUFES

AIR :—*Sur les rives prochaine.*

Pour jouer dans la presse
Le rôle de bigot,
Plus d'un cafard s'empresse
De se faire cagot.
Vous tous qui lisez les journaux,
Sifflez, sifflez ces dindonneaux.

L'un croit voir une mine
Dans un simple pétard,
L'autre braille et fulmine
Contre le docteur Giard.
O vous qu'endorment leurs journaux,
Sifflez, sifflez ces étourneaux.

Quand ces censeurs austères,
Ecrivains rabougris,
Font voir leurs caractères,
Par l'impuissance aigris,
Vous qu'ils prennent pour des badauds,
Sifflez, sifflez tous ces lourdauds.

Les hommes respectables,
Moins blessés que surpris
Des cris peu redoutables
De tous ces malappris,
Diront, reprenant leurs travaux :
Laissons, laissons brailler les veaux.

Tel qui tourne casaque
Est fougueux et vantard,
Mais grattez le cosaque,
Vous trouvez un *Tartard.*
Otez la *plume* à ces oiseaux,
Pour eux la colle et les ciseaux.

Tel qui prêche abstinence
Du breuvage enivrant,
Se grise d'importance
Au fond d'un restauraut.
Vous, qui vous rincez le dallot,
N'avalez donc pas le goulot.

Montréal, 23 septembre 1882.

MEA CULPA

Semant la haine et le soupçon,
Certains braillards insupportables
Cherchent à faire la leçon
A des citoyens respectables ;
Il feraient mieux, ces bigots-là,
De dire leur *Mea culpa.*

Quand Tardivel fait des façons,
Quand, poussant des cris lamentables,
Il voit partout des francs-maçons,
D'où vient que des gens respectables,
Pour le calmer, ne lui font pas
Dire vingt-cinq *Mea culpas.*

La veritable piété
N'a jamais rien de haïssable.
Pourquoi cette sévérité ?
Tâchez donc d'être plus traitables.
A votre avis, la foi s'en va :
Dites votre *Mea culpa.*

J'ai vu le peuple souverain,
Ramassis de mauvaises têtes,
Séduit par quelque sot refrain,

Se choisir des chefs malhonnêtes.
Si, bien souvent, on le dupa,
Qu'il dise son *mea culpa.*

Certains de nos législateurs
Etaient jadis très populaires
Mais aujourd'hui les électeurs
Voudraient les flanquer aux galères.
Si le pouvoir leur échappa,
Qu'ils disent leur *mea culpa.*

Montréal, 1er octobre 1882

T'EN SOUVIENS-TU ?

T'en souviens-tu, disait un journaliste
Au parvenu qui vendait ses faveurs,
Te souviens-tu de la mine assez triste
Que tu faisais devant les électeurs ?
De braves gens, qu'aujourd'hui tu repousses,
Pour te choisir ont alors combattu.
On s'en souvient pour s'en mordre les pouces,
Mais toi, blagueur, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Nous t'avons pris quand tu n'étais qu'un cuistre ;
Grâce à nos soins, tu devins député ;
L'intrigue aidant, l'on te créa ministre.
Jamais honneur ne fut moins mérité.
Te faufilant de la queue à la tête
Foulant aux pieds, devoirs, honneur, vertu,
Tu te traînas en rampant jusqu'au faîte.
Dis-moi, goujat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu des fiascos déplorables
Que produisaient tes ennuyeux discours ?
Te souviens-tu des joûtes mémorables
De tes amis venus à ton secours ?
Grâce à l'effet des phrases éloquentes
Que ces tribuns débitaient impromptu,
Tu remportas des victoires brillantes :
Dis-moi, poseur, dis-moi, t'en souviens-tu ?

On t'a vu faire assaut de politesse
Auprès de ceux que tu voulais pincer ;
Te souviens-tu de ces vaines promesses
Que tu faisais sans jamais te lasser ?
Chacun disait : Quel garçon estimable !
Depuis on dit : C'est un gueux revêtu ;
Au temps jadis l'on te trouvait aimable
Dis-moi, trompeur, dis-moi, t'en souviens-tu.

Tu t'en souviens : Tes nombreuses victimes
N'oublieront pas de te remémorer
Certains détails on ne peut plus intimes
Que tu voulais nous laisser ignorer.
Du peuple hier on te croyait l'idole,
Mais sur ton compte on en a rabattu.
Le roc fatal est près du Capitole ;
De Tarpéïa, dis-moi, te souviens-tu ?

SOUVENEZ-VOUS EN

Un lecteur du " Canadien. "

Quoi ! vous n'écrivez plus rien,
Israël, ce n'est pas bien.
Jadis c'était différent,
Souvenez-vous en, souvenez-vous en :
Vous nous parliez de tondus,
De vendeurs et de vendus.

Tarte

C'est qu'aujourd'hui Senécal
Se montre plus amical.
Lorsqu'il faisait l'habitant,
Souvenez-vous en, souvenez-vous en,
Je tapais, c'est mon métier ;
Il a demandé quartier.

Le Lecteur

S'il veut des quartiers de veau,
C'est un caprice nouveau ;
Autrefois, plus exigeant,
Souvenez-vous en, souvenez-vous en,
Il voulait des veaux entiers,
Mais les payait volontiers.

Tarte

Les derniers veaux achetés
Sont loin d'être débités.
Ils vont courir joliment,
Souvenez-vous en, souvenez-vous en,
En France ils vont s'en donner
Assez pour vous étonner.

Le Lecteur

Vous quittez votre bureau
Et vous suivez Dansereau.
Vous l'appeliez intrigant
Souvenez-vous en, souvenez-vous en,
Lorsqu'il vous traitait de fou
Vous ne l'aimiez pas beaucoup.

Tarte

Depuis, l'on s'est embrassé,
Puis on a recommencé.
Il se montrait obligeant,
Souvenez-vous en, souvenez-vous en,
Lorsqu'au château d'Ottawa
Notre amour se renoua.

Le Lecteur

Depuis vous avez ragé,
Pesté, juré, pataugé ;

Contre lui vous insurgeant,
Souvenez-vous en, souvenez-vous en,
Vous parliez chemins de fer
Et faisiez un bruit d'enfer.

Tarte

Oui, mais grâce à Senécal,
Un changement radical
Que j'éprouve en ce moment,
Souvenez-vous en, souvenez-vous en,
Me rend mes anciens amis
Un tant soit peu compromis.

Montréal 15 octobre 1882.

TEMPUS FUGIT

Notre vaste Univers a vieilli d'une année,
L'infatigable Temps, dans sa course effrénée,
Entraîne les mortels vers le sombre avenir.
Nous suivons, haletants, la route qu'il nous trace ;
Perclus, les pieds meurtris, nous traversons l'espace,
N'emportant du passé qu'un vague souvenir.

Nous oublions les maux, les fatigues sans nombre,
Les ronces du sentier, pour nous rappeler l'ombre
D'une fraîche oasis, au gazon toujours vert.
A peine avons-nous pu fouler son herbe tendre,
Le Temps, maître cruel qui ne veut pas attendre,
Précipite nos pas dans l'immense désert.

Nous sommes déjà loin, courant dans la carrière.
Ah ! si l'homme pouvait retourner en arrière,
Comme il explorerait le chemin parcouru,
Espérant retrouver, parmi les fleurs fanées,
Quelques illusions de ses jeunes années,
Quelque beau rêve d'or à jamais disparu !

Tout change sous le Ciel : les hommes et les choses
Naissent, meurent, s'en vont. Le vent flétrit les roses,
Dépare les bosquets, où, joyeux butineur,
L'homme imitait jadis l'industrieuse abeille.
L'épine a remplacé la corolle vermeille.
Tout tombe sous la faulx du sombre moissonneur.

Le passé ! Qu'est-ce donc ? Une masse confuse
De souvenirs amers ; un voleur qui refuse
De rendre à notre amour ce qu'il nous a ravi !
L'avenir, lui, du moins, nous donne l'Espérance,
De ses fatals secrets notre heureuse ignorance
Nous montre un but que tous ont en vain poursuivi.

Ce but, c'est le Bonheur : un mythe insaisissable,
Qui jamais n'habita ce monde périssable ;
La joie et le plaisir en sont les avant-goûts.
De son aile de feu l'Amour parfois l'effleure,
Et si vous consolez un malheureux qui pleure,
Le Bonheur vient s'asseoir un instant près de vous.

Lecteurs, d'un nouvel an nous saluons l'aurore,
Souhaitons qu'avec lui nous puissions voir éclore
Une ère de travail, de paix, de charité.
Vérité, verse nous ta féconde lumière,
Inonde le palais, éclaire la chaumière,
Et de tes purs rayons naîtra la liberté !

Montréal 31 décembre 1882

BALLADE A L'UNE... ET A L'AUTRE

C'était dans la nuit brune :
Sur le clocher jauni
La lune,
Comme un point sur un i.

ALFRED DE MUSSET.

En vain je veux, ma brune,
Cette nuit sommeiller,
La lune
Luit sur mon oreiller.

Pourquoi, quand nulle fée
Ne me porte vers toi,
Morphée
A-t-il quitté mon toit ?

L'airain du beffroi sonne
Une heure après minuit ;
Personne
Pour abréger la nuit.

Ma muse, la méchante,
Me laisse abasourdi,
Je chante,
Et m'étire, engourdi.

Phœbé monte la garde,
Et son gros œil jauni
Regarde
Sur mon front dégarni.

Hé ! lune vaporeuse,
Que fais-tu là si tard,
Coureuse
Au visage blafard ?

Cherches-tu dans l'espace
Quelque soleil errant
Qui fasse
Rougir ton masque blanc ?

Sur ma vulgaire couche
Pourquoi viens-tu blêmir ?
Découche,
Mais laisse-moi dormir.

Pourquoi, lorsqu'à la brune
Je voudrais roupiller,
O lune,
Viens-tu me houspiller ?

Perds-tu la tramontane ?
Crois-tu redevenir
Diane
Sans pouvoir rajeunir ?

J'ai des mœurs trop austères,
Lune, tu ne peux sur
Mes terres
Giboyer à coup sûr.

Chasse ailleurs, vieille andouille,
Tu t'en retourneras
Bredouille
Si tu viens dans mes bras.

Je sais des lunatiques
Qui chantent tes exploits
Antiques,
Et vivent sous tes lois.

Le mari te croit blonde
Tant que ton flot de miel
Inonde
L'azur de son beau Ciel.

Mais lorsque son grain pousse,
Te traite avec fureur
De rousse
Le pauvre laboureur.

Il dit que tout se gêle
Par toi. Pour ralentir,
Ton zêle
Il te ferait rôtir.

C'est un boucher, sans doute,
Qui t'a mise en quartiers.
Redoute
Les gens de tous métiers.

Les fiancés attendent
Ton miel. Les matelots,
Prétendent
Que tu grossis les flots.

Grossis ceux du Pactole
Que tous ceux qui n'ont pas
C'te tôle
Puissent faire un repas.

Si cela, vieille lampe,
N'est pas en ton pouvoir,
Décampe :
D'autres voudraient te voir.

Turlupine les mufles
Qui croient à tes vertus,
Les buffles,
Et les casques pointus

Qui, pour le roi de Prusse
Rependraient Malakof ;
En russe :
Lunetumembêtoff.

Laisse dans la nuit brune
Un mortel roupiller
O Lune
Lâche mon oreiller.

Ottawa, 17 avril 1883.

LA SŒUR HOSPITALIÈRE

Loin d'un monde imbécile,
Fourbe et pervers,
Faisant de cet asile,
Votre Univers,

Vous passez votre vie
A soulager
Ceux que la maladie
Vient affliger.

Que vous montrez d'adresse,
D'empressement !
Quels trésors de tendresse !
Quel dévouement !

Sans que rien ne l'émeuve,
Votre douceur
Triomphe de l'épreuve,
Ma bonne sœur.

Vous semblez,—c'est étrange,—
Prendre plaisir
A ce qu'on vous dérange,
Pour nous servir.

Dans le monde on s'empresse
Autour des grands
Mais toujours on délaisse,
Les cœurs souffrants.

Pour leur verser le baume
S'il est un lieu,
C'est à l'ombre du dôme,
De l'Hôtel-Dieu.

O sœur hospitalière !
Ta charité
Pourrait te rendre fière,
Sans vanité.

Car si ton cœur s'isole
Et rompt tout lien,
Toi, tu remplis le rôle
D'Ange-Gardien.

Hôtel-Dieu, 3 juin 1883.

COUPLETS

Pour la fête de la Révérende Mère Supérieure de l'Hôtel-Dieu, chantés par les orphelins de l'Institution.

AIR :—*Quand vient le printemps, etc.*

A se réjouir que chacun s'apprête :
Celle que le Ciel a mise à la tête
De cette maison, célèbre sa fête.
Nous, enfants,
Chantons-lui, triomphants :
Dieu vous conserve,
Et vous garde toujours !
Qu'il vous réserve
De longs et d'heureux jours !

Nous sommes témoins qu'ici l'on s'empresse
Près du malheureux que le mal oppresse.
Vous avez séché, par votre tendresse,
Bien des pleurs,
Calmé bien des douleurs.
Dieu vous conserve,
Et vous garde toujours !
Qu'il vous réserve
De longs et d'heureux jours !

A votre bonté lorsque l'on s'adresse,
On trouve un abri contre la détresse.
L'orphelin, à qui nul ne s'intéresse,
Sous vos yeux
Grandit probe et joyeux.
Dieu vous conserve
Et vous garde toujours !
Qu'il vous réserve
De longs et d'heureux jours !

Acceptez nos vœux fervents et sincères,
Vous qui, près de nous, remplacez nos mères !
Anges protecteurs, sœurs hospitalières
Dont les soins
Pourvoient à nos besoins.
Dieu vous conserve
Et vous garde toujours !
Qu'il vous réserve
De longs et d'heureux jours !

Montréal 10 juin 1882.

COUPLETS

Chantés par les sœurs hospitalières de l'Hôtel-Dieu, le jour de la fête de la révérende Mère Superieure.

Tout respire en cette demeure
La paix, le bonheur, la gaieté.
De la digne supérieure
Tous reconnaissent la bonté.
Pour nous c'est une tendre mère
Qui reste toujours notre sœur,
Et, dans ce double caractère,
Règne sur nous par la douceur.

C'est aujourd'hui l'anniversaire
De sa naissance : proclamons
Hautement notre amour sincère
Pour la mère que nous aimons.
Heureuses de chômer sa fête,
Offrons en ce jour solennel,
Pour la garder à notre tête,
Nos vœux ardents à l'Eternel.

Pour le bien seul faisant usage
Des talents dont le ciel l'orna,
Elle ne voulait qu'être sage
Et là son désir se borna.

Sans rechercher cet avantage,
Elle est dans la communauté,
Parvenue, à la fleur de l'âge,
A la plus haute dignité.

Veuillez accepter notre hommage.
Fasse le ciel, dans sa bonté,
Qu'il soit pour vous l'heureux présage
D'un bonheur si bien mérité.
Que Dieu prolonge votre vie,
Et que, dans la sainte cité,
A votre mort il vous convie
A contempler sa majesté.

Montréal, 20 Juin 1883.

ACROSTICHE

Les orphelins de l'Hôtel-Dieu à la révérende mère supérieure.

E n ce jour de bonheur, joyeux anniversaire,
L es jeunes orphelins tressaillent de plaisir.
I ls viennent vous offrir leur hommage sincère,
S ans ambage affirmer que leur plus vif désir
A pour unique objet, que vous ayiez sur terre,
B onheur, contentement ; qu'à la fin de vos jours,
E n la sainte cité vous alliez bonne mère.
T els sont les vœux de ceux qui sans votre secours,
H élas ! ne connaîtraient que chagrins et misère.

B ienheureux dans le Ciel, nous l'espérons du moins,
E n ce jour nos parents, de nos désirs témoins,
A pplaudissent là haut. Leur ardente prière,
U nie à nos souhaits, puissant auxiliaire,
C omme un encens divin monte vers l'Eternel.
H onneurs vous soient rendus en ce jour solennel !
A vous remercier nous mettons notre gloire,
M ère, nous vous vouons un amour éternel.
P our toujours votre nom vit dans notre mémoire.

Hôtel-Dieu 20 juin 1883

CHANT DES TYPOGRAPHES

AIR :—*Ma Normandie*

Aujourd'hui, vaillants typographes,
Plantons là casse et composteurs.
A demain les longs paragraphes,
Défilons en triomphateurs.
Offrons nos cœurs à la patrie,
Et chantons ce refrain joyeux :
Vive l'art de l'imprimerie,
C'est du progrès le flambeau radieux ! } *bis.*

Interprêtes de la pensée,
Nous subjuguons tout l'univers,
Et la terre est débarrassée,
Grâce à nous, de plus d'un travers.
Nous refoulons la barbarie,
Notre art s'introduit en tous lieux.
Vive à jamais l'imprimerie,
C'est du progrès le flambeau radieux ! } *bis.*

On veut broyer les caractères,
Les dominer par la terreur ;
Si les arts les plus salutaires
Servent à propager l'erreur,

Les éteignoirs, dans leur furie,
Dévoilent leur but ténébreux
Et, malgré tout, l'imprimerie
Reste du vrai, le flambeau radieux ! } *bis.*

Redressons fièrement la tête
Car, du patron du Canada
Nous célébrons gaiment la fête
Qu'un *typo*, Duvernay, fonda.
Le saint qui sur nous veille et prie
Doit répéter d'un ton joyeux :
Vive toujours l'imprimerie
C'est du progrès le flambeau radieux ! } *bis.*

Montréal, 24 juin 1883.

LES VACANCES

Couplets chantés par les Elèves de l'Ecole Normale.

AIR :—*Le grand singe d'Amérique.*

Enfin voici les vacances
Acceptons, joyeux moutards,
Leurs heureuses conséquences.
A nos jeux plus de retards !
A nous les champs, la bruyère,
Les vallons et les côteaux !
C'est l'école buissonnière
Ouverte sous les verts arceaux
Tous nos travaux sont suspendus,
Que nous soyons tous pendus,
Tondus, (*bis*)
Si nous revenons ici
Plus savants qu'au, qu'au (*bis*)
Si nous revenons ici
Plus savants qu'aujourd'hui.

A nous l'air pur des campagnes !
A nous les ris, les plaisirs
A nous vallons et montagnes,
A nous repos et loisirs,
A nous fleurs de la prairie,
A nous fruits de la saison,
A nous douce rêverie,
A nous séjour à la maison !
Tous nos travaux, etc.

Montréal, 26 juin 1883.

L'BISTOURI D'GABOURY

AIR :—*L'bouton d'Billou.*

J'suis docteur, v'là mon histoire,
Et cell' de mon bistouri,
C'lui d'un député notoire
Qui se nomme Gaboury.
Depuis vingt ans je travaille
A perforer d'faux abcès,
Sans avoir fait rien qui vaille,
J'viens d'remporter un succès.
En vain d'ma candidature,
Sans se gêner, on a ri,
Dans notre législature
J'entre armé d'mon bistouri.
Armé d'mon bis, armé d'mon tou,
Armé d'mon bistouri.

Candidat à l'eau de rose,
J'avais pour moi ce pendard
De cardinal Bellerose,
Et les gens de l'*Etendard.*
Pendant que le grand vicaire,
Flanqué d'Beaubien, pérorait,
R'gardant chez l'apothicaire,
Moi, le scalpel en arrêt,
J'me tenais sur la clôture,
Attentif au moindre cri.

Auriez-vous, par aventure,
Vu mon gentil bistouri ?
Vu mon Jean, Jean, vu mon ti, ti,
Mon gentil bistouri ?

Mercier chantait mes louanges,
Et Descarries l'imitait.
On vit des cures étranges,
Le bistouri promettait.
Les discours interminables
Engendraient le choléra,
Des fièvres abominables,
Des nausées, et cœtera.
J'en pris une courbature
Dont je ne suis pas guéri.
Auriez-vous par aventure
Vu l'bistouri d'Gaboury ?
Vu le bistou, vu le gabou,
L''bistouri d'Gaboury ?

Hélas ! de fiel et d'absinthe
On va m'abreuver, dit on.
Au sujet d'Saint Hyacinthe,
De Fontaine et d'son bouton.
J'suis pas un vétérinaire,
J'n'ai jamais crevé d'poulains,
J'suis un méd'cin ordinaire,
Mais, sans êt' des plus malins,
J'suis dev'nu la créature
De plus d'un chef rabougri.

Auriez-vous par aventure
Vu mon gentil bistouri ?
Vu mon Jean Jean, vu mon titi,
Mon gentil bistouri ?

Voilà qu'on me persécute,
Disant que, gratuitement,
J'me tenais pendant la lutte,
L'bistouri toujours au vent.
Mon élection se conteste,
On veut m'enl'ver mon comté,
En vain je jure et proteste,
Que j'veux rester député.
Au lieu d'payer en nature
Maint électeur ahuri,
J'aurais dû, la chose est sûre,
Rengaîner mon bistouri.
Rengaîner mon, rengaîner tout,
Rentrer mon bistouri.

DR. GOBE OU RIS

Montréal, 25 juillet 1883.

LE COMMANDEUR

Air :—*Un chanoine de l'Auxerrois*

Pour assister au débotté
D'un spéculateur breveté,
  Ami du ministère,
Adulateurs, empressez-vous
De vous jeter à ses genoux.
  Cet illustre compère,
Protecteur des gueux revêtus,
Est décoré pour ses vertus.
  Eh ! bon, bon, bon,
Trémoussez-vous donc,
Fêtez ce dignitaire.

On l'a vu traverser les mers,
Et, sillonnant les flots amers,
  Provoquer la tempête.
Il savait que par-dessus bord
Nul ne le jetterait. D'abord,
  Il n'était pas prophète ;
Puis on se disait qu'il vendrait
Le monstre qui l'avalerait.
  Eh ! bon, bon, bon,
Trémoussez-vous donc
Pour ce héros qu'on fête.

Jadis il fut, à ce qu'on dit,
Grand marin d'eau douce à crédit.
Les gens de Trois-Rivières,
Se remémorant ses exploits,
Mêlent le nom de ce sournois
A d'ardentes prières.
Ce modèle des financiers
Laissa partout des créanciers.
Eh ! bon, bon, bon,
Trémoussez-vous donc,
Vantez-nous ses lumières.

Aux essences de la forêt
Il porte beaucoup d'intérêt.
Chef des grandes scieries,
Pierreville et les alentours
L'ont vu jouer de fameux tours.
Payant en hâbleries,
Il s'arrondit, s'enfla, creva,
S'aplatit, puis se releva.
Eh ! bon, bon, bon,
Trémoussez-vous donc,
Vantez ses fourberies !

Constructeur de chemins de fer,
Menant toujours un train d'enfer,
Lorsqu'avec Larochelle
Il fit la ligne Kennebec,
Il floua les gens de Québec
Sur une grande échelle.

Plus tard c'est le gouvernement
Qu'il a carotté joliment.
Eh ! bon, bon, bon,
Trémoussez-vous donc,
Proclamez son beau zèle.

Ayant fait dans le goémon,
Il dit à son ami *Vermond :*
" Remplis encor *mon verre*,
" Ferry m'a nommé *quémandeur*,
" Mais je puis être commandeur
" De serfs. Pour me distraire,
" En escamotant des millions,
" Je fais ramper mes négrillons. "
Eh ! hop ! dindons,
Sautez, myrmidons !
Louez son caractère.

Montréal, 12 août 1883.

LE *TEMPS*, JOURNAL TEMPOREL ET L'*ETENDARD*, JOURNAL SPIRITUEL

AIR :—*A voyager passant sa vie.*

A discuter passant sa vie,
Certain journal nommé le *Temps*
Disait : Je veux, malgré l'envie,
Faire du bruit dès mon printemps.
Lorsqu'on voit Trudel qui publie
L'Etendard, d'autres habitants
Souffriront-ils qu'on les oublie ?
Non pour écrire ils ont le *Temps*,

Le beau *Temps* vient après l'orage ;
Mercier croit que le jour a lui
Où, grâce au nouvel entourage,
Créé par son organe à lui,
Il va monter à l'abordage,
Vaincre et nous gouverner longtemps.
Mais : " Comme il vient, dit un adage,
Il faut toujours prendre le *Temps*.

Senécal et ses bons apôtres
Ont exécuté tous leurs plans
Malgré l'*Etendard* et les autres,
Malgré les injures du *Temps*.

Portés par les brises légères,
Ils vont, sans craindre les autans,
Retourner aux Folies-Bergères
Où l'Amour fait passer le *Temps*.

La vie est un triste passage
Et les instants en sont bien courts ;
Mercier, qui veut passer pour sage,
Peut-il du *Temps* fixer le cours ?
Il surgira d'autres mazettes
Parmi les nombreux mécontents,
Qui voudront fonder des gazettes.
Histoire de tuer le *Temps*.

L'*Etendard* et la sainte presse
Négligent le spirituel ;
A les lire nul ne s'empresse,
Voyez-vous c'est trop temporel.
Vous qui, des flammes éternelles,
Menacez des gens bien portants,
Sots journaux, pieuses sentinelles,
Vous finirez avec le *Temps*.

Montréal, 26 août 1883.

LA GRANDE ASSEMBLÉE

AIR :—*du Petit Bonhomme.*

De Saint Laurent le gril s'allume
Les orateurs vont s'étriller ;
Des candidats la chair qui fume
Annonce que tout va griller.
Passe pour le premier ministre,
On en a grillé de moins gras,
Mais le jeune homme au teint bistre
A le corps gros comme le bras.
Mousseau, qu'on voudrait faire frire,
Dit, en voyant ce garçon là :
Les électeurs, (*bis*) bien sûr,vont rire
D'un p'tit bonhomm' (*ter*) pas plus haut qu'ça (*bis*)

Pourtant, le jeune Descarries,
Qu'un premier échec rend furieux,
Dit : "A moi rouges et tories
" Si j'gagn' pas, ça s'ra ben curieux :
" Des castors la dent acérée
" Ronge et travaille à mon profit ;
" La populace est écœurée.
" Et Mousseau sera déconfit ;

" Ce joufflu, rond comme une sphère,
" S'imagine qu'on l'élira
" Mais, dites-moi (*bis*) ce qu'on va faire
" D'un gros bonhomme (*ter*) aussi rond qu'ça ? (*bis*)

Redoutant que Mousseau n'acquière
La vogue qui mène au succès,
On fait venir le grand vicaire
Qui va lui faire son procès.
Chapleau se met de la partie,
Il vient combattre pour *Jumbo* :
Trudel, s'il fait une sortie,
Pourrait attrapper du bobo.
Descarries se croit invincible,
Aidé de ce grand gaillard-là,
Mais peut on voir (*bis*) meilleure cible
Qu'un grand bonhomme (*ter*) aussi long qu'ça ?(*bis*)

Mercier qu'un nouveau zèle enflamme,
Dit que Mousseau ne vaut plus rien,
Trudel fait risette à Laflamme,
Qui fait les yeux doux à Beaubien.
L'ex-orateur tient la gargousse
Qui doit charger le gros canon ;
Voyez donc comme il se trémousse,
Criant : Tirez, mille noms d'un nom !
Ceux qui regardent la structure
Du député d'Hochelaga
Disent : Quels pieds ! (*bis*) quelle chaussure !
Pour un bonhomm' (*ter*) pas plus gros qu'ça ! (*bis*)

Montréal 3 septembre 1883.

PAS ÇA

Que le ciel nous préserve
De croire la *Minerve*
Lorsqu'un rhéteur en verve
Y façonne un discours !
Que le diable m'emporte
Si ce qu'elle rapporte
N'était d'une autre sorte
Lors du fameux concours
A Saint Laurent ! C'est bien notoire
Que ceux qu'on a rassemblés là
N'ont pas entendu cette histoire
Car Chapleau n'a pas dit ça. } *Bis*
Pas ça (6 fois)

Craignant les avaries,
Malgré ses brusqueries,
Laflamme à Descarries
Veut offrir le mandat ;
Trappeur incorrigible,
Il dit : C'est bien pénible
Qu'on n'ait de disponible
Que *ça* pour candidat.
Jamais, dit-on, des vieux tories
L'or corrupteur ne l'engraissa.
Des chevaliers des Tanneries
L'p'tit bonhomm' n'a pas eu ça. } *Bis*
Pas ça (6 fois)

Quand au premier ministre,
Il faut qu'il enrégistre
Un présage sinistre
Pour lui dans son comté.
Son parti se démembre
Car, le six de septembre
On voulait mettre en chambre
Un autre député
Jacques-Cartier n'est plus à vendre ;
Mercier, depuis qu'il divorça
Avec les bleus, devient moins tendre
Et Mousseau n'aura pas ça. } *Bis*
Pas ça (6 fois) }

Chacun veut le combattre,
Il a beau se débattre,
On aura pour le battre
Une majorité.
Ce n'est pas pour médire,
Mais, j'me suis laissé dire
Qu'il veut se faire élire
Ailleurs, par charité.
Il ira jusqu'en bas du fleuve
S'il ne trouve rien en deça
Quelque circonscription bien neuve
Ne lui refus'ra pas ça. } *Bis*
Pas ça (6 fois) }

Montréal, 7 septembre 1883.

ERRATA

Page 115 Dans la note au bas de la page, au lieu de “ ne se trouve par le dictionnaire de l'Académie, ” lisez : ne se trouve pas dans le dictionnaire de l'Académie.

A la page 33, dernière strophe, au lieu de :

Petitions lues
Sont débattues ;
Elles sont reçues
Ou vont au panier

Lisez :

Pétitions lues,
Parfois débattues
Aussitôt reçues
S'en vont au panier.

TABLE



